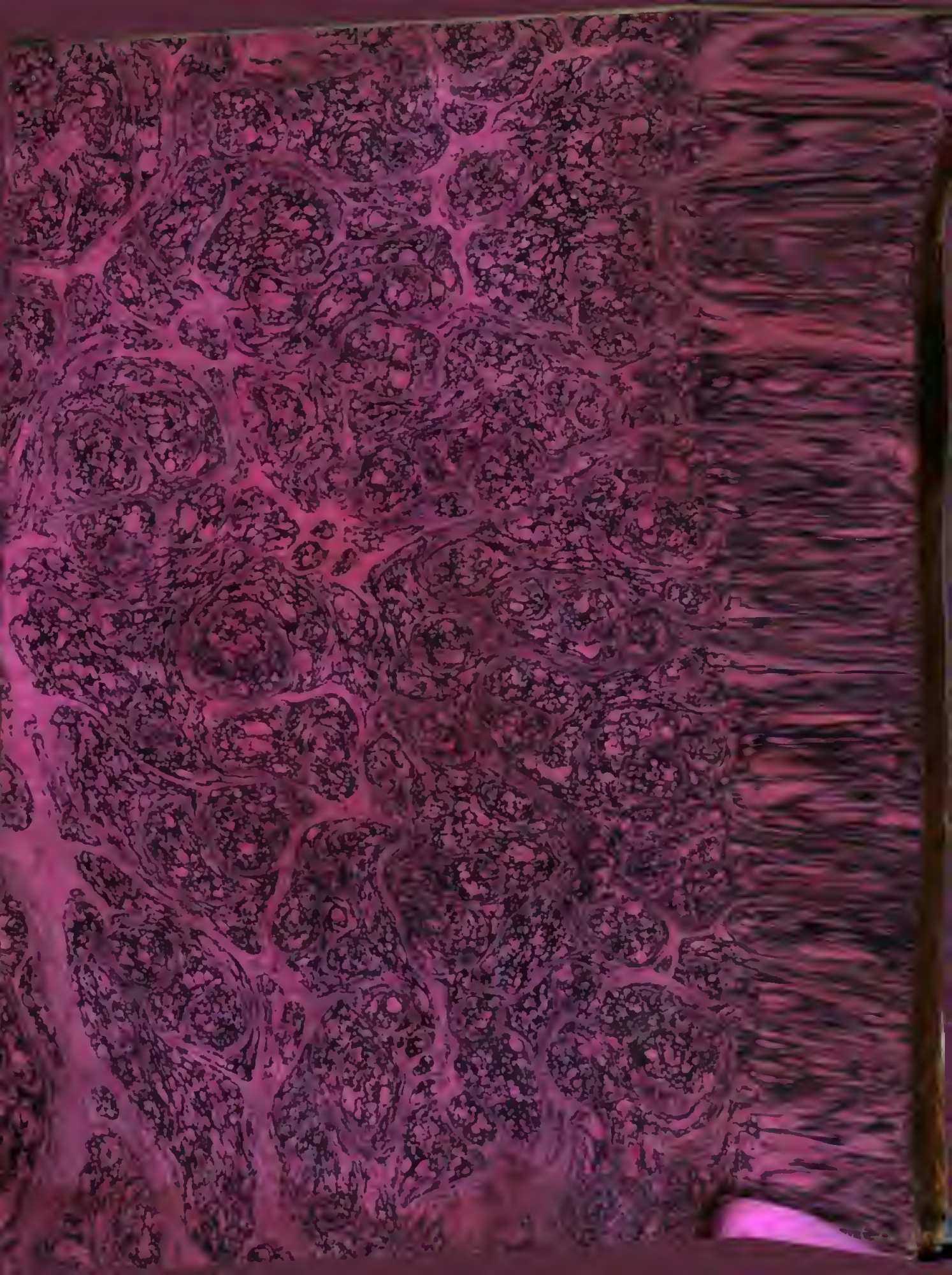
BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
351
NAPOLI



II Suppl_Paket_B_351

GÉORGIQUES
FRANÇAISES.

650651

GÉORGIQUES FRANÇAISES,

POÈME.

Par J. B. R. LABERGERIE.

TOME SECOND.

A PARIS,

Chez Madame HUZARD, rue de l'Éperon Saint-André-des-Arts, N°. 11.

AN XIII. — 1804.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT SIXIEME.

UN vrai cultivateur, digne fils de Cérès,
Doit aspirer sans cesse à de nouveaux progrès,
Et conformant ses plans au cours de la nature,
Sur l'ordre des saisons varier sa culture;
Il doit dans ses desseins, par un noble desir,
De l'État et des siens embrasser l'avenir,
Et par son industrie à travailler la terre,
Laisser à ses neveux une riche carrière.

Que j'aime et que j'admire, auguste laboureur,
Ta vie et tes vertus, tes soins et ton labeur!
Quand toujours près des rois, que poursuit la discorde,

Des coalitions on fait vibrer la corde,
Et que des conquérans n'aspirent qu'aux lauriers
Qui croissent par le sang des combats meurtriers,
Quand aux grandes cités que tourmentent les crimes,
L'humanité gémit du nombre des victimes,
Et que la sombre envie au Parnasse Français
S'irrite et se déchaîne au seul bruit d'un succès,
Toi, cultivant ton champ, demi-dieu sur la terre,
Tu répares les maux du fisc et de la guerre,
D'ambition exempt, en paix avec ton cœur,
Près de toi, tous les jours, tu fixes le bonheur;
La nature suffit à ta paisible vie,
Et toi seul es fidèle à la philosophie;
Avec toi sous le chaume habitent les vertus,
Que ne troublent jamais les plaisirs corrompus;
Après un doux sommeil, le matin, dès l'aurore,
Et quand sur les cités le sommeil règne encore,
Aidé par tes enfans, formés à tes leçons,
Tu conduis la charrue, ou tu fais des moissons.

Si d'un marais fangeux l'eau dormante ou sauvage
Altère en quelque point l'air de ton héritage,
Entr'ouvrant le terrain tu dérives les eaux,

Bientôt tu vois languir les joncs et les roseaux ;
Tu leur fais succéder une douce verdure,
Que tu rends par des soins plus utile et plus pure ;
Une nymphe, souvent, du sommet des coteaux,
Apporte à ce bassin le tribut de ses eaux.
Des débris de tes monts tu formes une masse,
Qui de ces tristes bords surmonte la surface ;
Sur le premier terrain conquis par tes travaux
Plante le peuplier, le saule ami des eaux :
Qui desséchant ton sol encore trop humide,
Le rendront plus fécond, le rendant plus solide,
(1) Et leur cime élancée aux régions d'azur,
N'y chargeront les vents que de l'air le plus pur.

Un terrain argilleux, difficile ou rebelle,
A-t-il trop fatigué tes efforts et ton zèle,
Et n'en recueilles-tu que de faibles moissons
Qui déshonorent l'art et nos doctes leçons,
Loin de l'abandonner, de te laisser abattre,
Par de hardis travaux je te vois le combattre ;
Des engrais passagers négligeant les secours,
Tu fais à l'industrie ouvrir un autre cours ;
Aux entrailles des monts enfonçant des tarières,

(2) Tu sais en ramener d'heureux débris calcaires,
Qui divisant du sol l'âpre rénacité,
Deviennent des ferments pleins d'élasticité,
Pour donner en tous tems une facile issue,
Aux rayons du soleil, au soc de la charrue;
Ainsi par cette marne, achetée à grands frais,
A tes fils pour long-tems tu légues des succès;
Tu sers en vain d'exemple à maints propriétaires,
L'avenir, pour beaucoup, est aux rang des chimères,
Du saint nom de patrie ils ne se font qu'un jeu,
Avides de jouir l'égoïsme est leur dieu.

(3) Si la cime d'un mont de terre est dépourvue,
Si ses flancs sont usés par le tems, la charrue,
En les faisant couvrir de jeunes végéraux,
Tu ramènes l'air pur, le sol culte et les eaux;
Sans espoir de jouir des arbres que tu plantes,
Ou de n'en voir au plus que les tiges naissantes,
Tu laisses réparer les ravages du tems,
Et de l'agriculteur les soins imprévoyans;
Tu rends à la patrie, aux Dieux, à la nature,
Un hommage sacré, tu couvres de verdure
Et d'arbres vigoureux un sol stérilisé,

Ou trop privé d'humide, ou de sucs épuisé;
Tu donnes à tes champs un romantique ombrage,
Qui te fera chérir par les tiens d'âge en âge.
Ces bois sur tes vallons formeront des abris,
Pour la vache féconde et pour ses tendres fils;
Les racines, les troncs, leurs vertes chevelures,
Fourniront aux ruisseaux des eaux encor plus pures,
Où pendant les beaux jours, le ciel dardant ses feux,
Au milieu des sillons tu dételais tes bœufs,
Et gagnais les hameaux, succombant sous tes peines,
Tu donneras aux vents de plus fraîches haleines;
Où n'osait s'arrêter l'oiseau du laboureur,
La fidèle alouette, où jamais le chasseur
Sur ces monts décharnés, ne fait suivre les lièvres,
Où le sol est sans fruit pour rafraîchir tes lèvres,
Les hôtes des forêts viendront peupler tes bois,
Dans le tems des amours, t'enchanter par leurs voix,
Tes succès sont plus sûrs, toi-même as plus de gloire,
Et la postérité bénira ta mémoire;
Utile à la patrie et cher à tes neveux,
Toi seul donc sur la terre es digne fils des Dieux.

Plus heureux que jamais ne le furent nos pères,

N'avons-nous pas conquis des moissons étrangères,
Que l'art métamorphose en couleurs, en tissus,
Qui des comptoirs du monde attirent les tributs;
Ainsi de l'orient on reçut le carthame,
Le kermès, la garance et l'arbre de Pirame,
Cet arbre que Vénus, en dépit de Pallas,
Aimait à cultiver aux bords de l'Eurotas,
Qu'elle fit prospérer dans les états d'Évandre,
(4) Qu'elle même apporta dans le golfe de Vendre.

Ne vous offensez pas, simples muses des champs,
Si le luxe du riche occupe ici mes chants,
Avant que des cités les femmes élégantes
S'y parent à l'envi de robes ondoyantes,
Et dont la soie unie à de vives couleurs
A nos yeux enchantés offrent l'éclat des fleurs,
Les mûriers ont orné vos vergers, vos bocages;
Et Pan avec plaisir en livre les feuillages
A ces vers précieux que Jupiter créa,
Pour consoler Vénus errante au mont Ida,
N'osant plus aux regards, seule, se montrer nue,
Quand la belle Pallas affectant l'ingénue,
Sous des voiles discrets mesurant tous ses pas,

Donnait un nouveau prix à ses trop vains appas ;
Les nymphes de ces monts aux arbres des bocages
Des vers industrieux recueillant les ouvrages,
Pour plaire à Jupiter montrèrent tant d'ardeur,
Que Vénus par leur voile honora la pudeur ;
Ce jour fut ton triomphe, ô belle Cithérée !
Tu fis pâlir Junon à la voûte azurée,
Au céleste banquet tu décidas Pâris,
Et fixas pour jamais les grâces et les ris.

Cultive, ô laboureur, pour toi, pour la patrie,
Et cet arbre et ces vers si chers à l'industrie ;
Quand un orage affreux a détruit tes moissons,
Tes mûriers ont sauvé d'utiles nourrissons,
(5) Qui craignant ces destins et d'en être la proie,
S'enferment pour dormir dans un berceau de soie.

Le mûrier quoiqu'issu de pays étrangers
Des climats de la France enrichit les vergers,
Il prospère à Vaucluse, aux bords de la Mayenne,
Au Pradel, à Malsherbe, aux vallons de la Vienne,
Et même vers le Rhin, loin d'accuser le sort,
Il offre son feuillage aux provinces du nord :
(6) Arbre cosmopolite, éminemment utile,

De nos grands végétaux il est le plus docile.

Bénissons donc l'époque où l'on vit le mûrier
Adopter des Français le terrain nourricier:
Oubliant et l'Euphrate et les champs d'Amasie,
Et les airs parfumés des plaines de Syrie,
Oubliant le repos et les charmes du cours
(7) Où l'indolent Persan laissait couler ses jours;
Il croît avec succès, prodigue son feuillage,
Ou sur un terrain franc, ou sur un sol sauvage;
Réussit dans la plaine ou dans un creux vallon,
Et brave également l'auster et l'aquilon.

(8) Quand le hêtre, l'érable et le superbe chêne,
Et des vastes forêts tout le peuple indigène,
Privés de chevelure, indignés d'un tel sort,
Cessant de végéter iraient au sombre bord,
Le mûriet, au printems, souffre que tu recueilles
Sur de tendres rameaux les trésors de ses feuilles,
Et s'identifiant aux êtres qu'il nourrit,
Malgré ce vif tourment toujours il reverdit:
Il recompose encor la séve nourricière,
Et malgré les frimats prolonge sa carrière.

Il n'en est pas ainsi de ces vers délicats,

Que la nature seule élève aux beaux climats
De l'Indus et du Gange, où pour ourdir leur chaînes,
Le zéphir plus long-tems prolonge ses haleines;
(9) Aux zones de la France ils sont inanimés,
Si par de tendres feux ils ne sont ranimés,
Et si l'air des abris qu'avec soin tu disposes,
Ne plane toujours pur sur leurs métamorphoses,
Crains de les voir alors ou mourir en naissant,
Ou chacun d'eux trop faible exister languissant.

Quelquefois sur leur sort satisfait et tranquille,
Leur travail tout à coup devient lent et débile;
Si la simple rosée ou la moindre liqueur
De la feuille cueillie altère la saveur,
En dévorant, hélas! cette sève marâtre,
De morts et de mourans se jonche leur théâtre.

(10) Ne crains pas de la foudre un éclat imprévu,
C'est un mal qu'on publie et qu'on n'a jamais vu;
Mais si l'air, dans ces tems, sur eux est méphitique,
(11) Ils trouvent le trépas dans leur soie électrique;
Que ces évènemens faciles à prévoir
N'empoisonnent pourtant tes soins ni ton espoir;
Si ton zèle est actif, si la gloire t'anime

Tu n'auras à compter ni malheur, ni victime,
Rappelle dans tes champs cet arbre précieux,
Et qui seul peut nourrir ces vers industrieux;
(11) D'immenses cocons d'or fais enrichir tes serres;
Le luxe peut aussi fertiliser les terres.

Consacrant au mûrier un enclos dans tes champs,
A de si doux travaux exerçant tes enfans,
Tu peux, quand le malheur te suit et t'importune,
Par des chaînes de soie attacher la fortune.

Garde-toi de blâmer tous les progrès des arts,
Et qui voudrait pour eux être aux points des départs?
L'homme cultivateur, bien moins qu'un autre encore,
Ne doit pas condamner les produits qu'il ignore.
La nature est sa règle, il doit la consulter;
Tout nier est d'un sot, le sage sait douter.

J'approuve cependant ta juste retenue,
A ne point innover brusquement ta charrue:
Les usages anciens impriment dans nos cœurs
Un sentiment qui porte à les trouver meilleurs;
Un souvenir pieux, en rappelant nos pères,
Nous fait peut rechercher des méthodes contraires;
Qu'un culte filial ne t'en impose pas,

Mais, de la vérité, viens observer les pas.
Plus heureux qu'un rhéteur, c'est elle qui te guide;
Il est audacieux, et ta marche est timide :
Enivré de lui-même il veut du merveilleux;
Toi, par de simples faits, tu sais parler aux yeux;
De la seule raison il dédaigne les armes,
Quand toujours tu la suis et lui trouves des charmes.

Laboureur du midi, tes respects trop constans,
Pour ton antique araire, accusent tes talens;
En vain cette charrue à tous doit être chère,
Et depuis les Romains a fait peupler la terre;
En vain sur les terrains et légers et féconds,
Par elle tu produis tes immenses moissons;
Des plaines, des coteaux la seule différence
Exige qu'on varie, ou change sa puissance.

Pour extirper d'un champ l'herbe ou les arbrisseaux,
Ou d'un terrain fangeux les tenaces roseaux,
Il faut à la charrue un train qui la supporte,
Beaucoup moins d'envergûre, une fléche plus forte;
Et pour les mouvemens, que sa dimension
Offre, dans sa longueur, une solution;
Il faut, pour ce labour, ne disposer qu'une aile,

Armer l'age d'un coûtre en rapport avec elle;
Sur un robuste sep dresser un soc tranchant
Qui puisse triompher des obstacles du champ;
Le coûtre fend la glebe à ton soc qui l'entr'ouvre
Et l'aile qui le suit la presse et la découvre.

Ton araire est le même au penchant des coteaux
Où le sol est aride, où dominent les eaux;
Ton araire est le même aux plaines sabloneuses,
Comme aux lieux où tu romps des terres argilleuses;
Ton araire est le même où de légers sillons
Peuvent seuls conserver de fragiles moissons;
Comme il te sert encor à travailler ces terres
Qu'un labour très-profond peut rendre granifères.

Si le nord de la France a fait plus de progrès,
Et dans l'art des labours primé par des succès,
Il est esclave aussi d'une seule charrue;
Que le sol soit en plaine ou d'une pente ardue,
Que le fond en soit rude, ou compact ou léger,
Au train de la charrue il n'ose rien changer.

Dans nos divers climats, par un servile usage,
Le laboureur compose un semblable attelage,
Pour finir ces labours ou pour les commencer,

Pour défricher un champ ou pour l'ensemencer.
En vain par deux mulets, par deux bœufs d'un jeune âge
Dans des sillons poudreux aisés au labourage,
Il pourrait devancer les critiques saisons,
Cultiver plus de terre, augmenter les façons,
Et plus riche en produits, plus habile agronome,
De la peine et du tems être un digne économe;
Sa charrue est la même et pour tous ses travaux
Il met un nombre égal de bœufs ou de chevaux,
Si tel est du pays le train ou l'habitude,
Tant l'uniformité semble être son étude.

A peine sous Henry, pour le luxe des grands,
Vit-on former des chars de quatre orbes roulans,
Placer de lourds bahuts d'une grandeur énorme
A travers deux limons d'une structure informe,
Que bientôt sous Louis et le goût et les arts
En dômes élégans transformèrent ces chars;
Des points d'appui grossiers et des liens rustiques
Furent bientôt changés en ressorts élastiques,
Balançant mollement les enfans de Plutus,
Les grands, les magistrats, les nymphes de Venus.
Aux fastes de Paris il n'est pas un seul lustre

Qui n'ait vu devenir opulent, même illustre,
L'artiste ingénieux inventeur d'un décor,
(13) D'un pliant, d'un vernis, d'un style ou brille l'or,
De quelques traits nouveaux, de coupes élégantes,
Variés pour le riche ou les femmes galantes,
Et tels sont de nos jours les immenses progrès
Que des chars sans coursiers parcourent les guérets.

(14) A peine du salpêtre, Anelzen trop fidèle,
Eut appris aux humains la puissance nouvelle,
Qu'aussitôt tous les rois, et dans tous les climats,
Voulûrent par la foudre illustrer leurs combats.
Ardent à conquérir, à triompher des autres,
(15) Le dévot Charles-Quint nomme ses douze apôtres,
Douze bouches à feu qui doivent bombarder
Tunis qui, sur les mers, prétend lui commander.
Philippe fait bénir ces terribles chefs-d'œuvres,
Et les fait décorer de serpens, de couleuvres;
François à Marignan parmi ses étendards
Avance des canons transportés sur des chars.

Cependant des affûts l'énorme et lourde masse
Oppose trop d'obstacle à franchir un espace,
Mais Eugène à Mantoue et Charles à Narva,

Font changer les combats du Tibre à la Néva ;
La leçon est donnée au nord, à l'Italie,
Louis fait une loi, Bellonne la publie,
De soumettre au calcul les tubes foudroyans,
D'en régler le calibre et des globes roulans.
Pour innover, l'Autriche a peine à se résoudre,
Frédéric sur l'Oder accourt avec la foudre :
Sa nouvelle tactique est bientôt une loi,
Que trop fidélement observe chaque roi ;
Enfin la liberté vient guider la victoire,
Réveiller des Français la bravoure et la gloire,
Et des plus grands guerriers surpassant les exploirs,
Bonaparte du peuple affermit tous les droits ;
Laissant à l'ennemi ses marches méthodiques,
Son génie a créé de sublimes tactiques,
Et de l'artillerie armant les escadrons
Elle est dans tous les rangs, au centre et sur les fronts,
Où peut gravir enfin l'agile infanterie,
L'intrépide artilleur monte sa batterie.

Du luxe des cités on voit briller l'acier,
Quel éclat luit encor au glaive meurtrier!
Pour nos premiers tissus la navette traînante,

(16) Agile sous Colbert, sous Bertin est volante.
Le fer long-tems rebelle à de pesans martaux,
A coups précipités sous la chute des eaux,
Se développe en fils, en lames brillantées,
En feuilles que les arts nous rendent argentées.
(17) Cependant la charrue, instrument de bonheur,
De la sociéré lien conservateur,
A de serviles mains toujours abandonnée,
Au mépris jusqu'à nous fut par tout condamnée,
Et de nos tems encor, où de réels succès
De l'art de cultiver démontrent les progrès,
Et disposent enfin au goût agronomique.
Dans tout ce qui compose un attirail rustique,
Pour la seule charrue on est indifférent :
Telle un fils la reçoit, telle aux siens il la rend.

L'essieu demesuré dans les moyeux se joue,
Et souvent inégal le train sur une roue,
Fatigue l'attelage et force à dérayer ;
Pour un meilleur labour il faudrait varier
Le train qui doit porter sur une terre humide,
Qui roule plus léger sur un terrain aride,
Il faudrait un bois dur dont les doux frottemens
Facilitent

Facilitent la marche et tous les mouvemens;
Mais fidèle à l'usage, ou pour mouvoir du sable,
Ou pour fendre l'argile, on le trouve semblable;
Il faudroit par des soins l'orner avec détail,
Jusqu'à rendre élégant ce champêtre attirail.
Toujours on l'abandonne à la monotonie;
Tant sur l'art du labour plane un mauvais génie!

Muse, révéle-moi quelle fatalité
Écarte des humains l'utile vérité,
Et pourquoi la raison, ce rayon tutélaire,
N'est plus le feu sacré qui brille et les éclaire.
Vous étiez, ô mortels, justes et généreux,
Lorsque vous accordiez les honneurs dus aux Dieux,
Aux hommes créateurs des arts les plus utiles,
Qui fondaient les métaux, ou les rendaient ductiles,
Qui de laine ou de lin inventaient des tissus,
Ou trouvaient dans les fruits des bienfaits inconnus,
Aux hommes qui veillaient à votre nourriture
Et découvraient pour vous les dons de la nature.

Osiris et Bacchus, admis au rang des Dieux,
Ne sont que des humains sublimes et pieux,
Qui, ministres du ciel pour l'homme sur la terre,

Semblaient de l'âge d'or commencer la carrière.
Alors pleins de respect, on voyait les mortels,
Pour l'homme à la charrue et pour l'homme aux autels.
Si l'un plaisait aux dieux offrant des sacrifices,
L'autre venait offrir de ses fruits les prémices;
Et quand l'un acquittait du peuple tous les vœux,
L'autre, par ses travaux, pouvait le rendre heureux.

Du bonheur de la terre un terrible génie
Vint arrêter le cours, en troubler l'harmonie;
La discorde suivit, fit siffler ses serpents,
Et du dieu des combats les perfides accens
Jetèrent dans les cœurs un faux amour de gloire,
Que d'un mot trop pompeux on appela victoire.
Les dieux, contre l'Europe, exerçant leur courroux,
Des plus affreux destins on fait subir les jougs.
Les enfers ont vomi tous les maux de la guerre
Sur cet heureux climat, et l'Eden de la terre
Fut le plus malheureux et le plus avili;
Un océan d'erreurs le tint enseveli.
Les rois et les tyrans, jouets de leurs caprices,
Ont eux-mêmes creusé leurs propres précipices.
Alexandre, ta gloire est le foyer ardent

Où les Grecs, les Romains ont trouvé le néant.

Plus sage, plus heureux, vivait un peuple immense,
Célèbre par les arts, fameux par sa prudence,
Qui, fidèle à ses mœurs, à sa religion,
Dans ses vastes états, fit régner l'union;
Et qui, favorisant les utiles sciences,
Sut mettre au premier rang l'art dont les influences
Attachent le plus l'homme au sol, aux lois, aux Dieux,
Celui de cultiver les champs de ses ayeux.

Des sombres bords du pole et de ses monts sauvages
Fondirent en torrens, jettés pat les orages,
Mille peuples divers que la faim, les frimats
Forçaient de conquétir de plus heureux climats;
Rien n'arrête leurs cours, et sans livrer bataille,
Ils ont déjà franchi la célèbre muraille.
L'Empire au loin s'ébranle à certe irruption,
Et l'Empereur, seul, craint une combustion.

Cependant des Chinois la douceur et les charmes
Enchantent le sauvage et font tomber ses armes;
Il trouve en abondance et des grains et des fruits,
Dans toutes les cités d'innombrables produits.
Le peuple, des vertus offre de saints exemples,

De l'hospitalité les maisons sont des temples;
Mais le Tartare en vain a montré ses penchants;
Le vaincu continue à cultiver ses champs,
Et potte un dernier trait dans le cœur des sauvages,
Par l'appareil brillant du plus beau des usages.

Le jour où du printems le bélier radieux
Annonce le retour à la voûte des cieux,
(18) L'Empereur, précédé par un concours immense,
Paraît dans une plaine avec magnificence,
Entouré de ses fils, des grands et des lettrés.
Des tribus de l'Empire, Ambassadeurs sacrés,
Les dignes laboureurs, soutiens de la couronne,
Dans un rang éminent sont placés près du trône,
Et celui qui d'entre eux produit le plus beau grain
En présence du peuple est créé mandarin.
Le prince, en même-tems le pontife suprême,
Présente au dieu du ciel le front sans diadême;
Humblement prosterné tout le peuple avec lui
Invoque, du très-haut les bienfaits et l'appui;
Après avoir rendu ce solemnel hommage
On amène en triomphe un superbe attelage
Que suit une charrue; un ancien laboureur,

Mandarin de l'état, présente à l'Empereur
Le grain qui, depuis *Fo* toujours se perpétue,
Et que séme toujours son antique charrue;
L'Empereur dévêtu de ses habits royaux,
En simple laboureur consacre ses travaux.
Des acclamations attestent l'allégresse,
Ou plutôt des Chinois la profonde sagesse.

De l'empire des mœurs et du commun devoir
Tels sont les doux liens et l'immense pouvoir.
Reconnais, Bonaparte! au flambeau de l'histoire
Les causes du bonheur et celles de la gloire;
Des ravages du temps, de vingt siècles d'erreurs
Répare tous les maux... tu le peux par des mœurs.
Offre aux peuples divers l'exemple encore unique
D'un grand peuple guerrier et pourtant pacifique;
D'un peuple aimant les arts, la gloire et les plaisirs,
Mais qui sait mettre au rang de ses nobles loisirs
L'art qui, dans la patrie, assure l'abondance,
Et qui, sur son bonheur, a le plus d'influence.

Du droit des nations, des états subjugués,
Des hommes aux combats et des peuples ligués
Tu peux approfondir, en homme de genie,

Les fluctuations, le trouble ou l'harmonie;
Mais si tu connaissais les généreux penchans
Du Français qui cultive et qui vit dans les champs,
Honorant sa charrue et sa paisible vie,
(19) Soulageant de l'impôt son active industrie,
Signalant de l'opprobre un coupable repos,
(10) Au conseil de l'état appelant des *Bousbots*;
Des innocentes mœurs protégeant les usages,
Resserant les cités, étendant les villages;
Des fêtes et des jeux favorisant le cours,
Et comme un doux ruisseau laissant couler leurs jours,
Tu verrais moins courir aux rives du Pactole,
L'état le plus heureux est l'état agricole.

NOTES

DU

CHANT SIXIÈME.

(1) PAGE 3, VERS 12.

Et leur cime élancée....

NI l'état, ni les citoyens ne sont assez persuadés de la vérité que les arbres absorbent l'air impur, et qu'ils n'en rendent qu'un très-pur; car par-tout on détruit et on laisse détruire les forêts, les bois, les arbres et même les buissons.

On pourrait citer de grandes localités où des plantations ont détourné des maladies endémiques, et un plus grand nombre encore, où il n'y a plus ni ruisseaux, ni sources, depuis qu'il n'y a plus de bois.

Puissent tous les propriétaires qui liront cette note et qui habitent près des eaux ou sur des monts dépouillés d'arbres s'adonner à en planter! ils s'enrichiront, et ils rendront incontestablement l'air qui les entoure plus salubre et leur sol plus fertile.

On voit de loin en loin paraître quelques plantations nouvelles, mais les trois quarts sont de peupliers ou de blancs de Hollande: les dix-neuf vingtièmes des arbres dits *de liberté*, étaient des peupliers. Ces arbres ont leur sol natal,

celui que baignent les eaux, et cependant on en plante par tout et dans les meilleurs fonds, où croîtraient avec force l'orme, le frêne, le chêne, le châtaignier, le noyer, l'alisier, le cormier, etc., mais il faut un siècle à ces derniers pour atteindre tout leur développement, et on ne plante plus pour l'avenir d'autrui. On espère couper, vendre des bois blancs, ou en profiter après vingt cinq ou trente ans; delà ces plantations éphémères qui ne sont que des signaux de plus de l'égoïsme du siècle, le suprême régulateur.

(2) PAGE 4, VERS 1.

. . . . D'heureux débris calcaires.

L'art de marner fait enfin quelques progrès, et déjà des contrées sont devenues plus fertiles par ce moyen : la partie de la Sologne, à l'est de la Loire, a changé de face depuis trente ans. Il faut savoir en discerner les qualités et prendre des précautions pour l'emploi. Il serait difficile au surplus à un habile agronome d'en déterminer la proportion à cause de l'extrême variété des terrains : sur cela il n'y a qu'une règle sûre; c'est l'expérience.

Le fermier de Beauce, pour marner un arpent, n'emploie que dix tombereaux à trois chevaux, et dans l'Orléanais, on en met jusqu'à cent. Il arrive souvent que la marne n'agit sensiblement, sur plusieurs sortes de terres, qu'après de longues années; mais il est bien rare qu'un agriculteur n'ait sur ce point, la tradition pour règle de conduite, et d'ailleurs fallût-il attendre, un père de famille ne doit pas s'arrêter à ce calcul.

(3) PAGE 4, VERS 12.

Si la cime d'un mont. . . .

Dans l'ordre des soins administratifs, de la part du Gou-

vernement, il n'y en a pas de plus nécessaire que la remise des bois sur le sommet des montagnes qui dominent des vallées riches et fertiles; de ces travaux dépendent le maintien des heureux climats de la France, le cours des moissons et la jouissance indéfinie de la terre végétale qui couvre encore les crêtes et les pentes des monts.

On ne peut que gémir de voir, ou d'entendre regarder comme des homélies ou des systêmes abstraits, les représentations que font à ce sujet quelques hommes sages que le bonheur et la gloire de la patrie occupent, et qui craignent ou se tourmentent pour l'avenir; le ridicule même s'attache à ceux qui accusent le siècle d'égoïsme, quoique leurs doléances relatives à la dévastation des bois, aient pour appui les principes d'économie politique des Sully, des Colbert et des Malsherbes.

Qu'ils aillent donc ces doctes antagonistes, ces endormeurs optimistes, dans les départemens du midi, dans le centre de la France, et qu'ils observent sur tout, la Marche jadis si fertile; ils y verront que les blés seigles éprouvent de plus en plus, et sur-tout depuis soixante ans, une maladie, auparavant inconnue, et cela parce que les monts secondaires, jadis couverts de bois, aujourd'hui par tout mis à nu, laissent les plaines et les vallons du sud en contact immédiat avec le mont-d'or, le Pui-de-Dôme et le Cantal couverts de neige et de glace à l'époque de la floraison des seigles. S'il survient alors un vent nord-est qui passe et léche la surface de ces hautes montagnes, il répand un froid vif et aigu qui arrête, comprime et neutralise les élans de la fleur, à qui une chaleur douce et continue est si nécessaire pour surgir de son calice. Ainsi concentrée, elle s'altère et rougit l'épi, ce qui a fait nommer cet accident *dissenterie*, *rougeole* ou *maladie rouge*.

Voilà un de ces faits majeurs, et irrécusables que je suis allé observer sur les lieux et dont j'ai fait part à l'institut national en l'an 6.

Qu'ils aillent dans le midi et même dans la Bourgogne; ils y verront des vestiges d'anciennes rivières et ruisseaux; et dans beaucoup d'endroits même, ils entendront des anciens qui leur diront en avoir vu le cours annuel; qui montreront des décombres d'usines, de moulins que les eaux faisaient agir, et où maintenant il y a des sillons ou des torrens depuis que des forêts ont disparu.

Les plantations des montagnes regardent plus particulièrement le Gouvernement, parce que leur influence agit plus immédiatement sur la prospérité des plaines et des vallées. La plus grande partie d'ailleurs offre des ressources pour la marine, par les semis de pins et de sapins, dont la France s'appauvrit à un degré excessif. L'art de planter le sommet des montagnes exige aujourd'hui des modifications: il faut commencer par la partie en pente qui offre le plus de terre végétale et continuer, après de premiers succès, de bas en haut et non du sommet aux pentes. Une attention très-essentielle encore, c'est le choix des arbres, mais avec quelque connaissance et le zèle des succès, on peut trouver par-tout des indications, et par analogie, sur les monts voisins.

Finissons cette note déjà trop longue peut-être, par des faits qui doivent réveiller la torpeur commune: jamais les gelées des vignes n'ont été si fréquentes ni si générales. Depuis quatre ans elles ont gelé, en mai; en l'an 11 au 24 juin, et le 27 août même année, on a vu de la glace au centre de la France.

(4) PAGE 6, VERS 9.

... Golfe de Vendre.

Ce port, au golfe de Lyon, s'appellait le port de Venus, (*Portus-Veneris*). C'était un lieu chéri par les Romains.

(5) PAGE 7, VERS 14.

... Et d'en être la proie.

Le vers à soie subit quatre mues avant de faire son cocon et chacune d'elles a des dangers, si on ne donne de grands soins à la pureté de l'air et de la feuille qui les nourrit.

(6) PAGE 7 VERS, 22.

... Arbre cosmopolite.

Le mûrier en 1787, 1788 et 1789 valait au commerce de la France une circulation de plus de deux cents millions.

L'acclimatement et la culture de cet arbre sont encore des bienfaits d'Olivier de Serre. C'est lui-même qui nous apprend que l'importation du mûrier a été faite de la Campanie en Provence en 1494.

Il est de fait que les premiers furent plantés à Alau, près Montelimart, où ils furent soumis aux épreuves pour le ver à soie.

Prévoyant tous les trésors que cet arbre pourrait offrir à la France, Olivier de Serre lui donna les plus grands soins; il en fit des pépinières au Pradel, et écrivit aux Intendans pour leur en offrir. Ce fut sur tout dans la Tourraine que ses recommandations eurent plus de succès.

En 1559 il composa un traité particulier sur le mûrier

et le ver à soie ; il adressa son ouvrage aux Echevins de Paris.

Henri IV lui écrivit la lettre la plus flatteuse et la plus honorable, pour l'inviter à faire élever des mûriers dans les jardins de ses maisons, et il députa, près de lui, M. Bourdeau, Surintendant des jardins, pour prendre des instructions.

En 1601 Olivier de Serre envoya vingt mille mûriers à Paris qui furent plantés aux Tuileries, à Madrid et à Vincennes, « ne voulant sa majesté que tels trésors demeu-» rassent plus resserrés en certains recoins, ains que ses » peuples s'en ressentissent universellement ». En 1602, le 14 décembre, le roi confirma par des lettres-patentes un marché fait avec des marchands de Paris pour fournir de mûriers les généralités de Tours, d'Orleans, de Paris et de Lyon : et par ordre exprès du Roi, on construisit une grande maison au bout du jardin des Tuileries, pour élever des vers à soie, et afin de montrer « que la température » de l'air et bonté de la terre sont plus que suffisans pour » produire la soie et pour que la France se voie redimée » de la valeur de plus de quatre millions d'or. »

Le nombre des mûriers ne fit que s'accroitre, et ce fut presque une mode d'en élever, parce que les rois en avaient dans leurs jardins. Cet élan se modéra à mesure que le midi en étendit la culture, et que la soie de ces contrées fut jugée meilleure. La révocation de l'édit de Nantes fit anéantir de belles plantations et de précieux établissemens. Néanmoins, il y avait à la révolution une assez juste proportion, entre la quantité des mûriers et les besoins de la soie du cru ; mais à la vente des biens nationaux et dans les tems de terreur, on a détruit le mûrier avec une sorte de vandalisme et de frénésie. La cherté des grains, et d'un autre

côté, les coups terribles portés au commerce, ont presque généralement fait détruire cet arbre au centre et à l'ouest de la France.

Le retour à l'usage de la soie, le grand intérêt qu'a le Gouvernement d'en entretenir nos manufactures et leur célèbre métropole, la ville de Lyon, doivent déterminer à faire de nos jours, ce que fit Henry IV, à donner à cette branche d'industrie des soins et des fonds particuliers pour encourager les propriétaires à élever des mûriers.

On a vu fréquemment dans le Poitou et la Tourraine un modique enclos d'un arpent et quelquefois moindre, rapporter cent fois plus qu'une grande métairie, et suffire à l'existence d'une famille. Puisse cet avis profiter à ceux que la révolution a précipité de l'opulence dans l'infortune!

(7) PAGE 8, VERS 7.

Ou l'indolent Perſan....

Il paraît constant que c'est dans la Perse que l'Européen a pris connaissance de l'art de travailler la soie.

En 1138, Roger, roi de Sicile, ayant envahi la Grèce, pillé et saccagé Athènes et Corinthe, emmena à Palerme des prisonniers qui enseignèrent l'art de fabriquer les étoffes de soie.

(8) PAGE 8, VERS 12.

Quand le hêtre....

L'effeuillement du mûrier, sans qu'il périsse, est réellement un phénomène de physique végétale, duquel néanmoins les bons agronomes n'abusent pas. Il est toujours plus sage d'alterner par année l'effeuillement de ses mûriers.

(9) PAGE 9, VERS 4.

Aux zones de la France....

Je ne décrirai point le meilleur mode d'élever les vers à soie; c'est une partie qui est bien connue, ou pour parler juste, qui est très-bien enseignée par Rozier. Cet article, dans son Cours est un chef-d'œuvre d'économie rurale.

(10) PAGE 9, VERS 16.

.... Un éclat imprévu.

Sauvage, Thomé, Rozier ont plusieurs fois tiré des coups de pistolet dans les ateliers des vers à soie, sans qu'il en soit résulté rien de fâcheux.

(11) PAGE 9, VERS 19.

.... Dans la soie électrique.

La soie est électrique, mais elle ne transmet pas son électricité aux corps qui l'environnent. Ainsi dans les tems d'orage, lors des coups de tonnerre, on ne peut trop s'occuper de renouveller l'air, et de donner une grande propreté à toutes les parties de l'atelier.

(12) PAGE 10, VERS 4.

D'immenses cocons d'or....

En 1789, la France produisait, d'après les calculs de Lyon, pour huit millions sept cent cinquante mille francs de soie.

On en tirait de l'étranger pour vingt-deux millions : quelle somme, quel immense tribut ne faudra-t-il donc pas payer aujourd'hui à l'étranger pour ce seul article ?

Sage Gouvernement, fais reprendre les filons d'une mine aussi riche, et sur-tout n'ajourne pas.

(13) PAGE 14, VERS 3.

D'un pliant, d'un vernis....

Voltaire a célébré Martin, auteur d'un vernis pour les voitures, et qui, pour cela seul, a fait une fortune immense.

(14) PAGE 14, VERS 8.

A peine du salpêtre....

On attribue généralement l'invention de la poudre à Conſtantin Anelzen, moine à Fribourg. Belleforeſt prétend que c'eſt Schwartz ; mais il me ſuffit qu'Anelzen ſoit cité. Voyez l'ouvrage de Thevet.

(15) PAGE 14, VERS 13.

.... Nomme ses douze apôtres.

Ce fut à l'occasion du bombardement de Tunis, les canons furent coulés à Malaga.

(16) PAGE 16, VERS 1.

.... Sous Bertin est volante.

L'invention de la navette volante est de M. de la Salle de Lyon, l'un des plus habiles mécaniciens de la fin du siècle. M. Bertin était alors au ministère ; il lui fit accorder une pension. Cette invention tient à nne circonstance particulière qui offre de l'intérêt.

La reine voulut voir faire de la gaze ; M. de la Salle disposa à Versailles un métier, sur lequel on avait établi un tablier : il fit faire une navette extrêmement légère et

de laquelle il était loin d'attendre un résultat aussi heureux. Cette navette manœuvra avec une telle célérité et perfectionnement, que M. de la Salle, put offrir, dans l'instant même, un tablier à la reine. C'est depuis cette époque que la navette volante a été mise en usage, et de plus en plus perfectionnée : c'est au moins ce qui m'a été assuré par un parent et ami de M. de la Salle.

Tous les agronomes doivent conserver de la reconnaissance et de la vénération pour M. Bertin ; c'est sous son ministère que furent établies les écoles vétérinaires et plusieurs sociétés agricoles, et que de grands abus destructeurs de l'agriculture, disparurent. Il était l'ami de Malsherbes et de Turgot.

(17) PAGE 16, VERS 6.

Cependant la charrue. . .

Il n'y a point de métiers, d'arts utiles ou frivoles, dont on ne puisse assigner la première époque et suivre les développemens. D'épaisses ténèbres planent sur ceux de la charrue.

L'araire des départemens du midi vient incontestablement des Romains ; il a été un peu amélioré, mais son insuffisance est généralement reconnue et démontrée. L'existence de cette charrue, avec ses anciennes dimensions, est une des plus fortes preuves, qu'on attache moins d'importance ou qu'on a moins d'inclination à exercer l'agriculture dans les contrées du midi que dans celles du nord, où la charrue du moins a reçu quelques changemens heureux qui augmentent sa puissance : portée sur un train, elle donne aux animaux de trait, plus de moyens de force pour le labour. Ce n'est pas qu'elle y soit parfaite, ni même proportionnée aux moteurs, aux terrains et aux diverses façons des labours,

bours, elle offre encore beaucoup trop de résistance par trop de frottemens, par le défaut de combinaison de l'ouverture de l'angle de l'age au soc, etc., etc., mais elle est susceptible d'exploiter des champs argilleux ou en friche et de recevoir le double et le triple de force par les attelages.

L'imperfection de la charrue prouve encore qu'elle a peu occupé les hommes de génie (elle serait parfaite, si on s'en servait dans l'enceinte des capitales.) Ce n'est pas au surplus qu'il soit facile de la perfectionner; il ne suffit pas de posséder à un haut degré la mécanique, de montrer beaucoup de zèle, et de faire des recherches bien savantes, il faut absolument avoir mis et très souvent la main à la charrue, et dans les terrains les plus légers et les plus difficiles. Je m'y suis souvent exercé, et je crois possible de simplifier celles des pays à grande culture. C'est par suite de cet exercice même que j'avais imaginé une charrue à défrichement qui me parut, à l'épreuve, très-expéditive, sur-tout pour les terrains remplis de racines et de halliers. Cretté de Dugni l'avait fait établir, et il en avait été content; il avait de son côté imaginé une charrue pour planter et butter les pommes de terre. Il s'en est servi avec succès; mais pendant dix ans, personne de ses voisins n'en a fait usage.

(18) PAGE 20, VERS 8.

L'Empereur précédé....

La cérémonie agricole et solemnelle de l'empereur de la Chine est trop connue pour en rappeller ici l'historique. En parlant de cet usage, comme poëte, je crois avoir eté en même-tems fidèle historien. J'aurais crains d'atténuer son sublime en l'ornant d'épisodes étrangers. Elle présente au philosophe qui fait son étude d'observer l'homme, une remarque frappante: c'est que, quand le peuple Chinois, le

plus ancien de la terre, celui du moins, dont la civilisation est réputée la plus reculée, manifestait son respect, sa reconnaissance et son adoration envers l'Etre-suprême, et que pour le faire avec plus de splendeur, le chef de l'empire, accompagné de tous les grands, était tenu d'aller se prosterner dans les champs, pour implorer le dieu puissant, et d'honorer l'art le plus utile à l'homme, le ciel, dans l'autre hémisphère, recevait la même adoration de la part d'un peuple immense et peut-être autant civilisé que les Chinois. L'empereur du Mexique, accompagné de tous les grands et de tous les prêtres attachés à sa cour, pratiquait la même cérémonie. Les époques de l'ensemencement et de la moisson des maïs étaient des fêtes solemnelles et sacrées; ne pouvant ou n'osant chercher à comprendre ni l'existence, ni l'immensité de Dieu, les Mexicains adressaient tous leurs vœux au soleil. L'empereur, dans les dépendances de ses palais, les grands prêtres et les incas, gouverneurs des contrées, devaient les premiers cueillir et offrir dans les temples les plus belles prémices des moissons, et c'eût été commettre un sacrilege, que d'en user, avant que les prêtres eussent appellé sur elles les bénédictions du ciel.

Que faisaient dans ces tems les chefs des peuples de ce coin de terre qu'on appelle Europe? Ignorans, féroces et barbares, ils croyaient ou feignaient de croire qu'on honorait le ciel en égorgeant des victimes humaines; ils passaient leur vie à se détrôner, à faire des irruptions, à ravir les fruits et les richesses des peuples pasteurs ou commerçans, qu'ils surprenaient ou qu'ils exterminaient. Quand invoquaient-ils ou faisaient-ils invoquer l'Etre-suprême ou leurs dieux? Quand il s'agissait d'aller aux combats, ou quand des torrens de sang avaient inondé la terre!.... Dans ces contrées aussi les empires les plus fameux se sont effacés, comme dans les déserts, les vents effacent les pas du voyageur.

Est-on devenu meilleur depuis qu'on lit Platon, Cicéron, Senèque, Fénélon et Montesquieu, etc. ? c'est ce qu'il ne m'appartient pas de décider.

Comme agronome et comme philosophe, je consigne ici mes regrets de ne plus voir subsister une ancienne cérémonie arvale, que nous tenions des Romains, que ceux-ci avaient reçu des Grecs, ceux là des Egyptiens, et qu'un évêque de Provence, Saint-Maximin, avait su très-heureusement concilier avec les exercices du culte catholique.

Toute opinion de religion, de secte ou de parti à part, je le demande à l'homme le plus cynique, que la superstition a le plus irrité ou indigné ; existait-il une cérémonie plus touchante, plus digne de la condition de l'homme, réduit à travailler la terre pour vivre, plus agréable à la divinité, et plus capable même de jeter dans les cœurs des germes d'une vraie piété, que celle, où dans toutes les paroisses, à l'époque où la nature est dans tous ses charmes, où la terre exhale de son sein et du calice des fleurs les plus suaves parfums, dans ce tems où le génie de l'homme embellit le théâtre des champs par l'ensemble des moissons qui couvrent en espérance la surface des sillons, que celle, dis-je, où les pères de famille, les femmes, les enfans, et particulièrement tous les agriculteurs, précédés de leurs pontifes sacrés, allaient pendant plusieurs jours invoquer, dans leurs champs même, les bénédictions du ciel, et retournaient au temple pour y faire consacrer les plus belles prémices des récoltes ?

L'intérêt de chacun, confondu dans l'intérêt de la patrie et de la religion, faisait naître une ferveur qui, en rendant l'homme plus pieux, le rendait encore meilleur citoyen ; car l'agriculture gagnait en progrès et en perfection à ces lustrations rurales. L'opinion s'occupait longtems des plus

beaux champs qu'on avait rencontrés, et l'agriculteur sensible, à ces éloges flatteurs, s'attachait, pour les années suivantes, à ne pas démériter dans sa réputation, et à n'offrir que de belles moissons aux regards publics.

(19) PAGE 22, VERS 4.

Soulageant de l'impôt....

Le moyen le plus sûr pour faire aimer les champs, c'est de faire prospérer l'agriculture, et pour fonder cette prospérité, c'est d'établir un bon système d'impôt foncier. J'ai cru qu'il était de mon devoir, comme agronome et propriétaire foncier, d'offrir, sur ce point, le tribut de mes réflexions : je me suis efforcé de les réduire dans le cadre le plus étroit.

L'impôt foncier est en lui même le plus juste, parce qu'il est le prix de la garantie des propriétés individuelles par l'action et la force du Gouvernement.

Il est le plus solide, parce qu'il est payé par les citoyens les plus essentiellement intéressés au maintien sacré de la propriété et de l'ordre constitutionnel.

Il est indispensable, parce qu'il offre au Gouvernement les moyens les plus certains pour connaître dans tous les tems les causes de la prospérité publique, celles des malheurs et des abus de l'administration.

Le mode de l'asseoir devrait être aussi simple que le principe même qui le constitue; mais pour le malheur de la France, on l'a constamment envisagé, discuté et traité comme une chose difficile et abstraite, et presque comme une thèse de théologie.

Charlemagne, Charles V, Sully, Vauban, Colbert & Turgot sont presque les seuls qui aient considéré l'impôt foncier sous ses vrais rapports.

En principe rigoureux, l'impôt territorial ne devrait être d'une part, qu'une reconnaissance générale des propriétés particulières, et de l'autre, un aveu exact, suivi d'un tribut annuel, payé fidèlement.

On aurait dû ne s'occuper que des différences essentielles des terrains et non de leurs produits; mais on s'est jeté dans une série indéfinie et fictive, dont les corps privilégiés ont été les seuls régulateurs, et dont l'arbitraire s'est emparé.

Le Gouvernement royal, fatigué de lutter avec les parlemens, et craignant aussi leur puissance combinée, a cessé d'intervenir entre le taillable et l'asséeur : se bornant à demander son contingent aux provinces, et à en faire négocier les subventions extraordinaires : l'impôt foncier a pesé de tout son poid sur le cultivateur. L'industrie a été comprimée ; la misère, la disette ou la famine, ont régné sur les campagnes, où les malheureux habitans ne recevaient d'impulsion que par la triste nécessité.

L'inégalité des répartitions a occupé quelques hommes généreux ; les privilèges successifs, devenus extrêmes, ont indigné des hommes énergiques ; on a osé citer pour exemple le mode de l'impôt foncier en Angleterre, dont le *maximum* était invariable, et où l'agriculture était florissante ; mais que pouvaient quelques écrits, forts de raisons et d'équité, contre des ministres appartenans aux corps privilégiés, et surtout contre des parlemens toujours coalisés, insoumis et intraitables, quand on touchait à leurs intérêts.

Parmi les hommes plaidans la cause de l'agriculture, on distingua une réunion d'hommes éclairés et pleins de zèle, que le ridicule fit signaler du nom de secte. Le chef d'entre eux, le plus fort et le plus franc, fut Quesnay, que Louis XV appellait son penseur, mais il a fallu céder et replier toutes les voiles, contre des ennemis si nombreux, et d'ailleurs si puissans.

Quelques disciples, plus zélés qu'instruits, présomptueux et indiscrets, continuèrent d'écrire, pour trouver le meilleur système d'impôt foncier ; mais de ce déluge d'écrits, il n'a surnagé que leur talisman, *le produit net.*

La révolution, sous le rapport de l'impôt, a rendu un grand service, en confondant, sous le même niveau, tous les propriétaires fonciers; idée juste et généreuse, il faut l'avouer, qui était déjà échappée au Gouvernement monarchique.

L'assemblée constituante, si fameuse et si mémorable en grands talens, se laissa séduire par ce fatal *produit net*; elle eut l'imprudence de le consacrer en principe, de le regarder comme un phare, et d'en faire le thermomètre moyen de toutes les évaluations. Les autres assemblées, déjà trop faibles, pour faire des pas rétrogrades, ou séduites elles-mêmes par le même prestige, ont suivi les mêmes erremens, et l'arbitraire poussé par la terreur, attisé par les passions, a jeté un désordre inextricable sur tout le système de la contribution foncière. Il a fallu payer, sous l'oriflame du produit net, le tiers, la moitié, et quelquefois la totalité de son revenu.

Je défie l'homme le plus persuadé de la réalité de cette maxime, de déterminer, *au vrai*, *le produit net* de deux champs de même étendue, ensemencés de la même manière, dans le même tennement et dans la même saison. La culture a trop besoin d'art et de soins, pour pouvoir en déduire un calcul positif. L'immense variété des terrains, les modes si différens de la culture, le prix des engrais, les abris, les accidens du sol, les intempéries, les frais d'entretiens, de moissons, ect. ne peuvent laisser trouver aucune mesure juste de comparaison. Disons le franchement : *le produit net imposable est une chimère.*

Ce que le Gouvernement, d'un pays agricole, doit le plus craindre, c'*est d'imposer l'industrie*. Il faut désormais que l'impôt foncier soit tel, que l'arpent de terre qui produira pour mille à deux mille francs de safran, de gaude, de garance ou de chardon à foulon, ne paie pas plus que l'arpent de terre qui, à côté, produit pour cinquante à soixante livres de blé seigle ou de sarazin.

La première chose à faire, c'est de reconnaître l'étendue numérique des mesures agraires de tout le territoire, en distinguant et classant les différentes sortes de terrains.

OBSERVATIONS.

1.° Les Prés.	3.re Classe.	Moins il y a de classes, moins il y a d'injustices. Les prairies artificielles ne doivent jamais payer, que comme terres.
	2.° Classe.	En modérant l'évaluation sur les pâturages, on excite le cultivateur à en former, et l'état retrouve au centuple, par les droits réunis, ce qu'il a sacrifié sur l'impôt foncier. Les dépouilles des bestiaux offrent tant de ressources à l'industrie!
2.° Les Terres.	3.re Classe.	Il ne devrait jamais être permis, le cadastre fait, ou du moins après trois ans, de mettre les terres de la deuxième classe dans la première.
	2.° Classe.	Si on impose en ce sens l'industrie, il n'y a plus de prospérité à espérer.
3.° Les Vignes.	1.re Classe.	La vigne ne doit être imposée que comme les terres environnantes; son produit est trop éventuel et plus que jamais sa culture est pénible, et ses frais trop considérables; l'établissement des droits réunis, en fait une obligation au Gouvernement.
	2.° Classe.	Cependant, comme il y a abus dans la plantation de la vigne, il est juste d'imposer au maximum des prés, terres et jardins, les vignes cultivées à travers les prés, terres et jardins.

4.° LES BOIS...

1.re *Classe.*

Pour prévenir la disette des bois, pour conserver les grandes villes, pour maintenir sur-tout la splendeur et l'industrie de la capitale, il faut n'imposer, que comme terres de deuxième classe pendant 30 ans, les semis et plantations en bois.

Il faut modérer l'évaluation des bois, pour détourner les défrichemens dans les tems de disette.

2.e *Classe.*

Un égoïste (il y en a tant) ne balance pas à préférer dix années de belles récoltes céréales, à la coupe superbe que feraient dans 30, 50 à 60 ans ses enfans ou ses héritiers.... *indè*....

Pour les futaies, le *minimum* de l'impôt foncier.

5.° LES LANDES, FRICHES, GARRIDES.....

Ces terrains doivent être imposés, à la moitié des terres de deuxième classe... après vingt ans de jouissance vaine et vague, le Gouvernement devrait intervenir pour faire produire, sauf le droit de propriété.

On a fait une grande faute administrative, je dirais presque politique, en ne soumettant pas à l'impôt, les biens fonds du Gouvernement.

L'évaluation de chaque partie, doit être très-modique et déterminée par une moyenne proportionnelle de canton ou d'arrondissement; mais une fois faite, il ne doit être permis de l'augmenter, que d'un quart ou d'un tiers en tems de guerre, même quand l'ennemi aurait franchi les limites reconnues; le Gouvernement s'honorerait et ferait un grand acte de sagesse en s'interdisant, à lui-même, toute tentative à cet égard.

Dans les cas extraordinaires, les impôts indirects doivent suppléer. L'immensité des villes et des capitaux qui s'y concentrent, ou qui s'y engouffrent, en fait une règle de justice au Gouvernement et au corps législatif. Ces limites

posées et respectées, la France, en dix ans de paix, s'élevera au plus haut degré de prospérité, de gloire et de puissance.

Tout présage que ce mode simple sera suivi ; le cadastre qui en est le premier élément, est jugé, voulu, et se fait avec activité. Le conseil d'Etat, par tous ses actes, tend à ce but, chaque année l'impôt foncier est allégé, et le mode d'une répartition proportionnelle est une pensée qui occupe sans cesse le chef de l'Empire, vers laquelle il ramène constamment les ministres, et qu'il se plaît à annoncer à tous les administrateurs et à toutes les députations.

(20) PAGE 22, VERS 6.

Au conseil de l'état....

Avant la révolution il existait en Franche-Comté, et près de Besançon, un tribunal paternel et agricole, composé de quatre vieillards, dont deux étaient toujours vignerons (nommés *Bousbots*). Ils rendaient la justice, et leurs sentences étaient toujours religieusement exécutées. Ils jouissaient de la plus haute considération ; c'était la noblesse la plus pure, puisqu'elle reposait sur les vertus, sur une réputation sans tache et sur des mœurs respectées et respectables.

Je ne sais jusqu'à quel point la révolution a changé cette institution ; elle est digne, au surplus, d'occuper le conseil d'état, et peut-être même de servir de modèle pour établir généralement ce tribunal que réclament les intérêts de l'agriculture, les mœurs et la considération due aux hommes des champs qui, au milieu de la perversité, sont plus généralement restés inébranlables dans les principes de probité et de justice.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT SEPTIEME.

DANS mes premiers élans, si pour plaire à Cérès,
Muse, tu m'invitas à chanter les guérets,
Les immenses travaux des vignes, des prairies,
Les soins dus aux coursiers, aux abeilles chéries,
De l'art du laboureur les triomphes nouveaux
Pour enrichir l'État par les dons des troupeaux,
A chanter les jardins, les vergers, leur parure,
Pour m'inspirer, toi-même, invoque la nature.
Sans elle qui pourrait célébrer les progrès,
Et d'un art enchanteur les merveilleux succès.
Heureux qui prend plaisir, en cultivant la terre,
A jouir d'un verger, d'un jardin, d'un parterre
Et qui peut réunir, pour charmer ses travaux,
Des plantes et des fruits aux présens des troupeaux;
Qui dans un jour de fête, à sa femme ou sa belle

Peut offrir un bouquet de quelque fleur nouvelle ;
Du printems, de l'été devançant les faveurs,
Avec de vrais amis partager des primeurs !
Heureux surtout qui peut acquérir l'abondance
Et de son superflu secourir l'indigence !
Nous devons aux jardins les charmes du bonheur,
Les tems de l'âge d'or et le calme du cœur.
Soit raison, soit instinct, quel lieu dans la nature
Donne une jouissance et plus douce et plus pure ?
Quand l'homme épouvanté par le cahos affreux,
Invoquait, sur les eaux, la clémence des cieux,
Errant sur une plage inondée et déserte,
Une belle contrée à ses yeux s'est offerte,
Où régnait du printems la suave fraîcheur
Et du plus doux été la féconde chaleur :
La terre, sur ses pas, prodigue de largesses,
Le rendait insensible au desir des richesses,
Et son cœur et ses yeux tour à tour plus surpris,
Il s'arrête et s'ecrie : ô divin Paradis !
Tout nous rappelle encore cette heureuse existence.
Sur la terre un instant règna donc l'innocence ;
Pour en laisser à l'homme un éternel regret,
Dieu, pour ces tems, nous laisse un invincible attrait ;
Que cette impression fut auguste et profonde

Puisqu'elle occupe encor tous les peuples du monde !

Salomon, comme roi, somptueux en palais,
Ne goûtait le bonheur, les charmes de la paix,
Qu'à l'ombre des palmiers de ses jardins immenses
Où libre il cultivait les arts et les sciences;
Observant la nature et tous ses végetaux,
Et le cédre et l'hysope, et la mousse des eaux;
Les peuples à leur gré parcourant ses portiques,
De leurs flots inondaient ses temples magnifiques;
De ses jardins jamais nul mortel curieux
Ne troublait le séjour calme et délicieux.

Les rois de l'Indoustan, du Gange et de l'Asie,
N'ont trouvé qu'aux jardins le bonheur de la vie;
Dans le tien, Académe, Athênes vit Platon,
Vit Socrate aux mortels enseigner la raison;
Ce fut dans un jardin, philosophe Épicure,
Que tu fis rendre hommage aux lois de la nature.
Dans son Tuscule, à Rome, on allait voir Caton,
Et Carthage admirait les arbres de Magon;
Auguste et Varius et Virgile et Mécènes
Heureux de quitter Rome et ses bruyantes scènes,
Aux vergers de Tibur, dans les plus doux loisirs,
Ont connu l'amitié, la paix et les plaisirs.

Etranger désormais, pour servir la patrie,
Au cours plus fortuné d'une tranquille vie,
Et las de politique, ainsi Napoléon
Préfère à ses palais le simple Malmaison.

Que ne puis-je, ô Virgile, électriser ma Muse,
Admirant dans tes vers les arbres d'Aréthuse
Et ces lieux enchantés consacrés à Vénus,
Qu'au malheureux Ulysse offrit Alcinoüs!
(1) Mais au moins des regrets échappés à ta lyte,
Attestent des jardins et le charme et l'empire.

Quand Rome des vergers célébrait les attraits,
Les Gaulois et les Francs vivaient dans les forêts;
Esclaves ou guerriers, ignorans ou sauvages,
A peine ils connaissaient le droit des héritages,
Les attraits et le prix de la propriété,
Liens de la patrie et de la liberté.
Envain quelques Romains épris de nos contrées,
Apportaient en fuyant des plantes ignorées,
Des graines se changeant, à leurs yeux étonnés
En arbres vigoureux et de fruits couronnés;
Ces bienfaits étrangers isolés et trop rares,
Pouvaient-ils prospérer sous des princes barbares,

Chez un peuple avili, tourmenté par les lois,
Sujet du sacerdoce et le jouet des rois?
Du malheur cependant et du sein des orages,
Sortirent des lueurs dans les différens âges;
On vit de loin en loin quelques rois généreux
Sacrifier leur gloire aux peuples malheureux.
(1) Charles, digne héros, fait ses capitulaires;
L'homme des champs respire en cultivant ses terres.
Tel au pole du nord qu'enveloppe la nuit,
Tout s'anime à l'aspect d'un astre qui reluit,
Ou de ces jets de feu unis en météores
Du noir septentrion, éphémères aurores:
Tel, dans ces tems affreux, du peuple agriculteur
Charles fut un instant l'ange consolateur.

Déja le Vatican, craignant pour sa puissance,
Fait susciter les rois et démembrer la France;
La guerre, la famine et leurs nombreux fléaux
Font régner à leur suite un effrayant repos:
Le peuple se nourrit de racines et d'herbes,
Et dispute au gibier les fruits les plus acerbes;
(2) De Charle on cite encor le nombre des pommiers,
Des arbrisseaux communs et des plants légumiers

Qui gissaient tristement près d'une fange immonde
Où brille le jardin le plus riche du monde.
Flore, Pomone et Pan n'existaient qu'aux forêts,
Et de ces tems anciens, tels étaient les progrès,
Qu'on offrait au monarque, en gracieux hommages,
(4) Des raves, des raisins et des prunes sauvages.

Muse, révèle-moi les noms de ces mortels
Fidèles à leurs rois en servant les autels,
Qui, toujours généreux, dans ces tems de ténèbres,
A force de bienfaits, sont devenus célèbres.
L'histoire ici t'accuse, ô fameux Vatican,
D'avoir été longtems le plus cruel tyran :
Mais si l'on compte, hélas! beaucoup d'Epiméthées,
Clio grava les noms de quelques Prométhées
Qui firent relever, par le feu des vertus,
Les peuples que res chefs avaient trop abattus ;
(5) Alcuin et Benoît, Adalard et Venance,
Dans ces lugubres tems, ont consolé la France :
Et quand la cour de Rome, ébranlant les états,
Armait au nom du Ciel d'innombrables soldats,
(6) Benoît dans les forêts formant ses monastéres,
Apprenait aux Français à cultiver leurs terres.

Alcuin

Alcuin d'un grand roi ministre vertueux,
Pour les agriculteurs fut toujours généreux.
(7) Adalard et Venance, aux climats d'Aquitaine,
Commençaient les destins de l'heureuse Tourraine.

(8) Bruno, dans les déserts, pour sauver les mortels,
Au souverain des cieux consacrait des autels,
Et lui même et ses fils, dans un régime austère,
S'ils cessaient de prier, travaillaient à la terre.
Les arbres et la vigne ombrageaient leurs réduits;
Ils sçurent les premiers en adoucir les fruits.
Pieux Bruno! longtems par la philosophie,
On vit plaindre ou blâmer et tes vœux et ta vie;
O! combien de Français aux tems de la terreur,
Fuyant les scélérats et les scènes d'horreur,
Loin d'éviter, de craindre une paix si profonde
Auraient avec transport fait leurs adieux au monde!

(9) Bernard moins rigoureux honorant l'éternel,
Sut bien servir Louis, la patrie et l'autel;
De ses enfans zélés les nombreux monastères
D'ardens cultivateurs furent des séminaires;
Partout le sol de France atteste leurs travaux
Et les vastes bienfaits de l'ordre de Clervaux.

(10) O Suger ! tes vertus éclatent dans l'histoire,
Ta régence est l'époque où tu brillas de gloire,
Ton ombre plane encore au palais de nos rois :
Tu fis régner la paix et défendis leurs droits.
Sur l'art de gouverner et sur la politique
Tu montras tes talens et ton ame énergique ;
Du théâtre des champs te souvenant toujours,
De la prospérité tu fis naître le cours,
Et comprimant du fisc l'odieux brigandage
Défendis de saisir *l'outil* du labourage.

Las de guerre, de trouble et de tems orageux,
Les destins firent naître un prince généreux
Qui trop fidèle encore à la chevalerie,
Préféra quelquefois sa gloire à la patrie ;
François pour imiter le plus grand des Césars,
Honore les savans, encourage les arts.
Les muses à sa voix accourent d'Ausonie,
Et dans l'Europe enfin est une cour polie ;
D'égards et de bienfaits il comble Palissy,
Et serre dans ses bras Léonard de Vincy ;
Est l'appui de Marot contre les fanatiques,
Et construit des châteaux et de pieux portiques ;

Il orne ses maisons de vastes boulingrins
Et commence à Chambord le règne des jardins;
Des écarts fastueux en troublent l'harmonie,
Mais en tout le monarque a l'instinct du génie;
Il protége à la fois le moine et le soldat,
Au milieu des plaisirs dicte le concordat,
Et pour se reposer du fardeau de l'empire
Il va chez Rabelais philosopher et rire.

(11) Auguste du Bellai, victime de la cour,
Tout dans le Maine encore atteste ton séjour;
De maints arbres à fruits y créant l'abondance,
Tu fis nommer ces lieux le jardin de la France;
La Tourraine et l'Anjou par nos rois si chéris,
Te doivent les tributs qui les ont enrichis;
Quand Belon ton ami, pour servir sa patrie,
Envoyait ou des grains, ou des plants de Syrie,
Tu faisais dans le Mans, dans tes propres vergers,
Acclimater au sol ces hôtes étrangers.

(12) Palissy dans ces tems créait le Parc de Chaulnes,
Et la pudeur au moins y put fixer les Faunes;
Son *jardin délectable* est un modèle encor,
Où l'art sur la nature a réglé son essor,

Où Diane a son temple à l'ombre de l'yeuse :
Lieux charmans où depuis Gresset fit sa chartreuse,
Où l'aimable Boismont célébra de nos jours
L'amitié, les vertus, les ris et les amours.

En chantant les bienfaits que prodigue la terre,
Pourrais-je t'oublier sage Olivier de Serre?
Toi, qui te consacras au bonheur des humains
Et qui leur appris l'art d'enrichir les jardins :
Ton livre est un trésor pour un peuple agronome,
Et César l'eût fait mettre au premier rang dans Rome.
Pourquoi, destin cruel, quand se rendaient nos lois,
Dérobas-tu ce livre aux conseillers des rois?
Mais n'accusons ici ni les rois ni les princes ;
Victimes ou fléaux de leurs tristes provinces,
Trop occupés du soin d'accroître leur pouvoir,
Tous dans ce sentiment absorbaient leur devoir.

Louis toujours heureux, en hommes de génie,
Pour créer ses jardins choisit la Quintinie
Qui domprant à son gré la sève et ses écarts,
Réduisit à des lois les produits des hasards.
Le premier sur des murs, vainqueur de la nature,
Il fit développer des rideaux de verdure

Qui de l'astre du jour amortissant les feux,
Par la feuille et les fruits réjouissaient les yeux,
Et mariant ainsi l'utile à l'agréable,
Offrit parmi les fleurs les trésors de la table.

Lenôtre, plus royal, dedaigne les vergers,
Et de la cour au loin chasse les potagers;
Il consume son art en dessins symétriques,
Veut partout des palais, des grotes, des portiques.
De ces froides beautés seulement éblouis,
Le public et la cour trouvent partout Louis.
Lenôtre à plaire au roi met toute son étude,
Prend pour magnificence une ample solitude;
Et combinant ses plans au rigoureux compas
Ne laisse à ses jardins que d'ennuyeux appas,
Et l'insipide éclat de la monotonie.
Plus libre dans les tiens, sage la Quintinie,
Avec moins de fracas & de dessins nouveaux,
L'utile fut toujours l'objet de tes travaux.

Les immenses trésors enfouis à Versailles,
Les hommes prodigués à l'honneur des batailles,
Au centre de la France, à ses derniers confins,
N'offraient dans l'avenir que de sombres destins;

Le fanatisme encor désolait la parrie ;
Les hameaux, les cités, les porrs sans industrie ;
Des peuples malheureux la misère ou l'effroi,
Et d'immenses déserts accusaient le grand roi,
Accusaient ses flatteurs : j'évoque ici vos ombres,
La vérité du moins vous suit dans les bords sombres ;
J'évoque aussi ces mors arrachés à Louis,
Au moment où la mort a dechiré ses lys.
(13) « O mon fils, vous serez bienrôt roi sur la terre,
» Mais ne m'imitez pas dans mon goût pour la guerre. »
O muse ! pars, cours, vole, et dans rous les états
Rappelle ce remord aux cœurs des potentats.

On put enfin s'attendre à des jours plus tranquilles,
Quand la paix se montra dans les champs, dans les villes ;
Fleury pieux minisrre, esr un ange de paix
Qui vient au nom du ciel consoler les Français.
Il apprend à Louis que la solide gloire
N'est pas toujours fixée au char de la victoire ;
Qu'un tirre fastueux et par tout renommé
Ne vaut pas le surnom de prince bien-aimé.
Vous fûtes, jours heureux, l'âge d'or de la France ;
La paix, avec les arts, ramena l'abondance.

On vit réaliser les vœux de Fénélon,
Tant est grand le pouvoir de la religion,
Quand les hommes d'état laissant tous les cœurs libres,
Des dogmes et des lois gardent les équilibres !

(14) Fleury sut gouverner et le peuple et les grands,
Assigner à chacun et ses droits et ses rangs,
Obtenir sans efforts, sans faire de victimes,
Ce que les le Tellier arrachaient par des crimes.
Ainsi donc de Fréjus sont sortis deux héros
Qui deux fois à la France ont rendu le repos;
Et qui par leurs vertus se montrant en exemples,
Ont du culte sacré fait r'ouvrir tous les temples.

Tels que des voyageurs égarés sur des mers,
Battus par la tempête et par mille revers,
Implorent du pilote et l'art et le courage;
Mais ne s'alarmant plus, s'il succède à l'orage
Un tems calme et serein, et si du dieu du jour
Les rayons bienfaisans pour eux sont de retour;
Ils reprennent bientôt le cours de leur voyage,
Et l'espoir les conduit au fortuné rivage.
Tels furent les Français, tel fut pour eux Fleury,
Qui sut être à-la-fois Fénélon et Sully.

Prélat d'une contrée où souvent l'indigence
Rappelait à son cœur les fléaux de la France,
Fleury n'oublia point au faîte des grandeurs,
Les simples paysans ni leurs pieux pasteurs
Qui, dévoués au culte et près de la nature,
En servant l'éternel, servaient l'agriculture.
Vénérables pasteurs, je dois brûler pour vous
Les parfums les plus purs et l'encens le plus doux :
Je dois à la patrie, à nos dignes ancêtres,
Consacrer les vertus des ministres champêtres;
Quel corps hospitalier plus pur, plus généreux
A reçu dans son sein plus d'hommes malheureux?
Mais j'écris dans un tems où leur touchante histoire
Flatte encor les bons cœurs et vit dans la mémoire.

Il n'est point de Français et sensible et pieux
Qui n'aime en sa pensée à rappeler ces lieux
Où, sous un humble toît souvent couvert de chaume,
Vivait tranquillement un pasteur agronome,
Qui consacrant ses jours au maintien de la foi,
Servait avec ardeur sa patrie et son roi.
De la religion ne quittant point les ailes,
Un feu pur et divin animait les fidèles;

Et quand l'un dans le temple implorait l'éternel,
Les autres dans les champs plaisaient encor au ciel.
Du ministre sacré tout homme étant le frère,
Tout voyageur trouvait asile au presbytète;
Pour le pauvre et l'infirme, ami compatissant,
L'aumône dans ses mains avait l'ait d'un présent.

L'intérêt venait-il troubler une famille,
Voulait-on établit ou son fils ou sa fille,
D'un danger le pasteur avait-il quelqu'éveil?
Il était le soutien, l'arbitre ou le conseil.
Le terrible fléau des épizooties
Laissait-il sans troupeaux les fertiles prairies?
(15) Les *Noé*, les *Belsunce* en arrêtaient le cours;
Et le pasteur des champs répandait leurs secours.

Si d'un père chéri la famille éplorée,
Des ombres de la mort se voyait entourée,
On accourait au bourg, chez le consolareur;
La mère er les enfans imploraient le pasteur:
Sa présence et sa voix faisaient verset des larmes,
Mais il rendait l'espoir, suspendait les alarmes:
Il restait auprès d'eux, ou le jour ou la nuit,
Quelque triste que fût leur toit ou leur réduit.

Un enfant venait-il au banquet de la vie?
Le prêtre, en l'inscrivant, l'offrait à la patrie,
Nommait à sa jeunesse un guide protecteur,
Et dans le ciel un saint veillant à son bonheur.
Organe au nom du ciel des nœuds de l'hymenée,
Il formait de sa main la chaîne fortunée,
Et se mêlant ensuite aux parens, aux amis,
Partageait du festin et les jeux et les ris.

Que ne puis-je exprimer et dignement décrire
D'un pasteur vénéré l'influence et l'empire,
Quand par l'airain sonnant tout le peuple assemblé,
Attendait recueilli que le prêtre eût parlé!
Ce n'était plus alors un mortel otdinaire,
Mais du Sauveur du monde un auguste vicaire,
Rappelant aux chrétiens le serment solennel
Que les premiers humains firent à l'éternel;
Ce n'était plus encor un mortel ordinaire,
Quand du saint évangile il occupait la chaire;
Sa voix dans tous les cœurs chastes ou corrompus
Epouvantant le crime, honorait les vertus:
Quand précédé du peuple et de saintes bannières,
Il allait sur les champs répandre ses prières.

Pour le récompenser de ses nombreux travaux,
Des fruits de leurs moissons, des dons de leurs troupeaux;
Les familles portaient les plus belles prémices,
En paraient les autels aux divins exercices.
Ainsi la piété concourant au travail,
Le pasteur beaucoup mieux en gardait son bercail,
Et l'émulation animant l'industrie,
Enrichissait encor le sol de la patrie;
Jusque dans son jardin prêchant la vérité,
Il savait prémunir contre l'oisiveté,
Et pour mieux commander de cultiver la terre,
Il reprenait la houe en quittant le bréviaire.

De l'art de cultiver consultant les écrits,
De maints arbres nouveaux il enseignait le prix;
Ce fut dans les vergers des simples presbytères,
Que parurent d'abord les plantes étrangères;
Qu'on vit des vieux Romains la fève et le panis
Et des Américains le précieux maïs;
Qu'on vit acclimater les cerises vermeilles,
Et créer des ruchers aux sauvages abeilles;
Donner aux villageois les premières leçons,
Et de l'art des jardins, et du cours des moissons.

O vous qui présidez aux destins de la France !
De la religion avouant l'influence,
Sur l'empire des lois, des mœurs et de la paix,
Rendez à tout pasteur, comme premiers bienfaits,
(16) Un modeste jardin avec un presbytère;
Pour l'abeille et l'autel qu'il y fasse un parterre,
Et libre de besoins, d'oisiveté, d'ennui,
Que la paix et l'aisance habitent avec lui.

Et vous prêtres des champs qu'attendait la patrie,
Et dont l'agriculture est encore chérie,
Occupez vos loisirs à former des jardins :
Ils donneront du charme à vos œuvres divins.
Soyez, redevenez des vertus les modèles,
Des mœurs et du travail les apôtres fidèles;
(17) Que ce texte souvent dans vos simples sermons,
S'unisse par l'exemple à vos sages leçons.
Ah ! ne regrettez point un rôle plus superbe,
Le droit dans tous les champs de dixmer une gerbe,
J'en appelle à vos cœurs, à vos propres aveux,
Le plus riche prélat fut-il le plus heureux?

Je n'entreprendrai point la tâche difficile
De chanter les jardins sur le ton de Delille;

Son luxe poëtique en impose à ma voix,
Sa lyre harmonieuse est faite pour les rois.
Ma muse qu'Apollon daigne à peine connaître,
M'avertit de chanter sur un pipeau champêtre.
Je commence par vous, délicieux vergers,
Qui du moins dans vos plans souffrez les potagers,
Je veux ravir au tems qui partout vous efface,
De votre ancien renom et la gloire et la trace.

Avant la Quintinie on voyait nos ayeux;
(18) Fêter dans les vergers et l'amour et les Dieux:
Il n'était point alors de palais magnifiques,
De châteaux renommés ni de maisons rustiques,
Dont le prince ou le riche, ou le simple bourgeois,
Ne voulût au printems quitter les sombres toits,
Pour venir aux vergers retrouver la nature,
Revoir et respirer les fleurs et la verdure.

Les arbres de ces champs comme ceux des forêts,
Libres dans leurs contours inspiraient plus d'attraits:
Par d'immenses rameaux et par un tronc robuste,
Des superbes pommiers le dôme était auguste;

Tantôt groupés en masse, en désordre, au hasard,
Tantôt en avenue et plantés avec art,
Ils offraient pour les jeux des voûtes de verdure
Qu'embaumaient des zéphirs l'haleine la plus pure;
Les parens assemblés y prenaient leur repas;
La gaîté franche et vive accompagnait leurs pas,
Et l'époque des fruits pour les plaisirs trop lente,
Y rappellait toujours les courses d'Atalante.

O toi dont l'âme est pure, et qui simple en tes goûts
Veux trouver dans les champs les plaisirs les plus doux
Qui fier de tes ayeux, amant de la nature,
Te plais à la traiter comme une vierge pure,
Dans tes vergers aussi bannis l'art imposteur.
Le lieu le plus agreste est le plus enchanteur,
Et les parfums des airs et les herbes fleuries,
Y sollicitent l'ame aux douces rêveries.
Ah! quand l'homme partout renferme en des prisons
Les arbrisseaux, les fleurs, les arbres, les gazons,
Montre au moins des vergers où la nature libre,
S'érablisse avec l'art dans un juste équilibre.
Rousseau par son génie éclairant les Français;

D'un us infanticide abolit les excès :
Par ses doctes écrits l'homme dès sa naissance,
Sans des langes cruels peut sortir de l'enfance.
Observe sa doctrine, et laisse en liberté
Croître quelqu'arbre au moins pour la postérité.
Dans nos simples vergers que le type en survive ;
Et si tu rends enfin la nature captive,
Que tout l'art des Pepins et leurs sévères lois
Se réduisent aux murs des jardins et des toits.

Choisis pour tes vergers du plant encor sauvage,
Et que dans ton terrain il passe son jeune âge.
Telle qu'on voit toujours la jeunesse des champs
Aux marches, aux combats se mettre aux premiers rangs,
Se montrer intrépide à moissonner la gloire
Et fidèle à garder les fruits de la victoire :
Tels aussi tu verras, et dans les mauvais fonds,
Les plants issus des bois robustes et féconds.

Quand l'arbre déja fort lève une tête altière,
Et qu'il peut même offrir une ombre hospitalière,
Songe alors à dompter ses rapides élans :
Elague par le fer les parasites plants ;

Au printems, quand la sève est encor endormie,
Fends ce tronc vigoureux, et d'une rige amie,
Mais fertile en bons fruits, remplace ses rameaux
Qui d'un suc trop acerbe abreuvaient leurs canaux;
Et bientôt au sommet, cette rige étrangère
Ne te paraîtra plus avoir changé de mère.
Par respect pour le siècle et les progrès des arts,
Je ne décrirai point mille détails épars,
Et dans tous nos écrits et dans tous nos villages,
Sur l'art de transformer les troncs les plus sauvages
En arbres précieux, portant les plus beaux fruits;
Mais si tu sais créer alors que tu détruis,
Il est des soins nombreux que la nature impose,
Avant de couronner cette métamorphose.

Si de la symérrie esclave imitateur,
D'un verger aligné tu veux être l'auteur;
Offrir à nos regards un bataillon champêtre,
Annonçant la puissance ou le talent du maître,
Et préférer encor dans ton superbe plan
La sévère Uranie au libre et joyeux Pan,
Fais espacer les rangs par de grands intervalles,

Et

Et mets tes fantassins à distances égales;
Que chacun d'eux en ordre occupant son terrain
Puisse offrir à ta vue, à tes pas un chemin,
Où de l'astre du jour une égale influence
Atteste à l'avenir ta sage prévoyance.
Mais si de la nature écoutant mieux la voix,
Du simple et du vrai beau tu veux suivre les lois,
Imite en ton verger ces sites romantiques
Formés par le hasard, dont les arbres rustiques,
Ou dont le seul aspect souvent charma ton cœur:
Ne crains pas le désordre, encor moins un censeur.

Heureux si ton terrain dans ses pentes déclives
T'offre d'un doux ruisseau les sinueuses rives,
Où variant ton plan, les abris, les détours,
Tu puisses l'imiter dans ses moelleux contours;
Où d'arbres différens mariant les nuances,
Tu fasses admirer les douces alliances
De l'humble pomme rose et du trésor d'amour,
Et de la pastorale avec le fier rambour!
Car tel que les dessins d'un fastueux bocage,
Flattent bien moins le cœur qu'un simple paysage:

Tel un verger rustique où ne paraît point l'art,
Où l'arbre le plus beau se montre par hasard,
Dont le maître parfois néglige la parure,
Fait bien mieux ressentir et parler la nature.

Mais soit que la méthode en dessine les traits
Ou soit que la nature en fasse tous les frais,
Il est encor des soins qu'a consacrés l'usage
Et que doit toujours suivre un agronome sage.
Préfère la charrue à ces outils légers
Que l'homme insouciant consacre à ses vergers.
Au milieu des halliers le sol devient aride;
Sur un sol ammeubli se fixe un air humide
Qui donne aux végétaux tendres et délicats
Un aliment exquis que la terre n'a pas,
Et le plus analogue à ces précieux germes
Qu'en un sein étranger avec art tu renfermes.

En vain l'arbre sauvage est-il très-vigoureux
Et par ses verts rameaux a-t-il flatté tes yeux;
La mère quelque tems hésite à reconnaître
Un fils nouveau venu, qu'elle n'a pas vu naître.
Coupe d'un fer tranchant le germe audacieux

Qui se montre rival et croît même à tes yeux.
En prenant de tels soins tu verras des prodiges :
Des troncs déshonorés sortir d'heureuses tiges
Dont la base affermie, élançant ses rameaux,
Apprendra ton triomphe aux oisifs des hameaux,
Et t'offrira des fleurs, des fruits, de la verdure ;
Tant le pouvoir de l'homme est grand sur la nature!

NOTES

DU

SEPTIÈME CHANT.

(1) PAGE 46, VERS 11.

Atteste des jardins et le charme et l'empire.

Forsitan et pingues hortos. Virg. Géorg. Lib. 4.

(2) PAGE 47, VERS 8.

Charles, digne héros....

L'ART de cultiver a tellement paru aux historiens de la monarchie, indigne d'occuper leur plume, que tous ont dédaigné d'en parler. Les guerres, les combats, les conspirations, les disputes d'église, les intrigues de cour, les concubines et les bâtards ont été leurs matériaux exclusifs. Le règne de Charlemagne offre cependant une des époques les plus réelles du bonheur des campagnes; il suffit de lire les détails des champs de mai, les lois de police rurale sur les abeilles, les arbres, les vignes, les clôtures, les moissons et les troupeaux, pour se convaincre que ce grand roi regardait l'agriculture comme la cause essentielle de sa puissance et des bénédictions qu'il recevait du peuple.

Ses lois capitulaires ne sont pas l'ouvrage de ses ministres ou de ses baillis, mais la manifestation positive de ses

volontés et de sa bonté envers les cultivateurs. Son génie embrassait tout et suffisait à tout. Il était donc du devoir d'un poëte géorgique de signaler à la reconnaissance des agriculteurs le roi qui s'est montré le premier si favorable à leur cause, et qui dans ce sens n'a encore eu d'égal qu'Henry IV. Puisse un jour un Virgile français célébrer pour la même cause, celui qui gouverne la France !

(3) PAGE 47, VERS 22.

De Charle on cite encor....

Le verger de Charles V à Paris, était cité comme une merveille, et cependant il n'y avait que des pommiers, poiriers, sorbiers, pruniers, noisetiers et nesliers. On attachait tant de prix à ces arbres, qu'ils faisaient partie, espèce par espèce et numériquement, des choses portées à l'inventaire du palais. Il était situé où est aujourd'hui le jardin des plantes.

La Provence retentit encore de la beauté et de la célébrité du verger du roi René : il l'avait dédié aux *Muses* et au *Génie*. Les plus illustres troubadours s'y rendaient chaque année.

(4) PAGE 48, VERS 7.

Des raves, des raisins....

Un paysan présenta une rave de grosseur énorme à Louis XI, qui lui fit compter mille écus. Un courtisan voyant que le roi payait si généreusement les présens, supplia au même instant sa majesté d'agréer un superbe cheval, disant, à demi-mot, qu'il lui coûtait mille écus. Le roi accepta le cheval, et dit au courtisan : « monsieur, voici une rave que je viens de payer mille écus, je vous la donne afin de faire un troc de gentilhomme. »

Le même roi aimait tellement, dit-on, les raisins *Auvergnats d'Olivet* et les *muscats de Saint-Mesmin*, qu'il en envoya querir quatre hotées qui coutèrent huit sous parisis, et les fit porter à Saumur.

Louis XII en 1499 envoya chercher plusieurs hotées de raisins à Orléans : l'année d'après la ville lui fit présent de vingt pièces de vin nouveau.

Venance, évêque de Poitiers, envoya au roi, comme présent mémorable, des châtaignes franches et des prunes.

(5) PAGE 48, VERS 18.

Alcuin et Benoît....

Alcuin, originaire anglais, fut le ministre intime de Charlemagne. Il contribua beaucoup au bonheur des habitans des campagnes ; il se plaisait particulièrement à former des jardins. Il fut le fondateur de la première Académie française, de laquelle Charles ne dédaigna point de faire partie. Les membres avaient pris chacun le nom d'un grand homme de l'antiquité dont les écrits leur plaisaient d'avantage : l'un s'appelait *Homère*, l'autre *Platon* ; Charlemagne avait pris le nom de *David*.

Alcuin sur la fin de ses jours se retira à Tours, où il mourut dans l'abbaye de Saint-Martin.

(6) PAGE 48, VERS 22.

Benoît dans les forêts....

Saint Benoît, fondateur de l'ordre célèbre des Bénédictins, naquit en 480, en Italie. Il a créé un grand nombre de monastères, et la règle qu'il a instituée, a été regardée par les pères de l'église, et même par les savans de tous les âges, comme la plus pure et la plus politique ; car si elle

enlevait à la société des pères de famille, elle recommandait comme base essentielle le *travail de la terre*; créer des moissons, c'est, en d'autres termes, créer des enfans.

Benoît ne pouvait qu'être inspiré par la providence, quand il choisissait et ordonnait de choisir les lieux les plus déserts et les plus sauvages. S'il ravissait au monde quelques individus, il préparait et laissait à la patrie des champs fertiles qui y appelaient la population.

L'ordre a bien mérité de son fondateur, tant par les déserts qui ont été soumis à la culture, que par la civilisation qu'il a si puissamment secondée dans les tems les plus barbares et les plus malheureux. Ajoutons, pour la vérité de l'histoire, que les sciences ont trouvé dans cet ordre des amis constans, et souvent des inventeurs de méthodes utiles, et pour l'histoire de l'humanité, que par les statuts de l'ordre, tout voyageur pouvait rester trois jours dans un couvent.

La patrie commandait plus d'égards pour les derniers enfans de Saint Benoît, et elle gémit de savoir dans la misère plusieurs bénédictins célèbres,... (J'en connais deux que je n'ose nommer).

Il est toujours tems d'être juste.

(7) PAGE 49, VERS 3.

Adalard et Venance....

Adalard était neveu de Pepin le Bref, et cousin-germain de Charlemagne. Il se retira de la cour et prit l'habit religieux en 773. Il fut fait abbé de Corbie, où il forma de superbes jardins. Hincmar en fait un bel éloge.

Venance, évêque de Poitiers, a composé un poëme en l'honneur de Saint Martin, dans lequel il vante beaucoup la culture des arbres. Grégoire de Tours l'honora de

son amitié. Il avait été domestique de la reine Radegonde. On lui attribue l'hymne *Vexilla regis*.

(8) PAGE 49, VERS 5.

Bruno dans les déserts. . . .

Bruno natif de Cologne, puis théologal de Rheims, fonda l'ordre des Chartreux. Il choisit pour son premier monastère le mont le plus sauvage et le plus désert du Dauphiné. Sa régle était l'épreuve la plus rude qu'eussent encore imaginée les chefs d'ordres religieux. Comme la barrière qui séparait les Chartreux du monde était la plus forte et la plus difficile à franchir, il fallait se suffire, et pour cela cultiver la terre soi-même pour vivre.

Ce n'est qu'à la suite des tems que les hommes du monde ont pu jouir des travaux de ces pieux solitaires ; ils s'étaient adonnés particulièrement à l'éducation des arbres, et sans craindre de se tromper, on peut leur attribuer le perfectionnement des modes de greffer et l'art de former des pépinières.

Cette occupation leur était devenue si familière, elle offrait d'ailleurs tant de charmes dans le silence de la retraite, qu'il n'y avait point de Chartreuse qui n'eût des pépinières et qui ne formât des jardiniers.

Tout est détruit, les hommes et les choses. Je n'ose, en songeant aux immenses abus et aux scandales passés, blâmer la suppression des couvens ; cependant, et aujourd'hui plus que jamais, en y réfléchissant bien, en observant les hommes de près, et en considérant que le luxe, le relâchement des mœurs et la soif de l'or les rendent de plus en plus les tristes jouets de la fortune et de leurs passions, il me semble qu'après la grande et terrible révolution qui vient de bouleverser tous les élémens, tous les ressorts et tous

les agens de la sociabilité en France, il serait à desirer qu'il y eût de loin en loin quelques maisons où des hommes libres pussent conserver le feu sacré de la religion, vivifier la morale, faire aimer le travail de la terre et reprendre les cours d'économie rurale que les ordres religieux entretenaient sur tous les points de la France.

Quelques hommes prompts à juger blâmeraient peut-être de tels établissemens. Des philosophes méticuleux n'y verraient que le rétablissement des couvens; mais que les uns et les autres examinent avec attention le théâtre des mortels, les jeux des passions, les peines de l'ame, les tourmens du cœur et toutes les tempêtes que suscite la reine du monde, l'opinion, ils se convaincront qu'il est dans la nature de notre sociabilité actuelle et dans les inclinations même, qu'il y ait de tels asiles, et qu'il est même de la sagesse du Gouvernement d'en faire, ou du moins d'en laisser établir.

Un père de famille a éprouvé tous les revers de la fortune et les plus grands malheurs; il n'a plus ni femme, ni enfans; il ne sait ou trouver un seuil paisible et ami, si ce n'est celui d'un temple sacré.

Un jeune homme, mal conseillé ou trop passionné, était allé grossir le nombre des émigrés; il revient dans sa patrie, il n'y trouve aucuns de ses proches; la faulx révolutionnaire les a tous moissonnés; ses biens jadis immenses sont vendus; il est réduit à vivre dans la plus extrême médiocrité au milieu même des biens que ses pères lui avaient laissés. Il recherche des amis et des protecteurs; mais sa misère importune, et par sa fierté il ne rassure point sur la sincérité de ses intentions.

Un amant avait fondé son avenir et édifié tout son bonheur à posséder une femme qu'il adorait; il avait reçu

l'aveu d'une égale tendresse : la mort l'a moissonnée, et ses dernières paroles ont été pour lui dire : *éternité d'amour.*

Un duel a fait tuer un ami intime ; celui qui survit est harcelé jour et nuit par les remords et par l'ombre de son ami qui s'attache à ses pas ; il est forcé d'entendre les plaintes de la mère qui maudit l'assassin de son fils, et il apprend que l'amante de cet ami, et qui allait être son épouse, n'a pu lui survivre ; il sait enfin que les deux familles ne parlent du meurtrier qu'avec horreur.

Un militaire a épuisé toutes les fougues de la jeunesse ; il a absorbé toute sa fortune et celle de ses frères ; un sang injustement versé trouble sa vie et son sommeil ; un poison lent circule dans ses veines.

Un ecclésiastique qui ne croit pas avoir le droit de commander à sa conscience pour rompre des nœuds qu'il avait formés librement, ou qui après avoir mieux connu le monde, est persuadé qu'il n'y peut vivre heureux, ni y suivre un plan de vie ascétique, la seule qui ait pour lui des charmes, s'isole de la tourbe, il gémit et soupire après un ordre de choses qui rendra la liberté aux consciences, etc., etc. Tous veulent se soustraire au théâtre du monde : les uns chercher les consolations de la religion, les autres une tranquillité silencieuse ; ceux-ci veulent fuir les humiliations qui suivent le malheur ; ceux-là éviter les regards de leurs persécuteurs ou de leurs victimes. Ils trouveraient le bonheur en entrant dans une maison dirigée par des ministres pieux ; les uns se livreraient aux exercices de la religion ; d'autres s'occuperaient à cultiver un jardin ou un simple parterre, à étudier les lettres ou à suivre un art ou un métier : tous enfin n'ayant point assez de fortune pour tenir maison, trop occupés d'ailleurs de leurs affections pour se livrer à des détails domestiques, vivraient en commun,

sous des règles et des devoirs qu'ils connaîtraient d'avance, et pour n'être point surpris par un premier mouvement, ils en feraient l'épreuve, et si après en avoir adopté le régime et les conditions, ils avaient des regrets, ils pourraient sortir de ces lieux, mais les dotations affectées resteraient à l'établissement.

Qui pourrait désavouer une telle institution? N'est-elle pas utile? n'est-elle pas nécessaire? car je n'ai soulevé qu'un côté du voile qui cache les malheurs et les peines de l'ame; n'est-elle pas faite au contraire pour honorer un Gouvernement sage et paternel? Oh! combien elle ferait diminuer le nombre des prisonniers insensés ou mélancoliques qu'on enferme dans les salpêtrières, et combien on ravirait de victimes au suicide!

(9) PAGE 49, VERS 17.

Bernard moins rigoureux....

Bernard était né à Fontaine en Bourgogne. Il a fondé cent soixante monastères. Sa règle est moins rigoureuse que celle de Saint Benoît; mais elle avait aussi pour objet principal le défrichement des terres. Comme c'est dans cet ordre que s'est le plutôt manifesté le luxe de la table, la beauté des jardins en a été la suite nécessaire. Les Bernardins excellaient sur tout dans l'art des espaliers. La vigne fut aussi un des plus grands objets de leurs soins et même de leur patrimoine.

Saint Bernard est le dernier père de l'église. Il est mort le 20 août 1153.

(10) PAGE 50, VERS 1.

O Suger! tes vertus....

Célèbre abbé de Saint-Denis en France, principal mi-

nistre d'état, et régent du royaume sous Louis le jeune. Tous les historiens et les grands hommes d'état le regardent unanimement comme un des plus sages et des plus habiles ministres de la France ; c'est à lui qu'on doit les immenses desséchemens des plaines de Saint-Denis, les premières plantations, les jardins magnifiques de cette abbaye et d'excellens réglemens pour les cultivateurs. C'est peut être aussi à ce grand homme que Paris doit l'honneur d'être aujourd'hui la métropole de toutes les Gaules. Les Bénédictins le regardaient comme l'aigle de l'ordre. Il est mort en 1152.

(11) PAGE 51, VERS 9.

Auguste de Bellay....

Cardinal, évêque du Mans, sous François Ier., il a rendu de grands services à la France. Après sa disgrace, il se livra exclusivement à la culture des arbres à fruits dans le Maine et la Touraine. Il était ami intime de Belon, le Poivre de ce siècle.

Rabelais avait été son domestique.

(12) PAGE 51, VERS 19.

Palissy dans ces tems....

Bernard Palissy, natif d'Agen en Aquitaine, est encore un de ces hommes extraordinaires qui apparaissent rarement sur la scène du monde. Il fut presque contemporain d'Olivier de Serre, et si ce dernier mérite à juste titre d'être appelé le patriarche de l'agriculture française, Palissy mérite incontestablement d'être surnommé le père de la chimie. Sa vie est un des plus grands exemples de la puissance du génie. Il fut à-la-fois philosophe, agriculteur et phy-

sicien, et dans toutes ces parties il possédait la pratique et la théorie.

Fontenelle et Buffon en font le plus grand éloge. Bernard Palissy, dit Buffon, était aussi grand physicien que la nature seule puisse en former un, et le nom même de l'auteur est presque mort.

Après avoir consumé toute sa petite fortune et la dot de sa femme à faire des expériences sur les moyens de fixer l'émail sur la terre faïencière, n'ayant plus d'argent et n'en pouvant trouver à emprunter pour acheter du bois qui lui était nécessaire afin d'achever une cuite, il fit brûler le chalis du lit nuptial. C'est au succès de quelques pièces de cette cuite même qu'il dut sa découverte, sa célébrité et sa fortune.

Il fut appelé par François Ier, à Chambord et à Romorantin où il établit des ateliers. On y trouve encore des vases et *des figulines* qui prouvent que Palissy avait réellement l'idée du vrai beau antique. Beaucoup de curieux possédent de ces vases qu'ils regardent comme antiques et qui sont des œuvres de notre Palissy.

Il ne fut pas seulement un grand physicien : il montra des talens dans l'art de former des jardins ; il composa en 1563 *son jardin délectable.*

Le parc de Chaulnes en Picardie, et qu'on voyait encore avant la révolution, était exécuté d'après son plan. On y remarquait le temple de Diane. C'est dans ce parc que Gresset a composé sa Chartreuse dans un bosquet délicieux qui en portait le nom.

L'abbé de Boismont y a composé des vers charmans.

Le citoyen Faujas de Saint-Fond a publié l'édition complette des œuvres de Bernard de Palissy. C'est une obligation de plus que les sciences et le Gouvernement auront

à ce savant estimable et laborieux, et dont les œuvres sont marquées au coin de l'utilité publique.

(13) PAGE 54, VERS 9.

O mon fils....

Louis XIV après avoir reçu tous les sacremens, fit venir près de son lit les princes et princesses du sang : sans trouble et sans émotion, il dit au dauphin : « mon enfant, vous allez être un grand roi, ne m'imitez pas dans le goût que j'ai eu pour la guerre ; tâchez d'avoir la paix avec vos voisins ; tâchez de soulager vos peuples, ce que je suis assez malheureux de n'avoir pu faire, etc., etc. »

(14) PAGE 55, VERS 5.

Fleury sut gouverner....

J'ai eu le bonheur de lire ces vers sur Fleury, à M. de Noé, ancien évêque de Lescar, et en l'an 11, évêque de l'Aube et de l'Yonne. Il m'a félicité et remercié d'avoir si bien dit la vérité sur l'un des plus grands ministres que compte la France, et que les rois de l'Europe appelaient leur père.

(15) PAGE 57, VERS 13.

Des *Noé*, des *Belsunce*....

Quelqu'aigus que puissent être jamais les traits de l'envie, ils ne me feront jamais autant de mal que j'ai eu de plaisir à lire ces quatre vers en présence de M. de Noé, à voir la manifestation spontanée d'une assemblée nombreuse et choisie, témoignant des sentimens de vénération et de reconnaissance à cet auguste prélat qui ne put y répondre que par ses larmes.

(16) PAGE 60, VERS 5.

.... Avec un presbytère.

Le rétablissement du culte catholique doit nécessairement déterminer le Gouvernement à rétablir les presbytères. Ce ne sera pas de sa part seulement un acte sage et politique, mais un acte de justice; et s'il était bon à quelque chose de reprocher l'abus du pouvoir aux révolutionnaires de 1793, on les accuserait d'avoir mis la main sur des propriétés essentiellement communales; car dans toutes les provinces, dans toutes les coutumes, c'était aux frais des communes que se bâtissaient et se réparaient les presbytères; si dans leurs nombreux et vastes projets, ils avaient celui d'anéantir la religion et son culte, et d'effacer tous les moyens qui pouvaient donner un jour la tentation de les rétablir, avec un peu de réflexion, ils auraient dû réserver ces bâtimens pour l'instruction publique; et si ce motif était encore trop dangereux, ils devaient au moins en faire un revenu communal, au lieu de les abandonner à si vil prix et les trois quarts pour le centième de leur valeur réelle.

L'établissement des presbytères et toutes les autorisations nécessaires pour y parvenir doivent sérieusement occuper le Gouvernement; c'est un point d'administration auquel on prend une part active sur tous les points de la République, et qu'attendent les prêtres et les chrétiens pour être entièrement persuadés de la protection que les lois et les actes du Gouvernement ont manifestée. Il est impossible d'espérer aucun succès des fonctions curiales et de les voir revivre, si d'un côté les curés n'ont pas un logement et quelques arpens de terre, si ces propriétés ne leur sont pas transmissibles, sans cesser néanmoins d'être *communales*, si

le prêtre n'est pas rétribué de manière à être au-dessus du besoin.

Le Gouvernement, je le répète, ne doit pas être indifférent sur ce point ; dès qu'il a rétabli les curés, il doit s'empresser d'être leur bienfaiteur. Dans le principe de la révolution, tous les curés l'adoptèrent, et la main mise sur les biens du haut clergé, ne les affecta point : il a fallu qu'on les ait dépouillés et persécutés pour les aliéner, et cependant au retour de l'ordre, à la voix du Saint-père et des évêques fidèles à la patrie, ne sont ils pas revenus avec un zèle qui les honore ?

Que le Gouvernement soit donc le bienfaiteur des pasteurs des campagnes; la politique, la justice, la reconnaissance, le dévouement qu'ils montrent par tout, doivent déterminer à être généreux, et à calculer d'ailleurs la force de soixante-dix à quatre-vingt mille leviers épars sur toute la surface de la république, qu'il est et sera toujours sage de savoir diriger en sa faveur.

La morale (nous en avons fait une trop cruelle et funeste expérience) réclame non moins impérieusement le maintien des curés dans les campagnes, et leur ministère s'éteindra bientôt, ou causera des inquiètudes, s'ils ne jouissent de considération, s'ils n'ont quelqu'aisance, et s'ils ne sont pas bien certains de l'appui du Gouvernement.

(17) PAGE 60, VERS 12.

Que ce texte souvent....

Que MM. les évêques ne cessent de recommander aux curés de prêcher l'amour du travail, source de toutes les vertus, comme l'oisiveté est la source des vices. L'évangile en fait un devoir et une règle de conduite. Que les uns et les autres soient sobres de toute prédication sur les mystères,

tères, les dogmes et sur des actes incompréhensibles pour le commun des hommes et souvent pour les plus doctes.

La morale, la morale, voilà le champ vaste où il faut exclusivement s'exercer ; il ne s'agit plus aujourd'hui de fonder la religion, de combattre des hérésies, de faire triompher des bulles, de lancer des anathêmes, tous ces foudres expireraient sur la bouche de ceux qui les prononceraient. Il s'agit de rasseoir sur les bases de l'évangile le culte catholique, de l'offrir dans toute sa pureté à l'admiration des fidèles, de former des pères et des mères de famille par la pratique des vertus et d'inculquer dans le cœur des adolescens l'amour de la patrie, pour en faire des défenseurs et de bons citoyens. Ce précieux résultat sera celui des exhortations paternelles faites au prône et qui germeront encore dans le cœur de la jeunesse que les mœurs des villes n'ont pas atteint. Eh! pourquoi dans les prônes les curés ne signaleraient-ils pas ceux qui laissent leur propriétés en friche, comme ils signalent les ivrognes et les joueurs ? Pourquoi n'y parleraient-ils pas des pères de famille qui, vertueux, bons chrétiens, fonctionnaires publics et pleins de zèle, cultivent leurs terres avec succès et sur lesquelles se répandent tous les ans les bénédictions du ciel ?

Puisse cette note être lue et méditée par tous les chefs de l'égli e gallicane ; elle est plus importante qu'ils ne se l'imaginent, et il est tems d'ailleurs d'arrêter des sermons et quelques déclamations qui nous reportent au tems de la ligue, et qui bien loin de proſelyter ne font qu'éloigner des temples et des prêtres.

(18) PAGE 61, VERS 10.

Fêtes dans les vergers....

La disparution des vergers du théâtre des champs est réellement un malheur; depuis qu'on a pu obtenir de beaux fruits par des espaliers, on néglige partout les arbres en plein vent.

Voyez l'art. *Verger* que j'ai fait pour le dernier volume du Cours complet de l'abbé Rozier.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT HUITIEME.

POUR donner quelque charme aux humbles potagers
Et pour les marier aux bosquets, aux vergers:
Il faut mêler les fleurs aux plantes légumières;
En bannir l'if, le buis et ces tristes barrières
Qui pour l'œil et le cœur sont autant de prisons,
Que réprouve le goût dans toutes les saisons.

Le plus beau potager malgré son étendue,
Par l'uniformité plaît bien moins à la vue,
Et le desir de voir est bientôt effacé
Si le plan, dès l'entrée, à nos yeux est tracé;
Si des carrés égaux l'oiseuse symétrie

En met à nu partout la pompe ou l'industrie.
Un amant délicat, quelque soit son ardeur,
Aime à voir sa maîtresse honorer la pudeur
Et voiler sous des plis ces formes et ces grâces,
Dont l'ame avant les yeux devine et suit les traces.
Ainsi l'agriculteur, libre dans son terrain,
De nombreux végétaux composant son jardin,
Connaissant bien leurs mœurs, leurs lois, leurs habitudes
Et par l'expérience, éclairant ses études,
Doit varier son plan et le rendre enchanteur
Par des circuits moelleux, par un aspect flatteur:
Ménager des abris et des routes fleuries,
Où loin des importuns il suit ses rêveries;
Où, sous l'avelinier fleurit le doux muguet,
Et près du noir cassis l'anémone et l'œillet;
Où l'humble violette et la tendre hyacinthe
Font pardonner d'y voir ou la sauge ou l'absinthe;
Où la belle amaranthe et le superbe lys
Prêtent de leur éclat aux tristes brocolis.

J'aime, dans un jardin de plantes potagères,
Rencontrer un lilas dont les touffes légères
Viennent flatter mes sens qu'avait importunés;

(1) L'ail ennemi des Grecs, d'Horace et des Phrynés;
Et quand j'ai rencontré le persil, les lentilles,
M'arrêter à l'odeur des suaves jonquilles.
J'aime la tubéreuse où mûrit le melon,
Le jasmin, la pervenche où fleurit le houblon;
Mais, soit que la nature anime ton génie,
Ou que l'art à tes goûts offre plus d'harmonie,
De ton terrain d'abord observe les produits,
Tout sol ne porte pas toutes sortes de fruits;
L'un eſt compact au fond, léger à la surface:
L'autre n'est plus égal après un court espace;
Tel pour être fécond veut de nombreux guérets
Et des soins continus et d'excellens engrais.
Reconnais ton climat et ses intempéries,
L'empire d'Orion, Borée et leurs furies;
Pour vaincre ou détourner leurs désastreux fléaux,
Oppose à leur courroux quelques grands végétaux;
Par des arbres touffus, par la vigne pliante,
Repousse de l'Auster l'haleine dévorante.

Mais pour rendre, à tes vœux, dans les divers terrains,
De la fécondité les succès plus certains,
Fais succéder toujours aux plantes annuelles,

Celles qui, dans le mois, par des tiges nouvelles,
Peuvent fournir la table, ou donner des moissons,
Ou préparer le sol pour le cours des saisons.
Fais succéder de même aux oléagineuses
Les graines ou les plants à racines fibreuses;
En raison de ton sol compose les engrais;
Choisis-les très-actifs, s'il est profond et frais.
S'il est léger, brûlant, que le terreau domine,
Toute plante fragile y peut prendre racine.
Est-il enfin rebelle à tes fréquens labours,
Et de tes vains efforts veux-tû rompre le cours?
Fais élever, l'hyver, des sillons que l'air frappe
Et que de leur sommet l'eau s'écoule et s'échappe.
Applanis au printems tous ces sillons poudreux
Dont le sein plus actif sera plus amoureux.

La plante la plus tendre et la moindre des herbes,
L'arbrisseau le plus humble et les arbres superbes,
Admis dans nos jardins, réclament des abris,
Ou quand on les voit poindre, ou quand ils sont fleuris;
La nature en ces lieux plus faible et plus craintive
Perd de son énergie en devenant captive;
De nombreux animaux bravent dans les déserts

L'aspérité du sol, l'inclémence des airs :
Asservis sous nos toits, leurs faculté s'altèrent,
En êtres délicats bientôt ils dégénèrent ;
Tel encor dans les champs on voit des végétaux
Affronter des frimats les rigoureux fléaux,
Soutenir leur espèce et vivre de longs âges,
Sur des terrains ingrats, incultes ou sauvages,
Et qui dans nos jardins éminemment féconds
Dépérissent souvent aux plus douces saisons ;
Ainsi l'adolescent, qu'on voit naître au village,
Ne quitte point les champs par le froid ni l'orage,
Et s'il vit à Paris, si les emplois et l'or
En ont fait un seigneur, un faquin, un Mondor,
Il lui faut un coursier pour fouler les prairies,
Et ne peut sans un char aller aux Tuileries ;
Combien à ces pensers tout homme s'attachant
En cultiverait mieux et son cœur et son champ !
Mais laissons de nos mœurs les peintures trop sombres,
Du luxe et de ses maux n'éclairons pas les ombres.

Parmi les végétaux formant les potagers,
Il en est qui du froid bravent tous les dangers
Et que tourmente envain le terrible Borée ;

Connais ceux dont la race est plus hyperborée,
Que tu vois prospérer au milieu des frimats :
De leur variété compose des climats ;
Que la zône du nord, où ton art se déploie,
Se trouve consacrée au grand chou de Savoie,
Et que ceux de Harlem, de Bonneuil ou Milan,
Protégent ceux de Malthe à leur premier élan.
Séme des pois d'hiver pour abriter la terre,
Et choisis parmi tous le Carré d'Angleterre :
Cette heureuse famille est un riche trésor
Qu'Albion mieux que nous sait cultiver encor ;
Ses fruits tendres et verts sont exquis pour la table,
Et le sol qui les porte, ou d'argile ou de sable,
En devient plus fécond : ses cosses, ses rameaux
Sont excellens aussi pour les divers troupeaux ;
De tes pois variés fais des amphithéâtres,
Pour égayer des choux les teintes trop bleuâtres,
Et pour servir d'abri, contre les aquilons,
A l'asperge nouvelle, aux fragiles melons.

Dans le nombre et les rangs de tes plantes choisies,
(*) Consulte bien leurs mœurs, crains les antipathies,
Et n'en serait-il point parmi les végétaux

Comme nous en voyons parmi les animaux ?
Si le lièvre toujours s'enfuit à notre vue,
Et si la salamandre abhorre la tortue,
Si l'homme le plus fort et le plus courageux,
Recule malgré lui près d'un être hideux,
(3) Si le spadix nous brule, et si les fraxinelles
Sur nous pendant la nuit lancent des étincelles,
(4) Et si la sensitive extrême en sa pudeur,
Refuse à tout mortel sa forme et son odeur,
Si nous voyons enfin des animaux paisibles
Au seul bruit d'un insecte en devenir terribles,
Pourquoi dans nos jardins, où l'art et l'intérêt
Font vivre confondus sur un étroit guéret,
Des végétaux divers en mœurs, en caractères,
N'en serait-il donc pas d'ennemis, de contraires ?

Quelquefois le zéphir est trop officieux,
Il prévient et punit des époux paresseux :
Observe donc des fleurs l'ordre et l'analogie,
Pour n'en point altérer l'essence ou l'énergie ;
Crains aux lieux où fleurit le précieux melon,
Le souffle libertin du grossier potiron ;
Contre cet attentat que le vulgaire ignore,

Consulte et suis Linné le favori de Flore ;
(5) Régle sur son horloge et le rang et les mœurs,
Que prescrit la nature aux différentes fleurs,
Plus sûr de leur hymen et de leur innocence,
Tu n'auras aux moissons qu'une pure semence.

Mais quelque soit ton zèle, il n'est pas de progrès,
Si tu n'as pour ton sol observé des engrais,
Dont la variété, fruit de l'expérience,
Montre assez que tu dois en régler l'influence,
En calculer l'emploi sur les tems, les saisons,
Et sur les végétaux objets de tes moissons.
Si l'on trouve aux jardins des trésors et des charmes,
Qu'ils sont aussi mêlés ou de maux ou d'alarmes!
Des insectes rongeurs deviennent tes fléaux,
C'est toi qui dans l'engrais préparas leurs berceaux;
Ailleurs de tes semis choyant la tendre enfance,
L'engrais les fait périr par son alcalescence;
Quand un autre caustique, infect en son odeur,
Des tiges ou des fruits altère la saveur.

Place loin des jardins ces masses fermentantes,
Foyer des ennemis qui dévorent tes plantes :
Attends que les frimats ou l'inflexible tems,

Terminent de leurs jours les rapides instans :
Et puisque sur la terre il n'est pas une plante
Qui n'ait son propre insecte, et qui ne la tourmente,
Tu peux dans ton génie, en maître suzerain,
De ces vassaux abjects affranchir ton terrain.
Sois généreux du moins et grand dans ta puissance,
(6) Previens, ne punis pas leur fragile existence ;
Trop souvent les humains abusant de leur rang,
A force de détruire ont moins horreur du sang,
Et se faisant un jeu d'outrager la nature,
L'ame insensiblement est moins tendre et moins pure.

Heureux l'homme des champs qui peut de son jardin,
Par un simple ruisseau faire un paisible Eden,
En diriger le cours par d'agréables pentes,
Et sans craindre jamais ses ondes turbulentes,
Assurer l'existence et la fécondité
Des faibles végétaux que fatigue l'été :
Y trouver aux longs jours de l'ombre et du silence,
Ou d'utiles trésors, ou la douce espérance.

Quand la terre est en proie aux ardentes chaleurs,
Si les nymphes des monts retiennent tous leurs pleurs,
Si pour ne jamais voir une terre marâtre

Et dans les plus beaux jours un aride théâtre ;
Tu creuses à grands frais un vaste et profond puits,
Triste pendant les jours, triste pendant les nuits,
Où tu n'obtiens qu'à force et de soins et de peine,
Les eaux que sur un tour une corde t'amène :
A nos regards du moins dérobe un attirail
Qui rappelle toujours un si rude travail.
Que le lierre et la vigne obombrent la toiture
Et les mornes contours de cette source obscure ;
Qu'un lilas, qu'un vernis et qu'un saule pleureur
Y forment sous leur voûte un asile enchanteur ;
Fais-y croître à leurs pieds l'œillet et l'amaranthe
Et le jonc rubané près de la molle acanthe :
Que les phaséolus, les souples liserons,
De feuilles et de fleurs embelissent leurs troncs ;
Des pénibles besoins oubliant l'esclavage,
Le frais et les parfums charmeront ton ouvrage.
Ainsi le philosophe obsédé par le tems
Tâche par les plaisirs d'enchanter ses instans.

Ne crois pas cependant qu'éprise d'un faux zèle
Ma muse, des jardins, ne t'offre qu'un modèle ;
Le nombre en est immense, et qui pourrait alors
En offrir les dessins, les charmes, les trésors,

Des climats variés, désigner l'influence,
Et de tous les terrains dire la différence ?

Il n'est point de pays cultivés ou déserts
En bute aux aquilons, aux secousses des airs,
Qui, pour l'observateur n'offrent des phénomènes
Par des feux que la terre élance de ses veines,
Par le jeu des abris et par mille hasards
Que ne peut égalet la puissance des arts.
(7) Aux rives de l'Elorn, près d'une rade immense,
Où la terre finit et l'océan commence,
S'étend une contrée extrême en ses climats,
Célèbre par ses fruits et par ses noirs frimats;
A l'aspect d'ouessant, Plougastel est horrible,
Et la nature même y paraît insensible;
Une falaise aride et des rochers affreux
Y contristent le cœut, y fatiguent les yeux.
Au milieu des halliers, errent des bêtes fauves
Et l'écho retentit des cris plaintifs des mauves.
A l'aspect d'Aoulas, Plougastel est charmant,
C'est le pays d'un dieu, le rêve d'un amant:
Un printems éternel y soutient la verdure,
Et de la terre exhale une odeur toujours pure

Qui pénètre les sens et les rend amoureux.
On n'y voit, on n'entend que des peuples heureux.
Les fruits les plus exquis et les plus rares plantes
Y croissent en tout tems près des fleurs odorantes;
Le zéphir et les eaux et la voûte du ciel
Forment un paradis aux anses Plougastel.

Aux monts Pyrénéens et sur ceux d'Helvétie;
Où règnent Orion et l'époux d'Oritye,
Au revers d'un coteau glacé par les frimats
Mûrissent le citron, la fraise et l'ananas;
On y voit en tout tems, comme aux îles d'Hières,
Prospérer l'olivier, le myrthe et les bruyères.

Du sol de tes jardins connais donc les abris,
Et si par les fléaux tu crains d'être surpris,
L'art peut t'en préserver: de roseaux et de pailles
Assemblés par des fils, compose des murailles,
Pour protéger tes plants et tes jeunes semis;
Et tel que les guerriers, selon les ennemis,
Regle de ces remparts la distance et la masse,
Pour les multiplier en raison de l'espace.

Veux-tu ne plus douter des effets des abris

Et préserver les fleurs de tes arbres chéris,
Dans le plus haut degré connaître la puissance
Que donne un zèle actif joint à l'expérience,
De nos demi-savants humilier l'orgueil?
Ferme tes livres, viens pour t'instruire à Montreuil,
A ce hameau fameux où sans académie,
Sans leçons de physique et sans cours de chymie,
D'humbles agriculteurs, à force d'observer,
Commandent la nature et l'art de cultiver;
(8) Là, le pêcher fragile, ailleurs presque éphémère,
Donnant toujours des fruits, vit longt-tems et prospère;
L'agronome s'étonne et même les savants
Qu'un arbre aussi débile, et dès ses jeunes ans
Sous le joug d'une loi que l'art a consacrée,
Puisse, pendant un siècle, étendre sa durée.
Quand libre, abandonné dans un excellent fond,
Il eſt si délicat, si rarement fécond;
A peine a-t-il atteint à sa dixième année
Qu'une foule de maux finit sa destinée.
Tel le peuple français ne perd rien de ses droits,
Alors qu'il se soumet à l'empire des lois;
Il peut sous un héros auguste et tutélaire
En peuple généreux parcourir sa carrière;

Les destins ont parlé. L'homme libre et sans frein,
Quand il a tout détruit, détruit son propre sein.
Mais que la liberté protège la pattie,
Redoutons un tyran, abhorrons l'anarchie ;
C'est à vous, magisrrats, de veiller au bonheur ;
Ne soyez jamais sourds aux plaintes du malheur ;
Prevenez les forfaits et reprimez les vices,
Et de nos maux passés fermez les cicatrices.

Au célèbre Montreuil on veille nuit & jour ;
Quand la sève au printems annonce son retour,
L'un observe des vents les haleines perfides
Et l'autre dans les cieux sait découvrir des guides:
Du fougueux Orion ou d'Eole en courroux
Ils éviteur toujours la prestesse des coups,
Et jamais sur les fleurs des eaux empoisonnées
N'interrompent le cours des tendres hyménées.

Si la terre surprise, en proie aux aquilons,
S'y couvre rout à coup de neige et de glaçons,
Leur fureur s'amortit sur des nattes pliantes,
Où le plus tendre fruit peut braver ces tourmentes;
A peine des autans le danger est fini
Que par d'autres fléaux Montteuil est assailli ;

Des

Des insectes nouveaux les races dévorantes
Accourent s'emparer des arbres et des plantes;
Ici c'est une nymphe appellée à jouir,
Qu'échauffe le soleil, que flatte le zéphir,
Qui sentant les attraits d'une nouvelle vie
A son triste sommeil par l'amour est ravie,
Et se débarassant de sa robe d'hiver
S'apprête à s'élancer dans les plaines de l'air;
Mais pour un tel voyage il lui faut de la force,
De l'arbre qui la porte elle attaque l'écorce.
O funeste destin! des feuilles ont jauni;
L'insecte à son essor à Montreuil est puni.

(9) Ailleurs le Mans vorace, ennemi plus perfide,
Fait aussi des dégats et même en chrysalide;
Le feuillage déjà s'abaisse et se ternit,
Et bientôt l'arbre entier annonce qu'il languit;
Le signal est donné d'arrêter sa carrière;
A ce monstre cruel on déclare la guerre:
Une vaste tranchée est ouverte à l'instant,
Mais du fer acéré redoute un accident,
Et si quelque racine en était offensée,
Que ta main mollement la maintienne pressée.

Dans ces sombres détours en vain le Mans hideux,
Inquiet, cherche à fuir la lumière des cieux,
(10) Et du soleil à peine il a senti la flamme,
Que de sa destinée il voit finir la trame.
Les racines de l'arbre, en un lit plus moelleux,
Annoncent dès l'aurore un état plus heureux,
Surtout si du venin effaçant les souillures,
Un baume salutaire en guérit les blessures:
Si par une eau féconde, imitant Vilmorin,
De sucs nouveaux la terre a fait gonfler son sein.

(11) Les insectes ailés, les larves éphémères,
Qui viennent dévorer tes plantes potagères,
Sont moins à redouter que ce peuple ligué,
Qu'on voit souvent vaincu mais jamais subjugué;
Qui toujours prévoyant et toujours famélique,
Est fidèle à ses lois, et vit en république.
Mets donc au premier rang, parmi tes ennemis,
(12) Ces insectes ardens, les terribles fourmis.
Tu peux en n'écoutant qu'une juste colére,
Faire aux individus ou la chasse ou la guerre;
Tu peux de quelqu'espèce abîmer sous les eaux
La république entière au tems de son repos;

Mais qu'il en est encor de race cauteleuse,
Et qui tiennent leur route obscure et tortueuse!
On tenterait en vain d'assiéger leur cité,
Elles échapperaient par leur sagacité;
Malgré tous les efforts leurs légions furtives,
De tes fleurs, de tes fruits se montrent destructives.
Tu dois anéantir ces êtres insoumis,
Et dans l'art des combats dominer des fourmis.

Je ne décrirai point les nombreuses recettes
Qu'on trouve dans maint livre et qu'on jure parfaites;
En dépit des auteurs et dans chaque jardin
Les fourmis tous les ans ravissent leur butin;
Dans un ordre constant il est des lois entr'elles,
Et toujours à les suivre on les trouve fidèles.
Une place choisie est un état sacré;
Pour garder une route, un amas préparé,
Un droit des gens s'exerce, et leurs lois politiques
Causent souvent la guerre entre deux républiques.
En diplomate habile observe dans quels rangs
La nature a classé ces peuples dévorans.
Si l'espéce est petite, oppose à ses ravages
Celle qui dans les bois a des mœurs plus sauvages,

Que de rois impuissans, contre des nations,
Ont recours à la ruse, aux coalitions!
Un modeste agronome, aux rives de l'Yonne,
A suivi le conseil que ma muse te donne :
D'innombrables fourmis attaquaient tous ses fruits,
Les devoraient le jour, sur eux passaient les nuits:
Les plus fortes odeurs, les eaux ou les acides
Ne pouvaient détourner ces bandes intrépides;
Les feuilles et les fleurs périssaient à la fois;
Réduit au désespoir il fit porter des bois
Ces fourmis dont le corps plus vaste et plus nerveux,
Présage dans la guerre un succès plus heureux;
Qui fieres aux combats de leur grande puissance,
Traitent d'autres fourmis comme une vile engeance;
Il prépare une enceinte à ce peuple étranger,
Et le pose la nuit, au milieu du verger.

L'astre du jour à peine avait chassé les ombres,
Les anciennes fourmis sortaient de leurs toits sombres,
Se mettaient en voyage.... O surprise! ô terreur!
Des colosses fourmis arrêtent leur ardeur;
On sent des deux côtés naître l'antipathie,
On résiste, on combat, le faible perd la vie;
La victoire enhardit, on poursuit les vaincus,

Et bientôt sur le sol il n'en existe plus.
Le vainqueur s'établit et maître de la scène,
En prend possession et parcourt son domaine.
Cependant aux cités des natives fourmis
On va sonner l'alarme, on crie aux ennemis,
On s'agite, on s'émeut, tout respire vengeance;
De vaincre ou de mourir la sublime alliance
Engage chaque peuple, et de prompts messagers
Vont partout faire appel à la gloire, aux dangers;
On quitte ses foyers et sa progéniture;
La patrie en péril fait taire la nature.

Pendant un jour entier les divers bataillons
Viennent à petit bruit en rasant les sillons.
De longues légions se couvre au loin la terre,
Les premieres déjà provoquent à la guerre.
On s'étonne partout dans le camp des vainqueurs,
Que de si faibles corps portent de si grands cœurs.
A combattre aussitôt les phalanges formées,
Un signal unanime embrase les armées;
Là c'est un choc terrible entre deux bataillons;
Plus loin sont entrepris des milliers de champions;
Les petites fourmis, sans honte pour la gloire,

Se mettent dix contre un pour gagner la victoire,
Quand les grosses d'ailleurs écrasent sans pitié
Le plus faible ennemi qui n'est pas rallié.
Le sol bientôt couvert d'innombrables victimes,
Manifeste des cœurs belliqueux et sublimes;
Le courage est égal, mais les grosses fourmis
Commencent à plier devant leurs ennemis;
L'agronome le voit, il appréhende même
Des natives fourmis le courage suprême;
Il craint de voir le nombre accabler la valeur,
De changer son espoir en amère douleur;
De ses gros bataillons il double la puissance,
Et c'est pour eux enfin qu'a penché la balance.
La victoire est complette une seconde fois,
Et pour prix les vainqueurs sont remis dans les bois.

Parmi les ennemis jettés dans ta carrière,
(13) Dans ses dégats affreux poursuis la courtilière,
Ce monstre qui couvert d'écailles et de dards,
De cinq yeux à la fois peut lancer cinq regards;
Dont la férocité bizarre et dévorante
Donne partout la mort, ou répand l'épouvante:
(14) Monstre bien plus cruel que le tyran des eaux,

Car il détruit encor même dans son repos.
Si ton génie est vaste, il a l'instinct sublime,
Il pressent que de l'homme il doit être victime ;
Ce n'est point au hasard qu'il expose ses jours,
(15) Mais il creuse un méandre immense en ses détours,
Où pour tous les dangers il dispose un espace.
Envain tu tenterais d'interroger sa trace ;
Il excelle à sauver les fruits de ses amours:
Il sait donner l'alarme au seul bruit de ses ailes :
Ses fils à l'écouter ne sont que trop fidèles.
Que ce monstre portant le dragon des jardins,
Ne prolonge pas trop sa rage et ses destins,
Car tu verrais bientôt une famille immense
Des plantes et des fruits dévorer l'espérance.
(16) de l'arbre de Pallas, trop fragile trésor!
Fais exprimer les fruits et couler des flots d'or.
Du monstre suis la trace et dans ses galeries
Fais rouler sur des eaux les huiles ennemies ;
Si la moindre parcelle atteint son hideux corps,
Il s'arrête et bientôt descend aux sombres bords.

Si ces immersions deviennent inutiles,
Prépare des appâts ou de trompeurs asiles ;

Aux lieux qui l'ont fixé dresse maints et maints lits ;
Mais que par tes coursiers ils soient bien assouplis.
Bientôt de tendres feux échauffant ces litières,
Offrent un doux repos la nuit aux courtilières.

Le matin, dès l'aurore, armé de ton tridenr,
Extermine en ces lits cet insecte brigand ;
Remets de jour en jour ce piège avec adresse ;
On va donc à sa perte en cherchant la mollesse !
S'il en survit enfin à tes divers combats
Qui te bravant encore exercent leurs dégats,
Alors n'hésite plus, creuse leur des abymes
Où les eaux en torrens vengeront tous leurs crimes.

(17) Faut-il comprendre aussi parmi tes ennemis
Un être qu'à son char l'homme encore a soumis,
Qui lascif, pétulant, familier et sauvage,
Est du bien et du mal un bizarre assemblage :
Qu'Osiris honora du culte de l'autel,
Et que Thémis en France a jugé criminel ?

Quand vous servez le pauvre, ô bienfaisantes chèvres !
Le fatal anathême expire sur mes lèvres ;
Mais voyant vos dégats, je brûle de courroux,
Et de tout mon pouvoir je m'arme contre vous.

Une chèvre en un jour, errante, abandonnée,
Qui dévore un semis, détruit la destinée
D'un bosquet ou d'un bois qui, couvrant des coteaux,
Des chaînes de rochers, sans verdure et sans eaux,
Eut offert un air pur, des sources, de l'ombrage
Et dans la pente un val fertile en pâturage.

J'avais fait, j'admirais une plantation,
Et dont l'avenir seul avait ambition.
De mes arbres déjà la belle adolescence
Des plus heureux succès flattait mon espérance;
Je voyais dans leur tronc des trésors pour les miens,
Pour les nefs de Thétis de robustes soutiens;
Je voyais sous leur ombre auguste et paternelle,
Errer l'amant sensible écoutant Philomele,
Et mes fils d'âge en âge apprendre à la patrie
Mes travaux et mes soins... heureux, l'ame attendrie,
Je voulais agrandir ce domaine enchanteur;
Je jouissais, hélas! un troupeau destructeur
De chèvres et de boucs, en moins de quelques heures
Jeta tous mes projets dans les sombres demeures.

En vain de l'agronome on entend les regrets,
Du sol français en vain s'effacent les forêts,

La chèvre vagabonde accroissant son empire,
Semble avoir aujourd'hui le droit de tout détruire.
On laisse violer et les freins et les lois,
Protecteurs combinés et des eaux er des bois;
Et tels que des chasseurs exterminent les lièvres,
Les arbres sont en proie au luxe, à l'homme, aux chèvres.

Un morrel ordinaire effrayé de ces maux,
Nonchalant s'abandonne au stérile repos,
Et laissant ses jardins à l'aveugle aventure,
Croit en ne faisant rien honorer la nature.
Mais toi qui plus sensible aux progrès de ton art,
Qui n'attend pas tes fruits des chances du hasard,
De Rozier, de Schabol, de Duhamel, de Grasses,
Consulte les écrirs, observe et suis les traces:
Des lois de la nature interprètes heureux,
Ils guideront tes pas et combleront tes vœux.

Si par doute ou fierté tu craignais la science;
Et ne voulais agir que par expérience,
Viens au tems où la vierge occupe du soleil
L'un des douze palais, et quand son front vermeil
Par les plus doux reflets embellit la nature,
Et de nos plus beaux fruits achève la parure;

Viens au brillant Montreuil observer ses jardins,
Et des arbres heureux contempler les destins.
Quand tu verras un mont près des bois de Vincenne,
Qui domine la Marne, et Paris et la Seine,
Dont les flancs sillonnés par d'immenses appuis
Offrent mille rideaux de verdure et de fruits,
Où les agriculteurs, sous un habit rustique,
Chacuns dans leurs jardins vivent en république,
Aborde avec respect l'humble toit de Pepin,
(18) Et celui plus antique où demeura Bourdin,
Ce vieillard dont Louis honora le génie,
Et qu'il aimait à voir avec la Quintinie.

Admis dans leur enceinte observe avec quel art,
Chaque pan de muraille est un heureux rempart,
Contre les aquilons, et par quelle industrie
Des fruits sous les aspects chaque espèce varie;
(19) Mais reviens admirer et le charme et l'éclat
De ces globes moelleux et leur vif incarnat.
Comme le dieu du jour de ses feux les colore,
Quand par ses tendres pleurs les a baignés l'aurore!
Les heures à l'envi composent un émail
Que lui seul peut fixer, sultan dans le sérail

Il répand ses faveurs sans trouver de cruelle,
Et d'une cour heureuse offre au moins un modèle.

L'aspect du souverain pénétre tout d'ardeur,
Et l'air est parfumé d'une suave odeur.
De ses premiers regards il anime Chevreuse,
Alberge en est émue, elle est déja vineuse,
Pomone et le zéphir lui présentent Bourdin,
Enlaçant ses rameaux avec ceux de Pepin;
En voyant s'embellir et Rosanne et Nivette,
Timide jusqu'alors, se montre Violette.
Sans blesser la pudeur, le brillant Hélius
Semble prendre plaisir au teton de Vénus;
Une robe de pourpre orne la Cardinale,
Et du feu le plus pur brille l'Impétiale.

Si moins sensible à l'art qui brille en tes jardins,
Qu'aux tributs qu'on reçoit des peuples citadins,
Tu veux à tes loisirs allier les richesses
Et préférer chez toi la vente à des largesses,
Viens juger un matin des immenses produits
Que Montreuil sait tirer de ses précieux fruits;
Vois sortir de ce bourg au lever de l'aurore,

Et quand las de plaisirs Paris sommeille encore,
De ses cultivateurs les filles et les fils,
Réveillant les échos par leurs chants et leurs ris,
Porter sur des coussins les beaux dons de Pomone
Qu'un doux osier retient, que le pampre couronne;
Vois le facteur du riche, auteur d'un grand repas,
Pour le droit de choisir s'attacher à leurs pas,
Les hommes élégans et les femmes parées
Porter avec le soin de prêtresses sacrées,
Ces superbes paniers dont les vives couleurs
Offrent à nos regards des corbeilles de fleurs.

NOTES

DU

CHANT HUITIÈME.

(1) PAGE 85, VERS 1.

L'ail ennemi des Grecs....

LES Grecs avaient l'ail en horreur, et quoique les Romains en fissent un grand usage, Horace la marqué du sceau énergique de sa réprobation.

On sait pourquoi les femmes coquettes le détestent.

Les Espagnols et en général tous les habitans des départemens méridionaux aiment beaucoup l'ail : il s'en fait une grande consommation dans les pays vignobles. C'était même, avant la révolution, un objet majeur aux foires de Bordeaux et de Beaucaire, où on voyait d'immenses montagnes d'ail, réalisant sept à huit cent mille livres au profit des agriculteurs, et souvent en grande partie pour le compte des étrangers. En administration comme en agriculture, rien n'est à dédaigner, et si ces relations sont interrompues, il faut les faire reprendre.

(2) PAGE 88, VERS 21.

.... Crains les antipathies.

Il est bien plus facile de croire à ces jeux de la nature que

d'en expliquer la cause ou le mécanisme. S'il est de fait, qu'il y a des antipathies très-réelles entre des animaux, dont l'homme même n'est pas exempt, et s'il en existe parmi les minéraux, pourquoi n'y en aurait-il pas entre les végétaux qui, à la fixité près, ont aussi une vitalité organisée? On semble autorisé à affirmer du moins qu'il y a des antipathies, par la raison même qu'il existe des sympathies.

Je sens, et je conviens cependant, que pour se prononcer sur un tel point, il faudrait faire une longue suite d'expériences, et presque pénétrer dans les secrets de la nature. Je me bornerai donc à rappeller quelques opinions sur les antipathies des plantes.

Cicéron, *de Nat. Deor.*, attribue à la vigne une grande inimitié contre les choux, *vites à caulibus brassicis si propter sati sint ut à pestiferis & nocentibus refugere dicuntur, nec eos ulla ex parte contingere.*

Pline (si toutefois c'est de la sensitive qu'il a parlé) dit dans son livre 13, chap. 11, *folia habet ceu pennas, quæ tactis ab homine ramis cadunt protinus ac postea renascuntur.*

Baricelly *in hort. genial.* dit, *Brassicum inter et vites maximam esse discordiam.*

Le jésuite Kirker *in art. magnet. lib. 3, cap. 2*, affirme que les combats des plantes entre lesquelles il y a antipathie sont tellement cruels, qu'il faut que l'une d'elles périsse; *adeo fævas luctas ineunt, ut utrumque viribus destitutum marcescens contabescat, plantæ enim sive vapore sive exhalatione certas quasdam sphæras causantur inter quas alia constituta alterant.* Un grand nombre de jardiniers d'ailleurs désignent les plantes parmi lesquelles il y a antipathie.

Bacon nie toutes ces merveilles et se borne à conseiller d'éviter *herbarum vicinam eodem gaudentium succo.*

L'homme sensible et observateur ne peut se défendre cepen-

dant d'admirer, et de croire même aux penchans des plantes, à leurs plaisirs et à leur amour par génération. Qui peut affirmer que le mouvement de la *dionis muscipula*, le sommeil et l'agitation d'un grand nombre d'autres végétaux, ne sont que des jeux du hasard ? *Non nostrùm*....

(3) PAGE 89, VERS 6.

Si le spadix....

Le spadix est une colonne cylindrique de la plante connue sous le nom d'*Arum Italicum*, qui s'élève au centre d'une spate en cornet, et qui, au moment de la fécondation, s'échauffe jusqu'à devenir brûlant.

La fraxinelle (*Dictamnus albus*) est une belle plante qu'on cultive pour l'ornement des jardins : lorsque la journée a été chaude et sèche, il s'exhale de cette plante à l'approche d'une bougie, un gaz qui s'enflamme.

(4) PAGE 89, VERS 8.

Ou si la sensitive....

Linné, Mairan et Duhamel, ont observé cette plante avec autant de constance que de sagacité, mais ils n'ont découvert que des différences dans ses mouvements par l'action de l'air et de la lumière.

(5) PAGE 90, VERS 2.

Règle sur son horloge....

Linné a tant vécu parmi les fleurs, et la nature l'a si bien secondé dans ses études, qu'il semble être encore son plus cher interprète. C'est après avoir observé que les fleurs s'épanouissaient et se fermaient à des heures fixes, qu'il a établi dans le climat d'Upsal son horloge de Flore, dont l'usage

l'usage pouvait être d'une grande utilité, pour conserver pures les semences des plantes potagères, entre lesquelles il y a de l'analogie.

(6) PAGE 91 VERS, 7.

Préviens ne punis pas....

Dans ces petites choses, dit le bon Plutarque, on fait l'apprentissage de l'humanité.

(7) PAGE 93, VERS 9.

Aux rives de l'Elorn....

L'art de choisir ou de créer des abris est le triomphe de la culture des jardins ; pour le prouver, j'ai choisi les points les plus marquans par les effets des grands abris et dont on peut suivre l'influence graduée depuis la plus haute montagne, jusqu'à la motte de terre des plaines, et depuis l'arbre le plus élevé, jusqu'à la violette et à la fraise des bois.

La rivière d'Elorn, dans le Finistère, coule au bas de la côte de Plougastel et se jette dans la rade de Brest. D'un côté au nord-ouest le climat est âpre, les vents et les orages y sont perpétuels ; les corbeaux, les goëlans, les mauves, les buses en augmentent la tristesse. Au sud de la côte tout change ; ce n'est plus la Bretagne, c'est le Dauphiné : les melons y viennent en plain champ ; la verdure y est presque continuelle. Pour mieux apprécier ces effets, j'invite à lire le voyage du Finistère de M. Cambry, vrai modèle de statistique, dans lequel respire une douce philosophie et brille sans faste une agréable et utile érudition.

(8) PAGE 95, VERS 10.

Le pêcher fragile....

J'ai vu chez Pepin, cultivateur à Montreuil, mon ancien

collègue à la société royale d'agriculture, des pêchers qui avaient plus de quatre-vingts ans et d'une santé robuste. J'y ai vu des poiriers superbes et plus vieux encore; l'un d'eux, de l'espèce *Bon-Chrétien*, avait lui seul plus de quatre toises d'envergure et au moins deux d'élévation. Pepin l'avait habitué à ne porter du fruit que tous les deux ans : la récolte n'en manquait jamais : son produit moyen était de deux à trois cents poires; mais là on ne craint ni gelée, ni cloque, ni mans, ni chenilles, etc. A propos de ce poirier, il m'a raconté le trait suivant En l'an 5 un fournisseur avait un grand repas à donner; son chef n'avait pu trouver de belles poires à Paris, c'était en germinal : il prend la poste et se rend à Montreuil, il n'en trouve que chez Pepin qui n'en avait plus que vingt-quatre de son beau poirier : elles étaient encore superbes, d'un jaune d'or, d'une grande fraîcheur, les couleurs et les coups de feu en étaient vifs. — Combien ces vingt-quatre poires ? — Un louis pièce. — Vous plaisantez ? — Jamais quand je vends mes fruits. Mais, si vous n'en voulez pas je les garde, et j'aurai le plaisir de les offrir à des amis qui doivent venir me voir. — Vous diminuerez au moins la moitié de la somme ? — Elles sont excellentes : (Pepin en coupe une et lui en offre la moitié — Quoi ! 24 francs c'est votre dernier mot ? — Absolument. — Vous diminuerez au moins celle que vous venez de couper ? — Je ne diminuerai rien, 24 louis les vingt-trois poires, ou je les garde : je ne les croyais pas encore si exquises. Pepin allait en couper encore une ; le fournisseur l'arrête, lui compte vingt-quatre louis et emporte les vingt-trois poires.

(9) PAGE 97, VERS 13.

Ailleurs le mans vorace. . . .

Vers du hanneton (*melolontha vulgaris*. Linn.) que les

jardiniers appellent *gros ver blanc*, *teure turc*, *mans*, *meüns*; malheur aux jardins où il y en a beaucoup, car il est encore plus difficile de l'atteindre que la courtilière. Ce vers est le fléau des luzernes : il devrait être l'objet d'une mesure de police rurale.

(10) PAGE 98, VERS 3.

Et du soleil à peine....

Il est de fait que le Mans ou Ver blanc, ect. meurt dès qu'il a reçu l'impression du soleil; les jardiniers en bêchant ne se donnent même pas la peine de l'écraser, ils le jettent sur le guéret où bientôt il expire.

(11) PAGE 98, VERS 11.

.... Les larves éphémères.

C'est dans l'état de larve que le ver du hanneton, ou mans fait de si grands dégats. En général on donne le nom de larve à tout insecte sorti de son œuf; ainsi les chenilles sont les larves des papillons.

Il est étonnant que ce mot ne soit pas dans le dictionnaire de l'académie.

(12) PAGE 98, VERS 18.

.... Les terribles fourmis.

Ces insectes font de grands dégats dans les jardins, surtout aux arbres qui transpirent des sucs mielleux. Je pense bien comme Rozier que les fourmis ne produisent pas la cloque, c'est-à dire, ces feuilles jaunes, roulées et remplies de rugosités, maladie commune aux pêchers et aux pruniers, mais je suis fort porté à croire, contre son avis, qu'elles disposent les feuilles à cette maladie, et que ce n'est qu'après en avoir altéré le parenchyme que cer-

tains pucerons viennent en exprimer le suc, y déposer leurs œufs et fonder leur reproduction.

L'oranger est fort tourmenté par les fourmis ; on a recours à maintes recettes, ou pour les détourner, ou pour les détruire, quand il serait bien plus simple de rechercher aux sommités des branches les galles-insectes, propres à cet arbre qui ont la faculté d'extraire des tiges tendres un suc sucré dont les fourmis sont extrêmement avides : ces galles sont très applaties, de forme ronde, de la couleur de l'arbre et se tiennent collées à côté les unes des autres.

Le moyen de chasser les petites fourmis par les grosses n'est point d'invention poëtique, mais d'une pratique souvent éprouvée, ce que j'en dis est exactement vrai. On ne peut se faire une idée de la sagacité, du courage et des dispositions de défense que sont capables de prendre ces petites fourmis qui, sous le rapport de l'instinct, surpassent beaucoup les grosses.

Dans l'épreuve que j'en ai vu faire, il est de fait que les petites fourmis, vaincues le premier jour, disparurent le lendemain. Elles étaient allées chercher des secours, car le surlendemain elles reparurent en si grand nombre, que la terre en était noire aux environs de la fourmillière des bois. J'invite ceux qui pourraient en douter à en faire l'expérience.

On n'a point à craindre d'ajouter dans son jardin de grosses fourmis à des petites, on peut en disposant une place les enlever du jardin comme on les a enlevées du bois.

(13) PAGE 102, VERS 17.

.... Poursuis la courtilière.

Taupe grillon, courtilière ou courterolle, *grillo talpa*,

de Lin. Geofroi dans son histoire des insectes en a fait une description que j'ai tâché de suivre. Voici ce qu'il en dit sur ses cinq yeux : « derrière ses antennes sous ses yeux, entre ces deux yeux, on en voit trois autres lisses et plus petits, ce qui fait cinq en tout, rangés sur une même ligne transversale ; ce qui en fait la principale singularité, ce sont ses pattes de devant qui sont très-grosses et applaties ; ses jambes très-larges se terminent en dehors par quatre grosses griffes en scie. »

Ces griffes sont tellement articulées que l'animal scie une racine sans remuer la patte.

(14) PAGE 102, VERS 22.

.... Que le tyran des eaux.

La mâchoire du requin armée de deux rangs de dents en forme de scie, a un mouvement presqu'égal à celui de la courtilière.

(15) PAGE 103, VERS 5.

Mais il creuse un méandre....

Rozier a suivi une galerie creusée par une seule courtilière qui avait plus de soixante pieds de longueur ; cette galerie souterraine était coupée de distance en distance par de fausses galeries transversales : qu'on juge des dégats d'une nichée qui contient jusqu'à quatre cents œufs.

(16) PAGE 103, VERS 15.

De l'arbre de Pallas. ...

L'huile est mortelle pour ces insectes, en ce qu'elle bouche l'ouverture de la trachée-artère sur le dos ; ne pouvant plus respirer, la courtilière meurt dans des mouvemens convulsifs ; il faut verser l'eau avec précaution pour que la terre soit bien imbibée, et afin que l'huile ne s'at-

tache point aux parois du trou, car par le moyen des contre-galeries elle peut encore échapper.

Les lits de fumier de cheval sont aussi de bons moyens pour les attirer et les prendre.

(17) PAGE 104, VERS 13.

Faut-il comprendre aussi....

On a bien raison de dire que les grandes révolutions trainent après elles des calamités de toute espèce ; cette observation, à propos de chèvres, paraîtra exagérée, et peut-être ridicule à quelques citadins, qui ne peuvent voir qu'un grand bien dans la multiplication d'un animal qu'ils n'ont vu que bienfaisant, et dont le lait même peut avoir réparé leur estomach délabré par l'excès des plaisirs ; mais les hommes observateurs des causes et des effets, en prendront une autre opinion.

Dès les premiers élans de la révolution, les lois rurales protectrices ont été méprisées ou violées ; certains de l'impunité, de toutes parts, les non propriétaires se sont adonnés à élever des chèvres, et les ci-devant seigneurs et les propriétaires fonciers qui, auparavant dans plusieurs coutumes, avaient le droit de tuer, sans la moindre formalité, les chèvres qu'ils trouvaient divaguer dans les champs, n'ont plus osé même s'en plaindre ; l'audace a crû en proportion des craintes et de la terreur ; et déjà en 1793, les plantations, les haies, les arbres, les semis ont été abandonnés au désastreux parcours des chèvres, et pour me servir d'un mot trop significatif usité dans le midi, on les a fait paître à *bâton planté*.

Dans la désorganisation générale les propriétaires même ont voulu en avoir des troupeaux ; une fausse & fatale pitié a empêché jusqu'à ce jour de sévir contre ces abus ; cepen-

dant si on veut rendre le courage aux propriétaires fonciers, si on veut fermement garantir les propriétés offensables de l'approche des chèvres, si on veut faire reprendre le cours des haies et des plantations, *si nécessaires d'ailleurs pour rompre la violence des aquilons, quand par tout les forêts sont détruites*, se ménager et créer des abris, il est tems de faire revivre les anciens réglemens contre les chèvres, sauf des modifications.

Disons ici pour tranquilliser le Gouvernement sur ces mesures, que dans le pays où il y a le plus de chèvres, et où elles donnent les plus grands produits, au Mont-d'or, près de Lyon, elles ne divaguent jamais. C'est là qu'on fait des fromages excellens connus dans toute la France et même chez l'étranger. Il y a environ vingt cinq mille chèvres sur dix à douze communes et entre 2 à 300 propriétaires. On les nourrit aux toits pendant l'hiver avec des marcs de noix ou de raisins, avec des feuillages coupés en août, avec des feuilles de vignes serrées et foulées dans des tonneaux, dans des citernes ou dans des cuves de pierres, avec le grand chou dit chou-arbre ou chou à chèvres, avec du foin mêlé de paille & enfin avec quelques grains concassés; elles donnent du lait pendant huit mois, et font la fortune du pays sans causer le moindre dégat.

Il faudrait sans doute admettre quelques exceptions pour les départemens du midi et pour les vrais indigens. Sur cela le Gouvernement n'a rien de mieux à faire que de transmettre aux Préfets la faculté de faire des réglemens de police rurale, emportant peine d'amende.

Les détails tuent la haute administration.

Je vas soumettre au surplus un tableau moyen qui suppléera à tout raisonnement sur la multiplication des chèvres; je l'ai relevé en l'an 4, comme membre de la commission

d'agriculture, sur les états précédemment ordonnés par le comité de salut public, afin de connaître la population des bestiaux de la France. Si le résultat manque de justesse, c'est plutôt par omission que par exagération. Que le Gouvernement et que tous ceux qui administrent, jugent s'il y a, contre la végétation des arbres, contre toute entreprise de semis & de plantations, un fléau plus redoutable.

TABLEAU comparé de la population des Chèvres sur trente-deux Départemens pris à l'ouest, à l'est, au midi et au centre, extrait du tableau général de la population des bestiaux en France; ordonné, en l'an 2, par le Comité de salut public à la Commission d'agriculture.

A L'EST.		AU MIDI.		A L'OUEST.		AU CENTRE.	
Ain.....	31749	B. du Rhô.	1788(	Landes. . .	37316	Allier. . . .	19402
Doubs. . . .	28815	Hérault. . .	4748	la Garonne	7015	Cher.	12914
H. Loire. .	25160	Var.....	5855	Sarthe. . . .	766	Creuse. . . .	15576
H. Marne.	17487	Alpes. . . .	1915	Dordogne.	5409	Corrèze. . .	10993
Meurthe. .	17880	Ardèche...	3736	Pyrennées..	2388	Indre.	9116
Montblanc	6697	Aude. . . .	2457	Tarn.	898	Rhône et L.	8191
Vosges. . . .	32138	Gard.	1195	Vienne. . .	798	Côte-d'or..	8726
		Vaucluse. .	1134	Arriège. . .	989	Loiret. . . .	7300
				Charente. .	706		
	220105		22814		178337		74721

TOTAL 701,411

(18) PAGE 107, VERS 10.

.... Où demeura Bourdin.

Bourdin était un simple cultivateur de Montreuil ; qui ayant eu le bonheur de cultiver ou de faire naître une espèce de pêche qui n'était pas encore connue, fut admis à la présenter à Louis XIV. Ce prince accueillit Bourdin avec la plus aimable affabilité, & vanta beaucoup la beauté et la bonté de la pêche ; il donna l'ordre à la Quintinie de l'introduire dans ses jardins.

Le plaisir que cette pêche avait faite au roi, ce qui fut une grande nouvelle dans Montreuil, la fit nommer *Royale* dans tous les jardins de ce bourg ; tandis que Louis et la Quintinie l'appelaient à Versailles la *Bourdine*. Procédés et sentimens délicats de part et d'autre, et sur lesquels on aime encore mieux s'arrêter que sur le *nec pluribus impar*.

(19) PAGE 107, VERS 17.

Mais reviens admirer....

Je ne connais point en économie rurale ni en physique végétale de merveilles et de chefs-d'œuvres de l'art plus étonnans que la tenue des jardins de Montreuil. Il faut avoir exercé la culture des arbres à fruits en espaliers pour s'en faire une juste idée. Il semble, qu'à la volonté des Montreuillois, les fruits et surtout les pêches croissent, développent, retardent ou concentrent leur maturité, leur couleur et même leurs coups de feu. Les immenses coupures des murs sont telles, qu'il y a des pêches dans tous les mois, depuis messidor jusqu'à la fin de brumaire.

Le terrain y est propre sans doute, mais les dispositions des abris y sont admirables. Pepin m'a souvent assuré,

qu'hors de l'enceinte actuelle, le pêcher ne réussissait pas aussi bien. Je le crois trop libre d'un intérêt de localité pour soupçonner son assertion; mais je me souviens qu'il m'en a donné des raisons très-plausibles. Au surplus, la seule aptitude du terrain pour le pêcher, pourrait fort bien ne pas donner à l'extrémité du village, les mêmes résultats qu'au milieu du bourg où l'immensité des murs concentre nécessairement plus de chaleur, et neutralise plus sûrement l'action des vents froids.

Avec le desir de former un beau jardin fruitier, on ne doit pas hésiter d'aller observer Montreuil; Rozier en donne une assez juste description, mais je crois qu'il se trompe sur la qualité du terrain propre au pêcher.

Si on sait bien cultiver le pêcher à Montreuil, on y sait bien aussi l'art de transporter les pêches de Montreuil à Paris, à Rouen et même à Londres, et cela n'est pas indifférent pour faire arriver, avec la fraîcheur, le duvet et l'incarnat ces fruits si delicats et si moelleux. Les Montreuillois seuls encore possèdent ce secret; on ne peut sans ravissement, voir découvrir ces superbes paniers dont l'ensemble est dans une harmonie si parfaite par la grosseur, les formes et le ton des couleurs, qu'au premier aspect les six ou huit pêches, malgré leur forme sphérique semblent ne faire qu'un seul et même fruit et un seul bouquet.

Montreuil passe pour le bourg le plus riche de France, on le savait bien sous les derniers intendans, car il était relativement le plus imposé; dans ce cas il faut pardonner à ses habitans de vendre leurs fruits le plus cher qu'ils peuvent.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT NEUVIEME.

MA muse trop longtems t'a retenu peut-être
A chanter les jardins, tu brûles de connaître
Et les progrès des arts et ces riches moissons,
Que je n'ai point encor compris dans mes leçons;
Tu veux homme d'état, soutien de la patrie,
En des champs étendus potter ton industrie,
Aux comptoirs du commerce offrir par tes travaux,
Les blés de tes guérets, les dons de tes troupeaux,
Et t'affranchir enfin des honteuses lisières
Que tressait la routine à nos timides pères
Qui, courbés sur leurs socs forgés par les besoins,
D'étudier les arts ne ptenaient aucuns soins,

Et qui bornant leurs vœux au simple nécessaire,
Laissaient oisivement se reposer la terre.
Plus instruit, plus heureux prends un plus noble essor,
Et dans ton propre sol trouve des mines d'or;
De nos pays divers, des régions lointaines,
Acclimate et cultive et ces plants et ces graines
Recherchés par le luxe, embellis par les arts,
Ou qui flattent nos sens, ou charment nos regards.

Le nectar renommé, qui souvent nous inspire,
Qui chasse les soucis et fait prendre la lyre,
Produit par un arbuste étranger, délicat,
Semblait devoir périr en changeant de climat.
(1) Ressons, jeune guerrier, l'apporta d'Arabie,
Dans le jardin du roi sa place fut choisie,
Un seul pied réussit, et ce pied fortuné,
Aux dangers d'un long cours alors abandonné:
Desclieux par tes soins et par tes sacrifices,
Des féves du cafier, nous offrit les prémices
Dans l'île Martinique et dans les régions,
Où déja se rendaient d'industrieux colons.

Fort d'un si grand exemple, agrandis ton theâtre,
Ne crains pas de trouver la nature marâtre,

Belon, Poivre, Jussieu, ses dignes confidens,
Doivent dans ta carrière animer tes élans.

Près du chanvre et du lin fais croître cette plante
(1) Qui donne à nos tissus une teinte éclatante,
Non celle qui distingue ou les rois ou les grands,
Mais celle qui jadis fut la pourpre des champs,
(2) Que dans les jours de fête on aime à voir encore,
Qui fut chère à Pétrarque, et qu'embellissait Laute,
Rubi dans la provence, *Azal* dans l'Archipel,
Que trouva d'Ambournai sur les rochers d'Oizel.

(4) O toi, qui consacras tous les jours de ta vie
A faire prospérer la France ta patrie,
Qui du monde savant vécus trop oublié,
Et qui t'en consolas au sein de l'amitié,
Mes géorgiques chants te vengent des Zoïles,
Ils n'ont à célébrer que des hommes utiles.

La bergère élégante et le riche bourgeois,
Les femmes des cités ne portaient autrefois
Que de tissus brillans d'une pourpre étrangère :
De Smyrne et de Samos la France tributaire,
Ignorant ses trésors, achetait à grands frais,

Des plantes qui s'offraient sur ses propres guérets;
D'Ambournai plein de zèle, ami de la nature,
Sut fixer parmi nous le volage Mercure:
Emule de Linné, de Rozier, de Bonnet,
(5) Dans l'art de la teinture, il l'est de Bertholet;
Il soumet le premier à mainte expérience,
Et de Smyrne et d'Oizel des fragmens de garance:
La teinte en est la même, et l'épreuve des arts
L'offre toujours semblable aux plus savans regards.
Il analyse encor avec succès la plante,
Qui d'or ou de verdure a la teinte brillante:
(6) La gaude lui fournit les plus vives couleurs,
Que l'habile Oberkamph métamorphose en fleurs.
Ainsi Flore, Mercure et la docte Uranie,
Pour enrichir la France éclairent son génie;
La routine incrédule ou s'en plaint ou gémit,
Mais d'Ambournai triomphe, et Cérès applaudit;
Protectrice des blés elle aime aussi les plantes,
Dont le fruit, la racine, ou les tiges naissantes,
En succédant aux grains, servent aux ateliers,
Et qui laissent au sol plus de sucs nourriciers.

(7) Les tissus émaillés qu'aux habits tu contemples;

Dans les grandes cités, aux cirques, dans les temples,
Appartiennent aux champs, à divers végétaux
(8) Que l'art à su fixer avec des minéraux.
Quand aux beaux jour de fête, en certaines contrées,
D'étoffes couleur d'or, les femmes sont parées,
C'est l'écorce du fiêne ou du vert peuplier,
Ou la feuille du saule, ou le fruit du cormier;
Par la fleur d'un œillet, ou par la camomille,
L'art donne aux vétemens l'éclat de la jonquille.
(9) Du kermès, du bismuth et du pastel en fleurs,
Le magistrat civil emprunte les couleurs,
D'un jaune trop commun, l'élégante coquette,
Pour adoucir le ton fait cueillir la sarette;
Du culre des autels les ministres sacrés,
Des temples de Thémis les hommes révérés,
Des grands états du nord les conseillers auliques,
Le doge ou sénateur des moindres républiques,
Et ceux pour qui le deuil est encore un devoir,
Aux chênes du midi sollicitent le noir.

Mais en chantant les dons des nymphes et de Flore,
Et ceux que par les arts les hommes font éclore,
Il semble que je change et d'empire et de lois,

Que certaine puissance en impose à ma voix,
Mes accens sont confus, mon ame est agitée,
Et près de moi s'avance une femme Protée....
« Disciple de Cérès, j'applaudis à tes chants,
» On sert bien la patrie en célébrant les champs,
» Mais apprends que des arts je suis la souveraine. »
Muse, révéle moi, quel être ici m'enchaîne.
Las de régir la terre et d'accorder les Dieux,
De voir Junon prétendre à gouverner les cieux,
Persécuter Vénus ou disputer ses charmes,
Et le ciel retentir ou de guerre ou d'alarmes,
Jupiter indigné de ce bruyant cahos,
Ordonna dans le ciel un éternel repos.
Les déesses, les dieux, le vieux Saturne même,
Etonnés, confondus de ce decret suprême,
Le disaient hautement injuste et rigoureux,
Jupiter en courroux répéte.... je le veux.
A ce terrible mot tout est dans l'épouvante;
Déja l'aigle signale une affreuse tourmente:
Les carreaux de la foudre heurtés avec horreur,
Embrasant des volcans achévent la terreur,
Sur la terre à grands flots des laves descendues,
Viennent glacer d'effroi les nymphes épetdues,

Les

Les muses aussitôt gravissent l'Hélicon,
Et d'une voix plaintive appellent Apollon.

Cependant Jupiter appaise sa colère,
Il rend le calme au ciel et sourir à la terre:
Iris fait resplendir ses charmantes couleurs,
Et sur les maux l'aurore a répandu ses pleurs;
Déja Flore songeait à parer sa corbeille,
Quand vers le mont Olympe éclate une merveille:
Des laves, des débris par la foudre lancés,
Et de maints attributs par le choc fracassés,
On voit naître une femme; un doux bruissement,
Annonce le zéphit, son souffle mollement
Vient flatter son visage et sa robe légère:
Ses pas sont dirigés vers l'île de Cythère;
Elle brille déja par d'élégans atours,
Offrant dans tous leurs plis des grâces, des amours;
Le Dieu Pan de sa flûte, appelle les nayades;
Les sylvains l'ont appris aux nymphes Oréades.
Les muses ont quitté le sommet d'Hélicon,
Et courent pour la voir dans le sacré vallon.
Les faunes, les bergers, tous sont ravis d'extase;
Apollon de sa lyre a ramené Pégase;

Un zéphir le conduit : près d'elle ce coursier,
Si rébelle et sauvage, est souple et familier.
Elle paraît sensible à ces tendres hommages ;
Ses yeux lisent déja dans l'avenir des âges.
Cependant au Parnasse, où préside Apollon,
De cet être chacun voudrait savoir le nom :
On y pensait encor dans le divin synode,
Quand zéphir inspiré le fit nommer la Mode ;
Mercure s'en empare, il est son chevalier,
Et Pégase est choisi pour être son coursier.

A peine elle a du ciel et de sa destinée
Connu l'ordre et les lois, qu'elle même étonnée
Craint de s'abandonner à son premier transport.
Mais un ordre divin commande cet effort ;
Elle doit embellir et consoler la terre,
Animer l'industrie et chasser la misère,
Varier les plaisirs et plaire à la beauté.
De l'Olympe aux humains cet oracle est dicté.

Tel un vaisseau léger fend l'onde au gré d'Éole,
Telle la Mode alors sur Pégase s'envole :
La Volupté la suit sur l'aîle de Zéphir,
(10) Et son premier salut est pour Sidon, pour Tyr;

Elle vole à Memphis, passe à Ptolémaïde,
(11) Mais envain sur l'Alphée elle cherche l'Élide,
Et d'Héliopolis reprenant son élan,
Elle accourt aux climats de l'immense Indoustan,
A la Chine, au Japon; mais son ardent génie
Fuit des lieux consacrés à la monotonie;
Des sérails du Mogol elle passe à Madras,
Anime Cachemire et se rend à Damas.

Un destin plus brillant attendait la déesse,
En Sicile, à Corinthe, aux îles de la Grèce,
Là seulement parut, dans toute sa beauté,
Avec les ris, les jeux, la douce volupté
Que les tristes ennuis poursuivaient en Asie.
(12) Venus y respirait sous les traits d'Aspasie,
(13) Et c'était elle encor quand on voyait Laïs;
Rivale de Myrrine elle effaçait Thaïs;
Les peuples transportés du temple de Corinthe
Aux fêtes de Vénus agrandissaient l'enceinte;
Tout vieillard pour la voir accourait à son nom.
La parure eut ses lois, et le sage Solon
S'occupant à régler la forme des tuniques,
Aux cités, dans les champs, au concours des portiques,

Enseignait aux mortels, même aux législateurs,
Qu'avant de commander il faut gagner les cœurs;
Et si la courtisanne eut des droits par ses charmes,
Les lois à la pudeur surent donner des armes;
Si la gaze légère invitait aux désirs,
Les voiles de l'hymen offraient d'autres plaisirs.
Aspasie à ses pieds a fait tomber Socrate,
(14) Mais Laïs fut vaincue à vaincre Xénocrate.
(15) Si le pinceau d'Apelle offrit la volupté,
La fureur de Xantippe inspira la bonté.
Sans offenser les lois, on voyait Épicure
(16) Aimer Léontium et bénir la nature;
On adorait les dieux, on fêtait Apollon;
L'âge heureux de la Grèce appartient à Solon.
Mais hélas! les destins firent naître Alexandre
Qui se plut à régner sur des villes en cendre.

La déesse, au récit des meurtres, des combats,
Quitte versant des pleurs les bords de l'Eurotas,
(17) Maudissant à jamais l'affreuse Thargellie;
Désolée, elle fuit, plane sur l'Italie,
Aborde à Syracuse, où Bion et Moschus
Célébraient à la fois Pan, Cérès et Vénus:

Vient à Rome où le peuple er guerrier et sauvage,
Effrayant les amours, vivait dans l'esclavage,
Orgueilleux et cruel n'aimant pas plus les arts,
Qu'il n'aima les Tarquins, qu'il n'aimait les Césars.

En quittant l'Italie, elle vole à Carthage
Où les remparts fumaient de sang et de carnage.
Les ombres de la mort y remplissaient les airs;
Elle n'y voit, hélas! que de tristes déserts.
Elle invoque Apollon pour lui servir de guide,
Mercure au même instant lui nomme l'Atlantide.
Elle part comme un trait emporté par les vents;
Mais ce pays fameux dévoré par le tems,
Gissait dessous les flots; dans sa douleur profonde,
Elle accuse le ciel, les destins et le monde,
Et n'entendant par tout que de tristes échos
Lui répétant le bruit des autans et des flots,
Elle-même implorait la fin de son empire,
Quand un doux bruit la charme; Ossian de sa lyre
Célébrait l'Atlantide, et l'Ecosse et les Dieux.
(18) C'était le chant du cygne et ses derniers adieux.
Elle veut... mais envain... de dépit, la déesse
Reprend son vol, arrive... à l'île de Lurèce.

Des bateliers joyeux, par un courtois accueil,
Allègent sa tristesse et dissipent son deuil;
Les habitans, les lieux flattent beaucoup Mercure;
La Volupté s'afflige et Pégase murmure.
La déesse gémit et pousse un long soupir;
Mais le fils de Maïa lisant dans l'avenir,
Rassure le cortège, annonçant que Lutèce,
Par la gloire et les arts, surpassera la Grèce:
Que cent rois à l'envi la feront prospérer,
Et qu'un nouvel Alcide un jour doit l'illustrer.
Parlant au nom des dieux, Mercure les console;
La Mode s'abandonne et croit à sa parole;
Mercure alors invoque et Vénus et son fils
Pour charmer la déesse et bannir ses soucis.
Vénus quitte Cythère et près des Pyrennées
Fonde un nouvel empire et d'autres destinées.

(19) La Mode accourt à Vendre avec rapidité;
Pégase n'eut jamais autant d'agilité.
Vénus ne la reçoit qu'avec indifférence;
Mais les Grâces pourtant y fêtent sa présence.
La mode oublie alors ses revers, ses malheurs,
Elle retient à peine et sa joie et ses pleurs,

Contemplant de si près la reine de Cythère.
Tel un timide faon a retrouvé sa mère;
Telle on voit la déesse en de tendres accens
Exprimer son hommage et ses doux sentimens.
Vénus est satisfaite et sa joie est égale;
Elle trouve une amie et non une rivale;
Pour gage d'union, elle veut que l'amour
Accompagne la Mode et qu'il charme sa cour;
Et s'informant des lieux qu'a choisis la déesse,
Mercure au même instant s'avance et dit: Lutèce.
A ce nom, de la Mode on voit changer les traits,
Le beau ciel qu'elle admire augmente ses regrets.
Lutèce n'offre aux yeux qu'une hideuse boue,
Et Mercure, dit-elle, est le seul qui te loue!

Le messager des dieux, à ce reproche amer,
Déclare exécuter l'ordre de Jupiter;
Et dieu de l'éloquence avec art il amène
La gloire et le bonheur aux rives de la Seine.
Des siécles reculés dénombrant les héros,
Il vante leur mémoire et leur fameux travaux;
Il cite des déserts, des marais pour exemples,
Où furent élevés des cités et des temples.

Le tems suprême arbitre et des rois et des dieux;
Ne veut rien d'éternel sous la voûte des cieux.
Le divin Apollon est réduit d'âge en âge
A choisir pour régner quelque climat sauvage.
La nature à Lutèce est presque vierge encor;
Mais j'y vois les destins promettre l'âge d'or;
Apollon et Minerve y charmeront la vie,
Bacchus doit y verser de longs flots d'ambroisie,
Et Cérès y changer les immenses forêts
En vallons cultivés, en fertiles guérets.

Vénus à ce discours répond par un sourire,
Et promet son appui pour fonder cet empire.
La Mode se rassure et reprend de l'espoir;
Quand Vénus y consent se rendre est son devoir;
Cependant un desir échappe à la déesse,
Que par un autre nom Vénus nomme Lutèce.
On voit dans ce moment se recueillir Cypris.
Heureux fils de Priam! ce fut ton nom, Paris.

Telle une jeune reine, encore trop timide
Pour oser gouverner sans soutiens et sans guide,
Se livre au désespoir dans ses premiers revers,
Veut abdiquer le trône et fuir dans les déserts,

Et qui prend tout à coup une vive énergie
Si de gloire ou d'amour la puissante énergie
Allume dans son cœur la flamme des héros,
Et lui fait souhaiter les plus hardis travaux:
Tel on voit se livrer la Mode à l'espérance
D'animer tous les arts, de règner sur la France,
D'imposer des tributs et de dicter des lois;
Pégase est à ses pieds, l'amour prend son carquois,
La Renommée écoute, et Mercure à la tête;
Le cortége sacré commence sa conquête.

La déesse parcourt de vastes régions,
Assujettit les cours et les religions:
Les vertus et les mœurs n'en sont point alarmées,
Elle plaît aux cités, elle plaît aux armées;
A l'envi tous les Dieux embellissent ses jours;
Apollon sur ses pas fixe les Troubadours;
Chevaliers de la Mode, ils célébrent Isaure,
Et vantent la beauté d'Héloïse et de Laure,
Dont la simple parure innocente avec art
Plaisait tant à Pétrarque et charmait Abailard.
Le sagum des Gaulois, la stole des Druides,
Frappés de ridicule, ainsi que les Chlamydes,

N'osent plus se montrer à la cour des Louis ;
Où de brillans atours les yeux sont éblouis.
Éléonore et Blanche, après elles Diane,
Ont presque déja mis des habits de sultane.

Le Vatican se plaint de ces frivolités
Et du goût des Français pour les mondanités ;
Dans l'église on prescrit, on bénit des tuniques,
Pour conserver du moins des costumes antiques.
Cependant les vieillards, prôneurs de l'ancien tems,
En prédisent alors de grands événemens.
Des prêtres qui du ciel gardent les lois écrites,
Et peut-être en ces tems moins pieux qu'hypocrites,
Commandent les vertus aux rangs inférieurs,
Et les bravent aux cours des rois et des seigneurs.
Dans les cloîtres envain à la règle on s'anime,
La Mode avant le prêtre y flatte la victime :
C'est elle qui conduit jusqu'aux pieds des autels
La vierge qu'on ravit à l'hymen des mortels.

Henry plus occupé des soins de la patrie,
Dans les habits nouveaux ne voit que l'industrie ;
Avec un doux plaisir il accueille à sa cour
La femme qu'ont parée et la Mode et l'amour.

Mais Louis le superbe outrant son caractère,
Semble mettre sa gloire à paraître sévère.
Il bannit de sa cour les jeux et la gaité;
S'il rit, ou se distrait, c'est avec majesté;
Quelquefois en secret il veut bien se faire homme.
Mais il est en public à genoux devant Rome.

La Mode accoutumée à vivre avec les ris,
Abandonne la cour et se fixe à Paris;
Et l'amour qui par goût préfère les obstacles,
S'y plaît à triompher, à faire des miracles.
Maintenon saintement y subjugue le roi,
Et dévots et pieux tous subissent sa loi.

Louis à son déclin encore plus austère,
Méconnaît des Français le juste caractère.
Tel un ruisseau que l'art n'a point rendu captif,
Répand mille bienfaits dans son cours fugitif,
Mais qui devient fougueux si trop longtems son onde,
S'éléve et rompt les flancs d'une digue profonde,
Tel les arts et la mode, à la cour de Henri,
Faisaient aimer les lois et les champs et Sully:
Tel, après des lueurs de bonheur pour la France,
Les vices par torrens désolent la régence.

Envain le bon Fleury veut réformer les mœurs,
Et par de plus saints nœuds réunir tous les cœurs ;
Raillé des courtisans, quelquefois du monarque,
Au lieu d'etre un ministre, il n'est qu'un Aristarque;
On laisse l'évangile, on apprend l'Arétin,
Et l'homme vertueux fait place au libertin ;
L'aimable volupté n'anime plus les grâces
Qui du moins de Ninon accompagnaient les traces.
Près du roi la pudeur n'embellit plus les fronts,
Et la femme décente y reçoit des affronts;
Les cœurs n'y brûlent plus par de célestes flammes,
De viles passions y dominent les âmes.
Où brilla Montespan s'affiche Pompadour.
O honte ! Dubarri perd à jamais la cour ;
Elle trouve un palais en quittant la sentine :
Où se plaçait la reine... on voit la concubine.
Pour sauver les états du lubrique Augias,
Il fallait un Alcide, un héros à cent bras.
Un jeune roi parut, mais sans expérience ;
Avec lui s'écroula le vieux trône de France.

Tel un astre longrems bienfaisant par ses feux,
Disparaît tout à coup à la voûte des cieux.

Les peuples consternés sont saisis d'épouvante,
Tout présage autour d'eux une horrible tourmente:
Tel le peuple Français séparé de son roi,
Se trouve environné de terreur et d'effroi;
Des décombres du trône et de la monarchie
Avec tout ses serpens s'élance l'anarchie;
Aux champs, dans les cités, tout tremble à son aspect,
Pour les mœurs et les lois il n'est plus de respect;
Les temples sont fermés ou changés en tavernes;
Où présidait Thémis s'agitent des Lavernes;
Des hommes vertueux on signale les noms,
Et leur sang à grands flots coule dans les prisons;
Le peuple est décimé, la justice exilée,
Et dans ses fondemens la France est ébranlée.
Le Français cherche envain les arts consolateurs:
Un silence effrayant enchaîne tous les cœurs.
La Mode a disparu.... déja la barbarie,
Dans le sang et le deuil a plongé la Patrie.

Cependant les destins las de tant de fléaux,
Laissent dans la tempête appaiser quelques flots,
La victoire fidèle aux armes de la France,
Du retour au bonheur annonce l'espérance;

On ressent seulement des oscillations,
Et dont s'anime encor le feu des factions.
Quand des lieux où parut le céleste Messie
Il arrive un héros pour sauver la Patrie.
(10) Cette annonce soudain enflamme les Français.
De Fréjus à Paris volent des bruits de paix ;
Il abat en un jour les divers fanatiques,
Et rompt à Marengo les trames politiques.
Triomphant et chéri, presque las de succès,
Quand il peut vaincre encore il demande la paix.
Mais le bonheur du peuple est plus cher que sa gloire ;
Et le congrès d'Amiens couronne la victoire.
Dans leur règne et leurs lois les élemens rentrés,
A bénir ce héros les jours sont consacrés.

La Mode cependant n'oubliait pas la France,
Car d'y rentrer toujours elle avait l'espérance ;
Paul l'avait accueillie et voulait qu'à sa cour
La déesse fixât son aimable séjour ;
Sage et reconnaissant il montre dans ses fêtes
Que des bords de la Seine elle a fait des conquêtes,
Que le Russe est ami du goût et des beaux arts,
Et qu'elle peut briller dans l'empire des Czars.

Frédéric à Berlin appelait la déesse,
Lui promettant la paix et des jours d'allégresse;
Mais fidèle à la France elle accourt à Paris,
Y ramène les arts et les jeux et les ris;
Elle en bannit d'abord ces costumes bizares,
Qui rappellent des tems odieux ou barbares,
Et reprend son empire avec plus de succès;
Car malgré la terreur on est toujours Français.
L'étranger qui l'accuse en est aussi l'esclave,
Et de tous les climats le peuple le plus grave
Aime à lui rendre hommage; on voit même des rois,
Hors les galas des cours se ranger sous ses lois.
Quel censeur oserait en faire la critique?
Tout homme qui la fronde est tartuffe ou cynique.
Le sage pour la Mode a de plus doux regards,
Il ne voit dans ses goûts que les progrès des arts,
Pour nos grandes cités une heureuse industrie,
Et des moissons de plus aux champs de la patrie.

Généreux laboureur, nourricier des humains,
Favorise le cours de nos brillans destins;
Emule des héros fais prospérer la France,
Par d'immenses produits fais pencher sa balance;

Enrichis nos comptoirs dans toutes les saisons,
Et contre l'or du luxe échange tes moissons.
Dans tes simples travaux imite la nature ;
Elle chérit Cérès, elle aime aussi Mercure;
Elle se plaît aux champs sources de ses bienfaits,
Mais elle aime aux cités en suivre les effets.
Ainsi nous l'avons vue ouvrir son sanctuaire
A Pline, à Columelle, à Crescence, à de Serre,
Elever Palissy aux plus hautes faveurs,
Et lui faire aux creusets fixer l'émail des fleurs;
(21) Prêter aux Duhamel une douce lumière,
Et du grand Lavoisier applanir la carrière.
(22) Cultive le sumac aux plaines de l'Hérault.
Vois-tu couler le Rhin, la Moselle ou l'Escaut ?
(23) Raméne dans tes champs le précieux carthame,
Que la France a perdu, que la France réclame ;
Consulte Berthollet ; par ses doctes leçons
Tu peux à l'orient en laisser les moissons.
C'est un malheur public qu'une plante perdue,
Quand son utilité déja nous est connue.

Par des abres féconds embellis tes jardins,
(24) Éléve le noyer si cher aux Gobelins,

Si tu jouis d'un sol humide ou trop sauvage,
Tu peux utiliser cet ingrat pâturage;
De l'écorce de l'aune extraire un suc maron
Et des fruits de bourdaine un vert saxe ou dragon;
Ou des couleurs encor plus vives ou plus ternes.
(15) Outre tous les bienfaits, des trefles, des luzernes
La graine fermentée, à nos tissus de lin,
Imprégne une couleur jaune-paille ou serin.
Dans tes champs, ton verger, tes bois ou ta prairie
Naissent des végétaux qui par ton industrie
Peuvent alimenter les nombreux ateliers;
Là c'est la verge d'or et les divers sorbiers,
Ici le jonc marin, ailleurs des fruits d'épines,
Des tiges ou des fleurs, ou même des racines;
Tu foules des trésors, ô fortuné Français!
Et pour tout, ton génie assure des succès.

La nature et les arts remis en harmonie
Se disputent l'honneur d'enrichir la patrie.
C'est à toi laboureur, premier des citoyens,
A faire ouvrir encor des sources d'autres biens.
Pour célébrer tes champs que ne suis-je un Homère!
Les combats des héros, leurs jeux et leur colère

Ne m'occuperaient point ; si j'étais Ossian,
Vers un but plus réel je prendrais mon élan ;
Et si j'étais encor Despréaux ou Racine,
Pour toi j'accorderais une lyre divine :
Voltaire, je ferais moins de vers pour les rois,
Je te consacrerais et ma muse et ma voix.

NOTES

DU

NEUVIÈME CHANT.

(1) PAGE 124, VERS 13.

Ressons, jeune guerrier....

RESSONS, lieutenant général d'artillerie, grand amateur de botanique, fit présent au directeur du jardin du roi, du seul pied de café qu'il avait reçu de Batavia.

M. Desclieux, capitaine d'infanterie et enseigne de vaisseau, s'embarqua en 1720 pour la Martinique ; on lui confia le soin de ce pied de café. L'eau douce fut si rare sur le bâtiment qui le portait, qu'il se priva souvent de boire pour sauver son arbuste. Ce dévouement a peut-être valu, un siècle plutôt, ce riche trésor aux Antilles. C'est un service que la France et ses colonies ne doivent jamais oublier. Je me suis fait un devoir de le consigner dans mes Géorgiques, comme monument et comme preuve de succès de nos tentatives pour l'acclimatement d'un grand nombre de végétaux des Indes.

(2) PAGE 125, VERS 4.

... Une teinte éclatante.

La Garance (*rubia tinctorum foliis senis.* Lin.) donne cette

belle couleur rouge qui est généralement agréable aux peuples de la France, mais surtout à ceux du midi. Ce fut d'abord dans la Provence qu'elle fut connue et cultivée; où on lui donna le nom vulgaire de *Rubi*.

On la nomme *Azal* ou *Azala* dans l'Archipel.

(3) PAGE 125, VERS 7.

Que dans les jours de fête....

En quels lieux les femmes, les jeunes filles de nos campagnes ont elles plus de grâces et une meilleure tournure que dans le midi? Ne sont elles pas admirables, quand aux jours de fête à Aix, à Lyon, à Clermont, etc., elles viennent des hameaux aux villes, parées d'étoffes teintes par la Garance.

La forme de leur robe, en dessinant bien la taille, laisse voir de belles jambes que couvrent toujours des bas de coton ou de soie d'une blancheur éclatante; le corsage ordinairement de couleur foncée relève l'éclat du rouge de la jupe que très-souvent borde un galon d'argent; la coëffure enjolivée de dentelles ou de festons argentés donne à toutes les femmes un air de jeunesse: le voile enfin, ou de lin ou de soie, qui cache le sein avec pudeur, fait ressortir le teint bruni par le soleil.

Voilà comme sont, ou du moins voilà comme étaient avant la révolution, presque toutes les jeunes femmes des campagnes du midi. Si M. Yonng dans ses voyages a dit la vérité sur quelques-unes d'elles, il a joué de malheur en passant à Pezenas, où les femmes au contraire en général brunes et piquantes, sont toutes bien mises; et s'il a dit vrai sur celles dont il fait une si vilaine description, il faut en conclure que la laideur et la malpropreté peuvent seules lui faire prendre le crayon, et qu'il est insen-

sible à la beauté, à l'élégance et à l'aimable vivacité des femmes françaises.

(4) PAGE 125, VERS 11.

O toi, qui consacras. . . .

Dambournai était de Rouen et d'une famille distinguée dans le commerce : il a rendu de grands services à la France et à son propre pays; sans ambition et sans de vives passions, si ce n'est celle d'être utile, il s'adonna dès sa jeunesse à cultiver les sciences et particulièrement les arts ; agronome et d'ailleurs intéressé dans une maison de commerce, il dirigea ses premiers travaux vers l'emploi des plantes qui servent à la teinture.

Il eut le bonheur de trouver sur les rochers d'*Oizel* en Normandie, une garance égale en mérite à celle du levant, et ce ne fut qu'après de nombreuses et positives expériences, qu'il publia que les garances de Flandre et de Normandie étaient de la même espèce que celle qu'on nomme *Azala* et qu'on tire de Smyrne.

Dambournai ne borna point ses recherches aux qualités tinctoriales de la garance, il apprit encore, et d'après l'expérience, à la bien cultiver, et ses succès, sous ce rapport, quoiqu'en partie contraires à l'usage reçu chez les Flamands et les Hollandais, furent universellement reconnus et proclamés utiles Le Gouvernement en 1771 fit imprimer et distribuer son mémoire sur la garance.

Ce célèbre agronome est encore le premier, du moins je le présume, qui a inventé l'art de teindre avec des racines fraîches, telles qu'on les sort de la terre, et après les avoir bien lavées; procédé économique qui fut éprouvé à Lyon, dans toutes les grandes fabriques et que le Persan Althen,

d'après Dambournai, établit ensuite en Provence, en Languedoc et dans le Comtat Venaissin.

C'est donc à Dambournai qu'on doit les immenses développemens de l'art de la teinture par la garance, et la prodigieuse quantité de toiles peintes qui se fabriquent à Rouen, connues dans le commerce sous le nom de *Rouenneries*, pour lesquelles la France entière et l'étranger paient un tribut considérable à la métropole des Normands.

Il fut secrétaire de l'académie de Rouen, il vécut comme un sage. La France lui doit un monument, et sa ville natale ne peut, sans ingratitude, ne pas lui élever une statue dans son enceinte et dans son académie.

(5) PAGE 126, VERS 5.

Dans l'art de la teinture....

Bertholet a fait un ouvrage ayant pour titre : *Elémens de l'art de la teinture*, dans lequel ce savant a réuni tout ce qui peut éclairer sur cet art précieux et qui a plus d'influence qu'on ne l'imagine sur la prospérité de l'industrie nationale.

Le manufacturier, le simple ouvrier, l'agronome et le commerçant, y trouvent des préceptes dictés par l'expérience et par une théorie lumineuse.

Cet excellent citoyen a fait tant de travaux utiles qu'on ne pourrait, sans être très-savant soi même, donner la préférence aux uns plutôt qu'aux autres. Il me suffit de dire que celui-ci mérite la plus grande reconnaissance de la part du Gouvernement et des arts. Que ne doit-on pas espérer de ses observations en Egypte ? Voyage à jamais mémorable pour nos guerriers, pour leur digne héros et pour les savans qui les ont accompagnés. Ce dévouement de la part des savans et des artistes que l'amour seul des

sciences et des arts faisait exposer aux plus grands périls des mers, aux dangers des climats et de la guerre, est un des traits les plus éclatans du dévouement de ces citoyens pour leur patrie et qui doit à jamais exciter la reconnaissance et l'admiration de la postérité.

J'ai peine à retenir ma plume, pour ne pas offrir ici à Berthollet tout mon tribut d'admiration, de gratitude et d'attachement, car je fus son disciple, lorsqu'il présidait la commission d'agriculture et des arts. Si j'ai acquis quelques connaissances positives en physique végétale, je les dois à ses conseils; et si le rapport général que je fis contre le funeste desséchement des étangs de la France, a fixé l'attention du Gouvernement, je le dois à ses avis; mais ce qui me flatte et m'encourage encore plus, c'est qu'il m'honore de son estime et de son amitié.

(6) PAGE 126, VERS 12.

La gaude lui fournit....

La gaude (*reseda luteola*. Lin.) est aussi essentielle pour la teinture en jaune, en vert, etc. que la garance pour celle en rouge. C'est encore au zèle de Dambournai qu'on doit l'immense extension de la culture de cette plante et les emplois variés indiqués aux fabricans.

Rappellons à la reconnaissance publique pour le perfectionnement de la teinture par la gaude, les noms de MM. Hellot, Poërner et Scheffer. Ce dernier surtout a trouvé le moyen de donner à la soie une couleur plus fixe et plus solide.

(7) PAGE 126, VERS 22.

Les tissus émaillés....

Pour ne point annoter chaque plante désignée à l'agro-

nome, et pour ne pas abuser aussi de la patience du lecteur par la trop grande fréquence des notes, je ne parlerai que de celles que je cite dans mon poëme. Il en est encore beaucoup que de simples villageois emploient immédiatement, et que l'art peut-être ignore; car les champs ont aussi leurs ateliers et même leurs modes, avec cette différence cependant, qu'ils y sont moins variables que dans les villes.

La sarrette (*serratula tinctoria*) croît abondamment dans les prairies et dans les bois; elle donne par l'alun une couleur jaune, solide et agréable.

La genestrole (*genista tinctoria*) croit dans les terrains secs et montueux; elle est moins bonne que la sarrette; elle donne les mêmes couleurs.

La camomille (*camomilla matricaria*) donne à la soie un très-beau jaune, mais il faut un mêlange bien entendu d'une dissolution d'étain.

L'œillet d'inde (*tagetes patula*) dans un bain d'alun donne par ses fleurs un jaune vif et solide

(8) PAGE 127, VERS 3.

Que l'art a su fixer....

L'homme, dans tous les tems, a attaché une grande importance aux couleurs des vêtemens. Les poëtes, les philosophes, c'est-à-dire, tous ceux qui se plaisent à faire le bonheur de leurs semblables, et tous les gouvernans doivent témoigner de la reconnaissance à ceux qui s'occupent des moyens de rendre plus variées et plus solides les couleurs que fournit la nature et que travaillent les arts. Envain l'homme le plus cynique voudrait faire considérer l'art de teindre comme un objet de luxe; le véritable homme d'état

n'y verra qu'une branche utile et féconde de l'industrie nationale.

» La teinture, disait Colbert, qui donne cette belle variété de couleurs, qui fait aimer et imiter ce qu'il y a de plus beau dans la nature, est l'ame sans laquelle le commerce n'aurait que bien peu de vie. »

» La laine et la soie qui montreraient plutôt dans leur couleur naturelle la rusticité de l'âge que l'esprit de l'homme et la politesse du siècle, n'auraient qu'un médiocre commerce, si la teinture ne leur donnait des agrémens qui les font rechercher et desirer même par les nations sauvages et barbares. »

» Toutes les choses visibles se distinguent ou se rendent desirables par les couleurs, et il ne faut pas seulement que les couleurs soient belles pour donner le cours au commerce des étoffes, mais il faut encore qu'elles soient bonnes. »

Hommes du monde qui vous plaignez quelquefois de la protection trop signalée que le Gouvernement accorde aux arts d'agrément, et peut être aussi de la futilité des occupations de quelques savans qui cherchent à perfectionner ce que vous appellez luxe : vous en croirez sans doute Colbert.

Honneur donc, au nom de la patrie, aux Dufay, Hellot, Macquer, Réaumur, Sennebier, Dambournay, Lepileur-Dappligny, Bralle, Beckmann, Lavoisier et à Thierry de Menonville qui eut le généreux et patriotique courage de s'exposer aux plus grands dangers, pour aller observer la cochenille au Mexique et la porter à Saint-Domingue.

MM. Morveau, Bertholet, Chaptal, Oberckamph, Fourcroy et Beaumé ont rendu et rendent tous les jours des services à la patrie par leurs travaux dans cette partie.

(9) PAGE 127, VERS 10.

Du kermès, du bismuth....

Le kermès (*coccus illicis* Lin.) est un galle-insecte qui vit sur un petit chêne, *quercus coccifera* et qui est encore commun dans le Languedoc.

Pierre de Quiqueran, évêque de Senez, est le premier qui l'a fait connaître en 1510.

M. Chaptal a décri la meilleure manière d'en faire la récolte.

Le bismuth est une substance minérale connue sous le nom d'étain de glace.

Le pastel (*isatis tinctoria*) croît avec succès dans la France; mais l'indigo en a fait considérablement diminuer la culture. C'est un malheur, puisque nous payons pour cet ingrédient un énorme tribut à l'étranger, et en tems de guerre à l'ennemi même; le préjugé, que les productions étrangères valent mieux que les nôtres, domine toujours. Cependant la chimie a tous les moyens pour faire restituer au pastel ses vraies facultés pour la teinture, et je suis convaincu que si dans les arts, on lui trouve moins de solidité qu'à l'indigo, cela provient moins de ses qualités essentielles que de la manière de le cueillir et de le préparer.

Les chênes blancs du midi (*quercus robur*) produisent une excroissance dite noix de gale, propre à la teinture en noir; la meilleure cependant est celle d'Alep.

(10) PAGE 130, VERS 22.

Et son premier salut....

Les Corinthiens prétendaient que le premier salut de Vénus sortant du sein des eaux fut pour Corinthe.

On croit généralement que la découverte de la pourpre

se fit à Tyr, où elle contribua à rendre cette cité célèbre et opulente.

La pourpre y provenait de deux espèces de coquillages, dont l'un est le buccin, et que Pline nomme *purpura dibapha*.

Sous Auguste encore, une livre de laine teinte en pourpre de Tyr coûtait mille deniers, ce qui revenait à 700 liv. de notre monnaie.

Cette couleur fut longtems un des grands attributs de la puissance. La peine de mort fut décernée contre ceux qui auraient l'audace de la porter, même d'une manière déguisée.

(11) PAGE 131, VERS 2.

Mais envain sur l'Alphée....

L'Elide si connue par les jeux qu'on célébrait à Pise ou Olympie, était déjà fameuse par son commerce; elle était réputée produire le plus beau lin de la Grèce : les côtes voisines du Péloponèse produisaient en outre des coquillages dont la liqueur servait à teindre en pourpre.

(12) PAGE 131, VERS 14.

... Sous les traits d'Aspasie.

Aspasie, célèbre courtisane, et en même tems philosophe, était née à Milet. La nature lui avait donné tous les charmes pour plaire, et l'éducation fit développer en elle les talens les plus brillans et les plus desirables.

Elle fut le maître de Socrate et d'Alcibiade, et la maîtresse de Périclès. On vit ce dernier si grand d'ailleurs, s'humilier et pleurer aux pieds des juges, devant lesquels elle était accusée d'impiété. Il l'épousa... mais la veuve du chef de la république se maria ensuite à un marchand de bétail.

prières, pleurs : ce fut moins une femme qu'un Protée enchanteur, car elle fut tour à tour une bergère tendre, une courtisane agaçante, une philosophe aimable et sentimentale, nymphe, bacchante, sirène et Vénus toute entière : Xenocrate fut inébranlable.

Le lendemain on réclama le montant du pari : « j'ai » gagé, dit-elle, de rendre sensible un homme, mais non » une statue. »

(15) PAGE 132, VERS 9.

Si le pinceau d'Apelle....

Laïs allait puiser de l'eau au bord d'une fontaine, Apelle la vit, et dans un instant il en devina tous les charmes : on lui fit quelques observations défavorables : je m'y connais, dit Apelle, elle ira loin.

(16) PAGE 132, VERS 12.

Aimer Léontium....

Leontium, philosophe, maîtresse d'Epicure.

(17) PAGE 132, VERS 19.

L'affreuse Thargelie....

Courtisane de Milet. Sa beauté et ses talens l'élevèrent au faîte des grandeurs. Elle trahit la Grèce pour servir son amour et pour plaire à Xerxès qui en méditait la conquête.

Elle vécut trente ans sur le trône de Thessalie.

Quelle leçon pour les peuples, pour les rois et pour les héros ! Quels souvenirs pour les Bourbons ! Quelle vérité pour les précepteurs politiques, et quel excellent chapitre à faire pour tous les gouvernemens de l'Europe ! !

C'est une de ces matières qu'on ne peut trop souvent offrir à la méditation.

(18) PAGE 153, VERS 20.

C'érait le chant du cygne....

L'opinion générale et celle même des savans, est bien extraordinaire sur la faculté qu'ont les cygnes de rendre des sons mélodieux. Les hommes les plus éclairés et les historiens de l'antiquité les plus dignes de foi s'accordent, d'une manière affirmative sur ce fait : Pythagore, Aristote, et Pline, et parmi les poëtes, Phile, Théocrite, Lucrèce, Ovide et Properce.

On se fonde, pour nier cette faculté, sur ce que le cygne domestique et isolé ne fait entendre qu'une voix sourde ou plutôt une sorte de murmure et de strideur désagréables. Tous les savans modernes et Buffon même, regardent le chant du cygne comme une chimère et comme une figure faisant allusion au dernier ouvrage d'un homme de génie.

Il ne m'appartient pas, ni sous les rapports physiques, et encore moins dans le sens allégorique, de prononcer sur une telle question. Je me fais cependant un devoir de consigner ici un fait qui semble revendiquer un des plus beaux chantres qu'a formé la nature, et qui confirme l'opinion qu'ont publiée à ce sujet plusieurs citoyens d'Amiens, en l'an 11.

On ne se souvenait point, dans le département de l'Yonne, d'avoir vu affluer et résider momentanément un si grand nombre de cygnes que pendant l'hiver 1803 (an 11). Ils parcouraient les fontaines et les rivières non gelées; mais les chasseurs les poursuivant, ils se sont réfugiés en plus grand nombre dans les étangs qui n'étaient pas entièrement pris par les glaces.

Seize se sont arrêtés sur un très grand étang que je posséde dans ce département près le canal de Briare à l'ouest du Loiret : ils s'y occupaient constamment à batire les flots avec leurs ailes. Les chasseurs les y inquiétant, ils s'envolaient dans un autre, puis ils revenaient dans le mien où ils étaient plus en sûreté pendant la nuit.

Pendant les trois premiers jours, ils n'avaient fait entendre que des sons *flûtés* : (je me sers des propres expressions de mon fermier) « mais le quatrième jour et la veille de « leur départ ils se sont mis à chanter tous ensemble ; il » n'y avait rien de si beau ; c'était comme des instrumens ; » leurs cols se levaient et se baissaient ; c'était superbe, etc., etc. »

Virgile ne cesse de rappeller la mélodie du cygne ; dans sa huitième Eglogue, il oppose le cri détestable du hibou au chant du cygne, *certent et cygnis ululæ.*

Dans la neuvième, plein de modestie, il dit : ma muse n'est pas digne d'occuper les loisirs de Varrus et de Cinna, je ne suis encore qu'un oison qui mêle ses cris au chant du cygne, *sed argutos inter strepere anser olores.*

Au septième liv. de l'Enéide, il dit avec plus de précision encore :

Cum sese è pastu referunt, et longa canoros
Dant per colla modos : sonat amnis, et Asia longè
Pulsa palus....

A l'appui de tous ces faits et de l'opinion des anciens, je rapporterai ce qu'en dit Phile, philosophe et poëte Grec, traduit en latin au titre *de animalium proprietate.*

Leto imminente Cygnus harmonicum melos
Nectit, supremum carmine excipiens diem
Mortemque vitâ tutiorem judicans :
Erecta sursùm namque pennarum seges
Attemperatos callidè nervos refert

Quos zephirus impellens velut plectrum ferit
Ut ipse colli multiformi barbito
Concinat arte cantuum melodias
Queis nenias sui celebrat funeris.
Bacchatur autem spe (quod haud credas fere)
Desideratæ mortis horam sub necis.
Tu cui nimis vitæ est amor cordi, videns
Cygnum, supremum desinas queri diem.

J'ai essayé d'en faire la traduction.

La mort inspire au cygne un élan d'harmonie,
De ses derniers instans la douce melodie
Atteste qu'il prévoit un plus tranquille sort.
Il s'emeut, il tressaille, et cet heureux transport
Allume dans ses sens le plus ardent delire :
Sa plume sous le vent rend les sons d'une lyre,
Et son col variant a mesure et les tons,
Il compose avec art les plus suaves sons ;
Du trépas sur lui-même il chante la victoire :
L'espérance le berce (et le pourra-t-on croire),
Que l'instant de la mort soit l'instant du bonheur.
O vous, qui de la vie occupez trop le cœur,
En admirant du cygne et le chant et les charmes,
Cessez contre la mort vos cris et vos alarmes.

(19) PAGE 134, VERS 17.

La Mode accourt à Vendre....

Dans l'ancienne géographie ce golfe était connu sous le nom de *Sinus illiberis*, ensuite d'*Helena* ; aujourd'hui golfe de Lyon.

Le port de Vendre en latin se nomme *Portus Veneris*. V. Mapp., Gal., ant.

(20)

(20) PAGE 142, VERS 5.

Cette annonce soudain. . . .

Je me plais, à cette occasion, à rappeler un trait qui est véritablement extraordinaire. Le citoyen Baudin des Ardennes, homme d'un rare mérite, et qui chérissait ardemment sa patrie, ne cessait de représenter au directoire la nécessité de prendre une autre attitude pour mieux gouverner et surtout pour chasser l'ennemi, qui déjà s'était emparé de l'Italie et qui menaçait le midi de la France. Il ressentit une si grande joie quand il apprit, étant au directoire, que Bonaparte était débarqué à Fréjus, qu'il fallut le transporter chez lui où il mourut des suites même de cette révolution.

(21) PAGE 144, VERS 11.

Prêter aux Duhamel. . . .

Je rends justice aux grands services que Duhamel, l'académicien, inspecteur général de la marine, a rendus aux sciences et particulièrement à la physique végétale; mais je dois aussi et comme historien et comme agronome, comprendre dans mon hommage civique le Duhamel de Denainvillers qui n'était pas académicien, mais peut-être le plus habile agriculteur de la France. Plein de zèle pour les progrès d'un art qu'il chérissait, et d'amitié pour son frère, il se livrait à toutes les expériences qui pouvaient conduire à des résultats utiles. Aimant les champs par goût, il n'allait point à Paris; modeste, et tout dévoué à son frère, il lui communiquait ses expériences, ses succès et ses observations, que celui de Paris mettait en style académique. L'histoire des hommes utiles ne doit point séparer les deux frères *Duhamel* quand il s'agira d'agronomie.

(22) PAGE 144, VERS 13.

Cultive le sumac....

Le sumac (*rhus conaria*) se cultive aux environs de Montpellier, où vulgairement on le nomme *Redoul* et *roudou*.

De tous les astringens, le sumac approche le plus de la noix de galle.

(23) PAGE 144, VERS 15.

...Le précieux carthame.

Le carthame (*chartamus tinctorius*) dont la fleur est employée en teinture et qu'on cultivait si abondamment autrefois dans la Thuringe, dans la Flandre et l'Alsace, a disparu de nos champs. Le célèbre Beckmann a demontré que le carthame du levant n'était préférable, que par des causes relatives aux modes de culture et de moisson. Il a indiqué une manière de le préparer qu'il a lui-même éprouvée et d'après laquelle le carthame indigène pourrait servir utilement dans la teinture. Le carthame sert à teindre en couleur ponceau, nacarat, cerise, rose, etc.; qu'on juge d'après cela du service rendu par Beckmann aux fabriques françaises.

(24) PAGE 144, VERS 22.

...Si cher aux Gobelins.

Le noyer si précieux disparaît partout; son écorce, ses racines et le bron servent beaucoup pour la teinture en fauve. Tous les ans, aux Gobelins, on fait macérer une grande quantité de bron de noix.

La Bourgogne autrefois était couverte de noyers superbes; il n'y en a presque plus. Faut-il dire que son bois

est le meilleur connu pour les fûts des fusils ? Le Gouvernement devrait donc encourager la culture des noyers, et si les destins faisaient encore armer un million de soldats pour la cause de la liberté, qu'avant de servir, à cet instrument des vengeances, ces arbres aient au moins donné des tributs aux campagnes par leurs fruits, et du charme aux coteaux par leur belle forme et par leur ombrage.

(25) PAGE 145, VERS 6.

... Des trefles, des luzernes.

La semence du trefle rouge (*trifolium pratense purpureum majus raii*) ;

Celle de luzerne (*medicago sativa*) fermentée, et par le moyen des mordans ;

Le verger d'or (*solidago canadensis*) donnent des couleurs citron, paille, serin, etc., etc.

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT DIXIEME.

De tes riches moissons l'époque fortunée
Vient te faire oublier les peines de l'année;
Déjà l'émail des fleurs embellit moins les champs;
Flore céde à Cérès les trésors du ptintems,
Er la vierge du ciel entrant dans sa carrière
Par des feux plus ardens vient pénétrer la terre;
De Flore et de Zéphir les hymens accomplis,
Manifesrent partour d'innombrables épis.
De ces nôces du moins, la jouissance est pure;
Et n'offense jamais les dieux ni la nature.

L'amour qui des humains fait l'éternel tourment,

Est du bonheur aux champs le premier élément ;
Tout ce qui peut sentir est heureux par ses charmes,
Et ses traits innocens n'y causent point d'alarmes.
Nul être n'interrompt un commerce aussi doux,
La plante la plus humble a son fidèle époux ;
L'arbre majestueux, la mousse et la fougère,
Les animaux altiers et l'insecte éphémère,
Tout enfin au printems rend hommage à l'amour ;
Pour lui, le rossignol n'a point assez du jour,
Et longtems dans la nuit sa voix le charme encore,
Quand des hameaux le chantre a proclamé l'aurore.
Au lever du soleil tous les couples heureux
Font retentir les airs de chants mélodieux.
A ce premier plaisir succéde la tendresse,
Dont Lucine trop tôt vient appaiser l'ivresse.

O vous qui trop séduits par les plaisirs des sens
Méconnaissez l'hymen et ses feux innocens,
(1) Venez vous récueillir dans un riant bocage,
Et d'un nid fortuné contempler le ménage ;
Admirer deux époux pleins d'égards et de soins,
L'un plus fort se charger de pourvoir aux besoins,
Et l'autre d'accomplir l'heureuse destinée

Des fruits de leur amour et de leur hyménée ;
A ce tendre devoir se livrer tour à tour,
La nuit, l'un près de l'autre, ensemble tout le jour,
Ils gardent leur trésor avec sollicitude,
Le sauver et se plaire est toute leur étude.
Mais leurs fils sont ils nés, quels plus doux sentimens
Animent ces deux cœurs, quel charme ont leurs accens!
L'amant jadis si fier, si coquet, si volage,
Encor brûlant d'amour est l'époux le plus sage ;
C'est lui qui prend le soin de la mère et des fils,
Qui leur porte des champs des mets qu'il a choisis,
Et c'est lui qui s'expose à la pluie, à l'orage,
Ou qui des ennemis trompe ou combat la rage.
De sa douce compagne, émule en soins exquis,
Lui-même il veut nourrir, choyer ses tendres fils.
Tous deux veillent enfin à leur progéniture
Jusqu'à l'âge où sans eux peut veiller la nature.

Venez, venez encore admirer les oiseaux
Qui préfèrent aux bois ou la plaine ou les eaux;
Si Diane irritée, ou par de vains caprices
D'un gibier délicat veut avoir les prémices,
Si d'un chien trop docile elle a guidé les sens,

Si déjà des perdreaux ont paru dans les champs,
Osez être témoins, et suivre à la prairie,
Du chasseur et du chien la double perfidie.

(1) Si dans ce tems sous l'herbe un couple de perdrix
Se promène ou repose avec ses jeunes fils,
Et qu'un fatal zéphir ait trahit leur présence,
Le chasseur vers le chien, à pas comptés s'avance.
Déjà la mère a vu ses cruels ennemis,
Et par un prompt signal ses fils sont avertis;
L'époux à les sauver avec elle s'apprête,
Tous deux briguent l'honneur de braver la tempête
Que va faire éclater le tube meurtrier :
Le père avec audace affronte le premier
Le chasseur qui l'épie et le chien qui l'arrête;
Il vole droit vers eux et plane sur leur tête,
Les attire vers lui, la mère au même instant,
Près d'eux s'annonce encor, raze l'herbe en sautant,
Elle feint de marcher et de n'avoir qu'une aile :
(D'un dévouement sublime, admirable modèle!)
Le chien en la voyant s'emporte et la poursuit;
Le chasseur étonné voit l'autre qui s'enfuit;
Le maître et Sans-pareil, tout honteux, se regardent,
L'un jure, l'autre craint, et les perdreaux s'évadent.

Cependant à l'époque où tu vois les oiseaux
S'attacher dans tes prés à divers végétaux,
(3) Il est tems qu'à Palès tu viennes rendre hommage,
Et que la faulx lui livre un amas de fourrage ;
Ce soin quoiqu'ordinaire au cours de tes moissons
Doit se modifier sur celui des saisons,
Et pour tes intérêts et pour l'agriculture,
Corrige les abus, observe la nature.
Là, selon les besoins, on coupe encor trop verds
Des fourrages, qui secs, seront toujours amers:
Ici consultant trop une fausse abondance,
On veut que toute plante atteigne sa croissance ;
Et quand l'une parvient à son juste degré,
Dans mille autres l'humide est trop évaporé.
Trop souvent on a vu des récoltes entières
Fermentant sous les toits, ne servir qu'aux litières,
Et quelquefois les gaz trop longtems comprimés
S'échapper des abris en torrens enflammés.

Mais combien ces produits auraient moins d'avaries,
Et succomberaient moins sous les intempéries,
Si les maîrres des champs, plus fiers que les Romains,
N'en laissaient les détails à de serviles mains!

Autrefois, ô Palès! les moissons des prairies
Etaient pour les Français des époques chéries :
Les bourgeois des cirés, les seigneurs des castels
Avec les villageois se rendaient aux pradels.
(4) Le plaisir de faner assemblait les familles,
Les mères permettaient ces ébats à leurs filles :
D'une fourche légère armant leurs faibles bras,
Elles couraient aux prés, les jeux suivaient leurs pas;
Les ris et les chansons ptésidaient à l'ouvrage;
Les grâces de leurs mains préparaient le fourrage
Qui des beaux palefrois soutenait la vigueur,
Et des bœufs nourriciers le pénible labeur.
Quelle plus vive joie animait les villages!
Quand au dernier des chars embelli de feuillages,
On voyait arriver les filles, les garçons
Apportant leur bouquet aux maîtres des maisons;
De l'orgueil et des rangs oubliant les chimères,
Les belles des châteaux se mêlaient aux bergères,
Accouraient dans les jeux se mettre à l'unisson,
De quelques doux instans faisant aussi moisson,
Et de l'égalité recommandée au temple,
Tous ainsi confondus offraient le saint exemple.

Que les tems sont changés! les innocens loisirs
Ne nous inspirent plus ni fêtes ni desits ;
Insensibles aux dons de Palès et de Flore,
On ne sait plus jouit des charmes de l'aurore,
Du concert des oiseaux, de leur premiet réveil,
On craint de trop sentir les rayons du soleil,
Et voulant échapper à sa vive influence
Des végétaux à l'ombre on subit l'existence.
Les mœurs ne donnent plus ces généreux penchans
Qui font aimer les jeux et les travaux des champs,
Et qui laissent jouir au sein de la nature,
Et l'esprit et le cœur d'une volupté pure.

O vous ! que la terteur fit fuir épouvantés,
Qui gémissez encor de nos calamités,
Que peut-être en ces tems la misère importune
Pour avoir trop suivi le char de la fortune,
Voulez-vous être heureux ? hâtez votre retour
Au village, au castel, où vous vîtes le jour.
La nature plutôt vous rendra philosophes,
Prenez-la pour modèle après ces catastrophes ;
Quand le ciel en courroux fait vomir aux volcans
Des laves, des débris, que les eaux par torrens,

En sillonant les monts, roulent dans les campagnes,
Partout on fuit, on vole aux sommets des montagnes :
La plaine est désolée et ce qui s'offre à l'œil
Annonce un grand désastre et le plus profond deuil;
Les arbres ébranlés et leurs tiges flétries,
Les plus riches moissons sous la grêle enfouies,
D'un affreux désespoir remplissent tous les cœurs,
Et tout ce qui respire est en proie aux douleurs.
Mais dès que le soleil sur la terre plus libre,
Entre les élémens a remis l'équilibre,
Par degré la nature éprouve un doux réveil:
Son aspect est plus tendre et son teint plus vermeil.
Du cristal des ruisseaux la transparence est pure,
Leurs lits voluptueux reflérent la verdure,
Et la fleur arrêtée à son premier essor,
Malgré ses longs tourmens s'épanouir encor;
Les oiseaux familiers ont de plus doux ramages:
On les voit des grands bois revenans aux bocages
Par les plus vifs transports annoncer leur retour;
Ils ne songent qu'aux lieux où l'hymen et l'amour
Les avaient vus s'unir, mais le cruel orage
De leurs arbres chéris a brisé le feuillage,
Et déjà dans leurs cœurs des regrets, des soupirs

Ont suspendu les chants, la joie et les plaisirs.

Le zéphir cependant par ses douces haleines
Ranime rous les cœurs, en soulage les peines.
L'amour, le tendre amour revient lancer des traits,
Et du premier bonheur effacer les regrets :
On n'a plus des ormeaux le dôme tutélaire,
On est heureux encor dans la simple bruyère.

Le pieux villageois après les premiers pleurs
Sur ses tristes débris répare ses malheurs;
Il a recours aux grains dont le germe plus tendre
Pour donner des moissons se fait le moins attendre;
Il prodigue des soins à ses arbres à fruits.
Déjà de ses travaux il compte les produits;
Il remet ses vergers en état de culture,
Raffermit sa chaumière et sa frêle toiture;
Aidé de sa famille et des colons voisins,
Il assainit ses prés, en comble les ravins.
Si les tristes soucis obsédent sa mémoire,
A braver l'infortune il met aussi sa gloire;
Et la douce espérance assise à son côté
Lui montre des trésors dans sa calamité.
De ses arbres les fruits en seront moins acerbes;

La vase dans ses prés fera croître plus d'herbes;
Les vallons encombrés par la terre des monts
En produiront aussi de plus riches moissons:
Ah! loin de t'accuser, divine providence,
Il bénit tes desseins, tes lois et ra puissance.

Aigris par le malheur, des Français émigrés
Pat justice ou clémence appelés ou renttés,
A mes sages conseils pourront être insensibles,
Irrités ou séduits les prétendre impossibles;
Si quelquefois ma muse a pour l'utilité,
Préféré le possible à la réalité,
Pour cet avis du moins sans puiser dans l'histoire,
Je me plais à citer un fait qu'ils devront croire.

(5) Le parnasse et la cour, la ville et le barreau
Ont retenti du nom des Larochefoucauld;
Les muses, les vertus s'y disputaient la gloire
De garder toujours pur ce nom dans la mémoire;
Citoyens généreux, ils en aimaient les droits;
Mais fidèles sujets, ils honoraient leurs rois.
Une grande fortune acquise sans intrigues
Les rendait bienfaisans, pour le pauvre prodigues.
Est-il un seul savant au moment où j'écris,
Qui ne voulût revoir des d'Anville à Paris?

L'auguste ayeul, hélas! dans les jours de colère,
Périt, assassiné dans les bras de sa mère;
Les fils, pour échapper à cet affreux danger,
Cherchèrent, désolés, un climat étranger:
Verrueux dans l'exil, pleins de philosophie,
Ils y faisaient encor des vœux pour leur patrie.

Quand les destins enfin plus doux pour les Français,
Enchaînèrent Bellone et rendirent la paix;
Quand le sage héros et nos aréopages
Du livre trop fatal arrêtèrent les pages,
Liancourt que la France à regret vit partir,
Fut presque le premier qu'elle vit revenir:
Ses biens dans le cahos agités dans des urnes,
Ont été dévorés par de nouveaux Saturnes;
Il ne lui reste rien hormis de grands châteaux
Et quelques coins de terre épars dans les hameaux.
Sous l'égide des lois il vient les reconnaître;
En traversant ses champs dont il n'est plus le maître,
Il se voir entouré d'acquéreurs généreux
Offrant de lui céder les biens de ses ayeux.
Mais si ce dévouement lui fait verser des larmes,
Des consolations s'il ressent tous les charmes,

Liancourt magnanime, en citoyen soumis,
Refuse les bienfaits de ses dignes amis.
Il obéit aux lois, et sage politique,
Il se souvient qu'il vit dans une république,
Où le cours des faveurs, la moindre exception,
Pourraient faire éclater une réaction.
La France a pris ses biens, mais elle est sa partie;
Il veut par ses bienfaits lui consacrer sa vie,
Et pour la mieux servir, il a quitté Paris.
Du peu qu'on lui délaisse assemblant les débris,
Il compose une ferme et dans l'agriculture
Il trouve le bonheur, une existence pure;
Pour la première fois le parc de Liancourt
Voit exercer son maître aux travaux du labour.
Dès son début, Cérès le fête et le couronne:
Cette palme vaut bien le laurier de Bellone.
Toujours simple en ses goûts et toujours vertueux,
Il passe encor sa vie à faire des heureux.
Qu'il suive ses travaux, quoique simple agronome,
La France en Liancourt voit toujours un grand homme!

A peine as-tu fini les moissons de Palès,
Que tu dois t'occuper de celles de Cérès:

Prépare

Prépare tes gerbiers, tes fléaux et tes aires,
Établis sur tes chars des aîles plus légères :
Que le fond d'un tissu de roseaux ou de lin
Des épis trop chargés puisse garder le grain ;
Prépare tes liens, détermine leur nombre,
Et réduits en faisceaux, fais les poser à l'ombre.

(6) Dans l'art de moissonner si la routine encor
D'un mode plus heureux n'enchaîne pas l'essor,
Tu dois en éprouver les divers avantages ;
On ne peut trop tenter d'accomplir ces ouvrages.
Mais digne agriculteur, soumets à des essais
D'un instrument nouveau le type et les effets.
L'économie enfin est la règle suprême
Et de tous ces travaux le plus sage système.
(7) Je légue cependant au cours de tes essais
Une faulx que l'Alsace employe avec succès,
Que les fils de Luther renommés par leur zèle
Ont naguère inventée aux champs de la Moselle.

Mais soit que la faucille ait pour toi plus d'attraits,
Ou que la faulx du Nord exploite tes guérets,
Avant d'entrer aux champs, passe tout en revue :
Tout prévoir n'est jamais une peine perdue.

Fais alors un appel aux divers moissonneurs,
Promets-leur des plaisirs, des prix et des honneurs.
Que leur réunion annonce un jour de fête ;
Au son des instrumens, et toi-même à la tête,
Conduis-les dans tes champs; mais avant leurs travaux,
Pour ne point irriter de vigoureux rivaux,
Et pour leur voir fournir une heureuse carrière,
Entre dans les sillons, place-leur en visière
(8) Une palme promise à celui qui d'entre eux
L'aura plutôt saisie en moissonnant le mieux.
En raison de leur marche, à cette noble amorce,
Détermine à chacun son rang suivant sa force,
Et la palme à la main, proclame le vainqueur;
Encourage tous ceux qui suivront son labeur.
Lors tu verras ce chef flatté de sa victoire,
Animer tes moissons pour soutenir sa gloire;
Et confiant toi-même, apprends que le héros
Doit seul en ton absence ordonner les travaux.
Ne crains pas qu'abusant de sa prééminence,
A vexer, aux sillons, il mette sa vaillance :
Un héros légitime est toujours généreux;
Un lâche fortuné seul peut être haîneux.
Parmi tes moissonneurs si quelqu'un d'humeur triste

Contre l'ordre prescrit ou murmure ou résiste,
Fais-lui quitter les champs, donne-lui des emplois
Pour qu'il travaille seul ou qu'il manœuvre aux rois.

Si reposant à l'ombre, ou du seuil de ta porte,
Un trop fidèle écho t'éveille ou te transporte
Par de longs cris de joie et par de vifs éclats,
Tu ne dois point troubler ces innocens ébats.
La peine alors s'oublie, elle est même un délice,
Quand les propos joyeux la suivent dans la lice.
L'honneur et la gaîté furent toujours français,
Et qui sait les guider fait voler aux succès.
Que pour les moissonneurs ta famille attentive
Montre pour les servir une ardeur toujours vive,
Et si des serviteurs ou quelqu'un de tes fils
Osaient manquer d'égards ou montrer du mépris,
Hâte-toi de punir ce sentiment impie
Accusant et nos mœurs et la philosophie.
Imprudente jeunesse, amende tes penchants;
Eh! sans les moissonneurs que deviendraient nos champs?

Plus juste et plus humain traite-les en famille;
Inspire ces égards à ton fils, à ta fille;
A travailler pour vivre on peut être réduit,

Et dans le champ d'un autre être à son tour conduit.
Oppose au cours des mœurs les plus saintes maximes,
Et de nos derniers temps fais oublier les crimes.

Si durant tes travaux, d'excessives chaleurs
Accablent de leur poids le corps des moissonneurs,
Défends sévérement, s'ils se trouvent en nage,
Qu'on leur apporte une eau trop crue ou trop sauvage;
Et souvent dans le jour que du divin Bacchus,
Ou des fruits de Pomone on leur offre le jus.
S'ils ne peuvent jouir d'un bois ou d'un bocage,
Fais disposer toi-même un abri de feuillage;
Si le mauvais génie a dépouillé tes champs
D'arbres et de ruisseaux, leurs plus beaux ornemens,
Fais à tes moissonneurs une mobile tente
Qui les sauve du moins de l'affreuse tourmente
D'une terre embrâsée et d'un ciel tout d'airain.
Pour garder des soldats qu'il perd le lendemain,
Un guerrier dans les camps a cette prévoyance.
Serais-tu moins sensible, aux champs de l'innocence?

Hélas! faisant moisson je te crois fortuné,
Et tu vis, de besoins peut-être environné.
J'oubliais que l'impôt, la fortune inconstante,

Peuvent de ta récolte empoisonner l'attente,
Et te réduire enfin à voir tes moissonneurs
Ne recevoir de toi, pour prix de leurs sueurs,
Qu'un rigoureux salaire. Ami, la providence
Réserve aussi des biens à l'honnête indigence ;
L'eau pure acidulée, ou des fruits, ou du lait
Peuvent être donnés et reçus en bienfait.
Bannis le désespoir, l'ordre public est juste,
Et pour ses magistrats le malheur est auguste.

Mais quels que puissent être envers toi les destins
De tes blés moissonnés il faut soigner les grains.
Que les tuyaux soient courts, ou moyens ou superbes,
Tu dois sans différer les faire mettre en gerbes.
Ce ne fut qu'un sauvage ou l'aveugle hasard
(9) Qui jadis fit lier des blés avec la hart.
Malgré tous ses abus un tel usage existe,
Et pour le soutenir la routine résiste.
A quelle fin extrême un abus nous conduit !
Pour lier une gerbe un beau chêne est détruit.
Mais toi, n'offensant plus les nymphes bocagères,
Compose des liens de tes pailles légères,
Et pour développer leur élasticité,

Amollis dans les eaux leur frêle sommité ;
Un moissonneur alors, et quelque soit son âge,
Des gerbes, des liens, peut partager l'ouvrage.

On s'étonne peut-être au chant de la moisson
Que j'aie omis déjà la plus sainte leçon,
L'œuvre du bon pasteur et de la moissonneuse
(10) Attentive à laisser l'épi de la glaneuse.
J'honore l'évangile et j'aime les vertus ;
Mais du droit de glaner la sainteté n'est plus.

La France n'en est point à cet âge barbare
Où pour l'homme déjà la terre était avare,
Où l'art de cultiver dédaigné par les grands,
N'offrait de toutes parts qu'un peuple d'ignorans;
Où les agriculteurs, des seigneurs les esclaves,
Végétaient accablés et de maux et d'entraves!
Dans ce siècle de fer, dans ces lugubres temps,
Quel monstre assez impie eût pu chasser des champs
Le pauvre qui venait glaner pour sa famille
Des épis échappés à l'avide faucille ?

Mais quel autre horison et plus pur et plus doux
Après ces temps affreux brille aujourd'hui sur nous!

Les arts sont honorés, la culture est immense,
Les champs et les cités transpirent l'abondance,
Et nul être aujourd'hui dans la société,
S'il aime le travail, n'est dans la pauvreté.
Il n'est point de métier, dont le prix de l'ouvrage
Ne surpasse le gain du licite glanage;
Et plus l'art des moissons est perfectionné,
Moins de grain aux glaneurs se trouve abandonné.
Mais quelle cause active entretient cet usage?
Ce n'est pas le besoin, c'est donc le brigandage.
Vous qui vous récriez à ce terrible nom,
Observez dans nos champs le cours de la moisson;
Vous verrez les glaneurs partout avec audace
Faire ombre aux moissonneurs ou les suivre à la trace,
En présence du maître enlever des épis
Que sur la foi publique il compte recueillis.
Malgré son droit sacré, malgré ses plaintes vives,
Chaque soir vous verrez ces légions furtives
Emporter leur butin où sont des tas de blés,
Et se glorifier de leurs épis volés.
Vous les verrez encor, en trop avide engeance,
Dans son modeste champ pressurer l'indigence,
Outrager la justice et se moquant des lois

Avec les moissonneurs convenir de leurs droits.
Législateur, frémis des suites d'un usage
Où tant d'adolescens et d'enfans du jeune âge,
Par ordre ou sous les yeux de leurs propres parens,
S'exercent à ravir des épis dans les champs.

Tes gerbes une fois dans leurs liens serrées,
Contre les accidens doivent être assurées,
Et si tu ne crains pas que l'extrême chaleur
Ne dérobe trop vîte aux épis leur moiteur,
Laisse-les dans les champs où les pleurs de l'aurore
Et l'air alors si pur les mûriront encore,
Place-les en faisceaux avec précaution
Sur un plan qui s'incline à l'humide Orion ;
Par ce soin usité vers les bords de la Seine,
(11) Tout le temps des moissons, les gerbes sont en plaine;
Les épis imparfaits par trop d'humidité
Arrivent dans l'air libre à la maturité,
Et le soleil y pompe aux parasites herbes
Le gaz qui sous les toits altérerait les gerbes.

Laboureur du Midi, trop pressé de jouir,
Pour garder tes moissons tu n'as point d'avenir;
A peine les épis sont enlevés des terres,

Que déjà les fléaux les frappent sur les aires;
Et ce mode funeste encor trop respecté
Ne put qu'être créé par la nécessité,
Ou par la peur de voir des conquérans barbares
Incendier les toits et saccager les lares:
Mais aujourd'hui qui peut t'empêcher d'innover,
Et de briller aussi dans l'art de cultiver?
Si tu redoures trop cette race ennemie
Que l'hyver dans le Nord tient long-temps endormie;
Si tes pailles encore ont pour tes animaux
Moins de sucs nourriciers que d'autres végétaux,
Enrasse dans tes champs, imitant la Neustrie,
Les dons de tes guerets et ceux de ta prairie;
Ni l'insecte rongeur ni les fléaux des cieux
Ne pourront attaquer ces dépôts précieux.
A suivre cet usage un ciel pur te convie,
Et la raison physique à l'intérêt se lie.
Dès que l'astre du jour voilé par l'équateur
Ne jette plus sur nous qu'une faible lueur,
Et dans ces temps de deuil quand tout dort sur la terre,
Tu peux de l'indigent soulager la misère;
S'il est besoin alors, sous les pieds des chevaux,
De la paille trop dure assouplis les tuyaux;

Moins dépendant enfin de tous frais de toiture,
Par de plus grands produits enrichis ta culture.

Mais si par mes conseils je t'invite à changer
Le mode que tu suis pour un mode étranger,
Je dois te proclamer, historien fidèle,
Pour célébrer Cérès le plus digne modèle.
Ce n'est qu'en tes climats que le temps des moissons
L'est encor des plaisirs, des jeux et des chansons.
Le départ du matin et des soirs la retraite
S'annoncent chaque jour au son de la musette;
Les champêtres repas sont de joyeux festins
Dont n'osent aborder les sinistres chagrins.
Déjà du blond Phébus le char est dans les ondes
Que les danses, les chants, les courses vagabondes
Décevant la fatigue et trompant le repos,
Très-avant dans la nuit transportent les échos;
Et le chantre du jour près d'eux sommeille encore,
Que l'appel aux travaux a devancé l'aurore.
Ce n'est qu'en tes climats que Bacchus et Cérès
Reçoivent de l'encens pour leurs divins bienfaits;
Que la reconnaissance au culte réunie
Offre après les moissons une cérémonie.

Ce n'eſt qu'en tes climats que les hommes des champs
De nos juſtes ayeux répètent les accens.
Là chaque année on voit choisir la moissonneuse
Qu'on juge la plus belle et la plus vertueuse.
(12) Sa tête est couronnée et d'épis et de fleurs :
Le célèbre pavot, superbe en ses couleurs,
Sur sa robe de lin se déroule en guirlande;
Elle tient d'une main sa corbeille d'offrande,
De l'autre sa faucille, et de riches épis
Qu'entourent des bluets et des myrtes fleuris.
Déesse alors profane, elle vient dans le temple
Du respect envers dieu donner le saint exemple,
Et du pieux pasteur attendre l'oraison
Qui doit aussi bénir les fruits de la moisson.
Cet hommage rendu, les plaisirs recommencent;
(13) Déjà sous le Rosny mille jeux la devancent;
De puissances du monde exemple infructueux!
Elle règne un seul jour, elle fait des heureux.

(14) O vous qui du vieux temps n'avez connu la danse
Et de nos bons ayeux la joyeuse cadence :
Qui gémissez de voir le Français d'aujourd'hui
S'amuser avec art, danser avec ennui :

De voir un doux plaisir, un charme de la vie
N'être plus qu'une étude ou qu'une parodie,
Venez dans ces hameaux, où les antiques mœurs
Offrent du moins encor l'innocence des cœurs;
Un galoubet, un fifre, une simple musette,
D'un jour triste à la ville y font un jour de fête;
La jeunesse oubliant les longs jours des travaux
Trouve dans ces ébats les charmes du repos;
Il n'est plus de fatigue; on prélude, on s'appelle,
Et le cœur à chacun a fait trouver sa belle.

Tel un rapide éclair électrise les corps,
Telle des mains la chaine excite des transports;
Les uns de l'hyménée ont rallumé les flammes,
D'autres par les desirs sentent brûler leurs ames;
Laure trop jeune encore éprouve un feu nouveau,
Et déjà dans son sein l'amour est au berceau;
Charles ressent près d'elle un invincible empire,
Il craint de l'avouer, sa main ose le dire.
A peine la musette a fait tourner trois fois,
Qu'on marque la mesure à l'unanime voix;
Le berger dans ses bras appelle sa bergère,
Et tous au même instant du pied frappent la terre;

Chaque mère à la danse observe ses enfans,
D'une indiscrete ardeur réprime les élans.
Les pères, les vieillards, à l'ombre de leurs treilles,
Trouvent que tout est bien, en vidant leurs bouteilles;
Et maints groupes d'enfans, et filles et garçons,
De la danse et des jeux répètent les leçons.
Cependant le village est désert, on oublie
Le sommeil, le devoir et la moisson chérie;
Mais un être pieux, un pasteur vigilant
Vers le cercle animé se promène à pas lent,
Caresse les enfans, et dit son mot aux mères;
D'achever les travaux il avertit les pères;
Et bientôt son départ pour tous est le signal
Qui fait quitter la table et dissoudre le bal.

(15) Ah! ce n'est point ainsi, laboureurs de Neuſtrie,
De la fertile Beauce et de la riche Brie,
Que vous reconnaissez et les dons de Cérès,
Et du dieu des saisons les augustes bienfaits;
Chez vous l'agriculture est un métier servile;
Tout est ignoble aux champs, rien n'est grand qu'à la ville.
Vos maîtres faſtueux, esclaves de Plutus,
Préfèrent la richesse aux plus saintes vertus.

C'est presque une faveur, et souvent une grâce,
Quand leurs pieds orgueilleux, aux plaisirs de la chasse
Viennent fouler vos blés, vos prés et vos guérets,
Et qu'ils daignent encor vous accabler de frais.

Et vous qui dirigez les travaux de la terre,
Votre inclination est souvent étrangère
Aux précieux détails qu'exigent les moissons;
L'intérêt seul vous force à prendre des leçons;
Avec indifférence, et sans charme et sans joie,
Vous recevez les dons que le ciel vous envoie;
Vous conduisez aux champs vos tristes moissonneurs,
Comme au fond de la terre on conduit des mineurs,
Sans que jamais, hélas! la peine et les fatigues
De salaire ou de soins ne vous rendent prodigues.
D'un luxe mensonger trop follement épris,
On ne fait plus de vœux que pour vivre à Paris.

O fatale cité, théâtre d'imposture,
Ton atmosphère immense attriste la nature;
A de trop longs rayons inoculant tes mœurs,
Par l'or et les plaisirs tu pervertis les cœurs;
Tu ravis à nos champs de fécondes ressources,
Et des plus doux bienfaits tu fais tarir les sources.

NOTES

DU

CHANT DIXIÈME.

(1) Page 166, vers 18.

Venez vous recueillir....

Combien ceux que le sort ou l'ambition font naître et résider exclusivement dans les villes, perdent de charmes et de douces jouissances en méconnaissant le théâtre des champs où tous les êtres intéressent, plaisent ou enchantent par leurs qualités, leurs talens et leurs variétés !

L'homme doué de quelque sensibilité, en qui l'éducation a laissé des idées libérales et qui se livre à la culture, en observant la chaîne immense des êtres qui peuplent nos campagnes, peut mieux et plutôt que le philosophe des cités, ressentir des élans qui le rapprochent de la divinité. Il se sent pénétré des rayons de la majesté ou de la puissance céleste ; il est porté par un attrait indicible à étudier la nature, à sonder la profondeur de ses vues, et même avec les secours de la méthode à s'initier dans ses mystères.

Se repose-t-il sur un gazon ? il trouve à admirer des milliers d'insectes, dont les formes, la parure, la sagacité, les jeux, les mœurs et les lois étonnent son intelligence

et qui le ramènent nécessairement avec crainte et humilité vers le créateur du monde. Entre-t-il dans un bois? il y trouve de plus grands sujets de méditation : les êtres plus accessibles à sa vue et à sa perception lui sont plutôt connus; La scène des passions y est plus vaste et plus animée, et si quelquefois il gémit d'y voir des êtres cruels ou astucieux, le plus souvent son ame s'y délecte en voyant une suite d'actions qui manifestent ou le génie des constructions ou l'héroïsme de la tendresse maternelle ; il admire la sublimité des sentimens et des actions, et surtout la fidélité aux lois de la nature, ce que l'homme appelle instinct. Il est ravi en extase qnand il entend et distingue parfaitement des accens de plaisir, de tendresse ou de joie, des sons harmonieux pour plaire à une amante indécise, ou pour distraire une compagne, ou pour vaincre un rival.

Quoi de plus admirable et de plus délicieux encore que le ménage bien connu de deux oiseaux dans un bocage! L'amour et l'hyménée n'ont rien d'extraordinaire ; mais c'est la fidélité conjugale, pour un mâle surtout qui peu de jours avant exprimait ses transports amoureux avec tant de grâces, d'ardeur et de vivacité ; c'est le talent héréditaire dans la famille pour bâtir un nid et pour le rendre inaccessible à la vue des passans, des oiseaux carnassiers et des reptibles voraces, pour en déterminer la position contre les vents les plus habituellement orageux, contre la pluie et les rayons trop ardens du soleil ; c'est la constance et la science de la couveuse, pour varier et calculer même les intervales de l'incubation en raison des tems existans, fonctions que partage avec une tendre soumission son digne et chaste époux ; c'est leur perspicacité à entendre ou sentir un ennemi, leur intelligence à ne sortir du lit nuptial et à n'y arriver que par des faux fuyans; c'est leur courage et

leur

leur intrépidité à défendre leur progéniture, c'est enfin la douce, active et constante harmonie, les soins délicats et mutuels de ce couple qui se suffit et qui vit heureux.

(2) PAGE 168, VERS 4.

... Un couple de perdrix.

Ce trait de la perdrix est de toute exactitude, et il sera attesté par tous les chasseurs.

(3) PAGE 169, VERS 3.

Il est tems qu'à Palès....

L'art de faucher les prairies à propos est rarement bien entendu. L'époque de la fauchaison au surplus doit varier en raison des localités, des circonstances et des tems; il faut être exercé par l'expérience pour juger bonnes et la maturité relative et la dessication des herbes. Trop mûres les plantes les moins propres à servir de fourrages s'égrainent dans les prés, et leur reproduction finit par dominer et faire perdre les gramens les plus précieux et les plus appétissans; trop vertes elles perdent considérablement à l'évaporation, elles n'ont plus ni une consistance, ni une sapidité utile et agréable aux bestiaux; trop humides elles éprouvent une plus grande fermentation, elles s'altèrent et souvent on a vu de tels amas de fourrages s'enflammer spontanément.

Ce serait donc innover henreusement que de laisser les foins en meule sur le pré ou auprès des bâtimens, ou de les faire mettre en bottes dans le champ même; on éviterait au moins une partie de ces inconvéniens.

J'ajoute ici pour le Gouvernement et pour les Sociétés

d'agriculture, que dans beaucoup de contrées on s'obstine à maintenir les bancs de la fauchaison des prés sous divers prétextes ridicules ou abusifs ; il importe de faire disparaître ces restes de superstitions, de préjugés ou de féodalité, que la raison et la phyſique condamnent.

(4) PAGE 170, VERS 5.

Le plaisir de faner....

Je crois qu'il est tems de s'y prendre pour trouver encore même dans les provinces éloignées, des témoins oculaires du plaisir qu'on prenait autrefois à aller faner dans les prés.

Quand les villes offraient moins de dissipations et que les communications entre les peuples des compagnes et ceux des villes étaient moins fréquentes ; quand l'éducation était moins somptueuse, et que les amusemens des cités n'avaient pas paru sur la scène champêtre, on devait naturellement aimer une occupation, que l'intérêt des parens favorisait et qui en même-tems était une époque d'une plus grande liberté, et une occasion de jeux et de plaisirs pour la jeunesse. La belle saison d'ailleurs invitait à s'exercer dans des champs presque toujours agréables, ou par des ruisseaux qui en baignaient les contours, ou par le frais délicieux des arbres qui en occupaient quelques parties, c'était enfin une diversité aux occupations paisibles du ménage.

Si les pères de famille trouvaient de l'intérêt à multiplier les ouvriers pour préserver de la pluie ou des orages des récoltes précieuses, les enfans y trouvaient aussi leur compte, par des pauses que la fatigue et l'ardeur du soleil rendaient délicieuses, par des repas charmans où présidaient toujours la

gaieté et les bons mots, par des danses et des jeux, à travers lesquels l'amour faisait aussi ses moissons et préparait des conquêtes à l'hymen.

Que les usages ont changé depuis soixante ans seulement ! Sous Louis XIV encore, des demoiselles, des fils de nobles et de seigneurs des châteaux ne dédaignaient point ces occupations ; l'usage en a diminué sous Louis XV, et il s'est perdu sous Louis XVI. A peine aujourd'hui trouverait-on des filles de fermiers, dont la mère porte des rubans, qui voulussent aller faner aux prés.

(5) PAGE 174, VERS 14.

Le Parnasse et la Cour....

Il est des noms qui ont la prérogative d'inspirer de la vénération et de commander le respect ; tel est celui de la Rochefoucauld qui depuis plusieurs siècles appartenait à la noblesse et qui fut toujours illustre.

Cette famille était du petit nombre de celles qu'on voyait constamment occupée du bonheur public et de la gloire nationale, et qui dans les tems où la monarchie éprouva des crises de despotisme, et où la cour fut le plus livrée aux intrigues et à toutes les corruptions qui l'ont perdue, se montra toujours amie et protectrice des hommes utiles.

Quel homme de lettres, quel citoyen éclairé ne connait pas les pensées du célèbre François, duc de la Rochefoucauld, l'un des plus beaux génies du dix-septième siècle ? Quel académicien, quel artiste estimable n'a pas su tous les bienfaits dont la duchesse d'Anville a comblé les gens à talens, maltraités par la fortune ou par les disgraces ? Son hôtel, à Paris, rue de Seine, faubourg Saint-Germain, peu de

tems avant la révolution, était encore l'académie où se rendaient habituellement les plus célébres artistes et les savans du premier ordre.

Malgré son rang et ses immenses richesses, cette famille n'afficha jamais le luxe des autres seigneurs de la cour; aussi quand les courtisans voyaient entrer dans les cours du roi une voiture de forme antique, ils disaient aussitôt: c'est celle du duc la Rochefoucauld.

Toujours soumise aux lois de l'état, à son chef et à l'ordre public, les membres de cette maison se firent constamment distinguer à la cour, dans la capitale et dans leurs terres par une généreuse indépendance et par une civique affabilité.

Je laisse aux Tite-Live, aux Tacite Français à dire, pour l'instruction de la postérité, quelle fut la fin tragique du chef de cette famille, de ce digne magistrat, de ce vrai philosophe et de ce citoyen si dévoué aux intérêts de sa patrie.

M. de Liancourt, digne héritier des vertus de la famille, député à l'assemblée constituante et qui y eut constamment dans ses attributions les établissemens de bienfaisance, fut aussi poursuivi par la terreur, et forcé de s'expatrier; mais il choisit une contrée étrangère au théâtre de la guerre et aux débats politiques où il pût attendre en sûreté l'issue de la grande crise qui devait décider du sort de la France et de l'Europe.

Ce ne fut point l'adversité qui le porta à entrer dans les hôpitaux, pour y faire des observations ou des calculs utiles à l'humanité; qui le réduisit à parcourir et à observer tous les grands ateliers des villes anséatiques pour y prendre des notes ou des leçons; car dans l'opulence et les hautes

dignités il avait institué des établissemens pieux et fondé des manufactures.

M. de Liancourt n'eut point de peine à obtenir la permission de rentrer en France : il y arriva chargé de dons et plein de bienfaits pour cette même patrie dans laquelle il savait qu'il avait perdu toute sa fortune. Il s'y occupa beaucoup moins de lui-même que de l'exécution de ses projets de bienfaisance. Il rallia et fixa l'opinion encore rebelle ou incertaine sur la vaccine; il remit au Gouvernement ses plans sur les hôpitaux, et partit pour aller reprendre possession de ce qui lui restait à Liancourt.

A son arrivée, des acquéreurs offrent de lui rendre ses biens, et ce trait sublime le console de ses pertes et de ses maux : il trouve son beau parc dévasté et déshonoré, et son château démoli; mais il lui reste un pavillon et sa bibliothèque; c'est dans ce pavillon qu'il se retire, c'est-là qu'il réalise en petit ses vues sur les hôpitaux; l'hospice de Liancourt est un modèle d'ordre, de soins et d'administration. Il met son parc en culture et de tous les cultivateurs, concourans au prix proposé par la société d'agriculture de la Seine, il réussit le mieux à planter le blé et il obtient la palme.

Il a déjà relevé ses manufactures; il en a établi une de bas, manière anglaise; une autre de cardes, dont les produits ont obtenu les honneurs de l'exposition aux portiques de l'industrie nationale; de sorte qu'aux yeux de l'homme qui observe et calcule M. de Liancourt fait plus de biens à son pays et à la France, quand il est dépouillé de sa fortune et de son rang, que lorsqu'il réunissait toutes ses terres et les faveurs de la cour.

Voilà donc un de ces hommes privilégiés, l'honneur et le triomphe de la vraie philosophie, que la providence

a conservés pour servir d'exemple aux hommes titrés et encore indécis, pour servir de châtiment à ceux qui ont déchiré leur patrie, et pour prémunir tous ceux qui seraient tentés de conspirer contre elle. Voilà enfin une de ces familles qui reconcilient les philosophes sévères avec les vertus héréditaires, et que tous les historiens, et que tous les poëtes généreux doivent transmettre à l'admiration des contemporains et de la postérité.

(6) PAGE 177, VERS 7.

Dans l'art de moissonner....

Les hommes étrangers à l'agriculture, et trop souvent les cultivateurs, ne sont point assez pénétrés de l'importance de tous ces détails; et cependant je n'hésite point à affirmer, que si l'on avait à sa disposition les grains qu'on perd chaque année quand on moissonne un blé trop mûr, ce qui ne se démontre que trop, après les pluies de la dernière saison, ceux qui se perdent quand on voiture les gerbes, et ceux qu'on laisse gâter dans les gerbiers ou dévorer par les rats, on aurait en France, au moins un dixième de plus de subsistance à consommer ou à jeter dans le commerce.

La leçon de ces détails était donc nécessaire; rien n'est minutieux dans l'exploitation des champs, sur-tout quand il s'agit du travail commun et de la subsistance du peuple.

Combien de grandes villes et de contrées ravagées par les fléaux, ont causé des anxiétés au Gouvernement! on n'y aurait point éprouvé les inquiétudes de la disette ou les horreurs de la famine, si par des méthodes et des soins bien entendus on savait conserver les grains qui se perdent par les usages et les abus des moissons.

(7) PAGE 177, VERS 15.

Je légue cependant....

Depuis quelques années pour la moisson des blés, on com-

mence à se servir dans la Brie et près de Paris, d'une faulx qui paraît avoir été inventée par les anabaptistes du Rhin et de la Moselle. Je l'ai vue employée avec succès à Dugny, chez Cretté : elle est expéditive, et sur-tout très-économique ; d'abord parce qu'elle égraine moins, et qu'un seul faucheur, sans se fatiguer autant, abat plus de blé en un jour que quatre moissonneurs; il suffit qu'une femme ou un enfant de douze à quinze ans le suive pour mettre en javelles ; elle suppose cependant deux conditions, que le blé soit assez beau pour faire forêt ou masse, et que la terre soit façonnée en larges sillons.

Il faudra sans doute bien du temps pour la faire substituer à la faucille. Cependant comme le prix de la main-d'œuvre est de plus en plus élevé ; comme d'ailleurs la grande et extrême division des biens fonds a excessivement multiplié les propriétaires dans une classe d'hommes qui en d'autres temps travaillaient pour autrui ; comme enfin le nombre des bras ouvriers a considérablement diminué par suite de la conscription, il faudra bien en venir, surtout dans les pays de grande culture, où les moissons se font par des étrangers, à adopter des outils et des méthodes qui suppléent au nombre des bras.

(8) PAGE 178, VERS 9.

Une palme promise....

Dans les champs, comme dans les camps et dans toutes les réunions ou associations, il faut qu'il y ait un chef. Il est nécessaire à la tête des moissonneurs ; et cela est tellement dans la nature, que sans y penser le chef s'établit et se fait reconnaître : le propriétaire alors doit lui témoigner de la confiance et des égards.

(9) PAGE 181, VERS 15.

.... Des blés avec la hart.

Je ne connais pas d'habitude dans le cours des moissons, plus détestable, plus nuisible et plus désastreuse que l'usage de lier les gerbes avec des liens de bois,

1.° Pour avoir un bon lien de cette espèce, il faut un brin de quatre à cinq ans, jeune, élancé, presque sans nœuds, et de sept à huit pieds de long. On se sert ordinairement du chêne, du bouleau, du saule ou du coudrier, mais le plus souvent du premier.

2.° Il faut un homme très-fort pour lier en gerbes. On se sert d'une cheville de bois pour faire un ou plusieurs tours aux nœuds du lien qui à une extrémité se termine par une mèche en paille.

3.° Il est encore indispensable d'avoir un homme très-robuste pour charger ces gerbes sur la voiture, parce qu'il faut, après la première assise sur la voiture, les enlever à la pointe d'une fourche. Dans les bonnes années elles pèsent 60 à 70 livres.

En liant au contraire, comme dans tous les pays de grande culture, avec la paille de seigle, les femmes et les adolescens pourraient lier ou du moins charger et décharger les gerbes.

On préviendrait un énorme gaspillage, et même un brigandage périodique dans les bois; on conserverait tous les ans 4 à 5 millions de tiges qui, étant les plus belles, offriraient à la révolution de leur âge des arbres précieux, ou du bois pour les foyers.

Puisse bientôt le Gouvernement interdire cet usage, d'abord pour la conservation des bois, et ensuite pour prévenir la cause la plus active et la plus réelle des hernies qui affligent les jeunes gens des campagnes!

J'ai remarqué que sur 400 conscrits réformés pour cause de maladies, 118 étaient attaqués de hernies.

(10) PAGE 182, VERS 7.

L'épi de la glaneuse....

J'ai osé dire la vérité, et m'écarter de la route sentimentale qu'avaient semée de fleurs et de pensers pieux les Rosset, les Rouchers, les Delille, Saint-Lambert et tant d'autres en faveur des glaneurs; le désordre sur ce point est à son comble; il n'y eut jamais autant d'aisance, et jamais on n'a vu autant de glaneurs des deux sexes depuis l'âge de 4 à 5 ans jusqu'à 70 et 80.

Le propriétaire qui ne peut trouver quatre ou six moissonneurs au prix le plus élevé, trouve le matin de sa moisson, et à travers ses gerbes et ses javelles, huit, dix à douze glaneurs, qui deux à trois fois par jour s'en vont chargés de ses épis.

Ce qui dans l'ancien temps était un droit sacré, et ce qui, à mesure des progrès de la culture, n'a plus été qu'une habitude que les législateurs et les poètes ont trop caressée, est aujourd'hui une sorte d'épidémie difficile à détruire et même à réformer: là on menace du feu celui qui ose empêcher de glaner avant l'enlèvement de toutes ses gerbes; ici l'on franchit les clôtures; et partout pour glaner il n'y a point de respect pour les propriétés.

Les moissonneurs font pacte de partage ou de salaire avec les glaneurs; et dans ce cas, les premiers imposent aux propriétaires la condition de recevoir tels glaneurs qu'ils désignent. Les trois quarts des tribunaux même, par suite des anciennes lois et du respect pour cet usage, condamneraient un propriétaire qui oserait interdire l'entrée de son champ à des glaneurs.

Des parens, d'ailleurs très-aisés, prescrivent à leur enfans de rapporter un nombre déterminé de glanes (c'est ce qui peut tenir dans la main), sous la condition d'être battus, ou de recevoir une récompense qui flatte leur amour-propre ou leur gourmandise : les enfans s'amusent ; la crainte d'être battus et le desir de la récompense surviennent à leur mémoire; n'ayant pas glané.... ils volent.

S'il est plus sage de composer avec les abus que de chercher à les extirper entièrement, qu'on ne laisse du moins la faculté de glaner qu'à ceux qui dans chaque commune seront sur le tableau des indigens ou des infirmes. Le mal sera moindre, et le voyageur anglais ne dira plus que la France fourmille de pauvres; le législateur ne verra plus inoculer le vol dans le cœur des enfans des campagnes; et les propriétaires enfin pourront à leur gré varier les assolemens, et faire surgir des moissons à travers le chaume des blés, quand ils seront surs que leurs sillons ne seront pas abandonnés à ce fatal parcours.

(11) PAGE 184, VERS 15.

.... Les gerbes sont en plaine.

Que des grains et de fourrages perdus encore faute de savoir bien disposer les gerbes ! à cet égard, la Brie et la Beauce sont à citer en modèle ; on y met les gerbes en tas (appellés *dixaux*), de manière que la pluie ne les altère pas et que la paille et le grain s'y perfectionnent; nulle part en France, et je pourrais dire dans l'Europe, le pain n'est plus beau et plus agréable, la paille plus sapide et plus nourrissante pour les bestiaux, qu'à 15 et 20 lieues de rayon de Paris ; on n'y bat les blés que pendant l'hyver, et encore au fur et à mesure de la consommation en fourrages; tandis que dans le Midi, et même au centre de la France, on se hâte de faire battre ou

pendant, ou immédiatement après la moisson, et les pailles sont livrées à la gent dévorante des greniers.

Je sais que dans les contrées méridionales, la paille n'a pas, à raison du climat, la souplesse ni le goût de celle des départemens du Nord; que les tuyaux en sont plus durs, et que dans quelques cantons ils sont pleins comme les roseaux des rivières : mais si l'on s'attachait à n'y semer que l'espèce de froment dont la paille est creuse, et qu'on voulût prendre la peine de l'assouplir, on pourrait considérablement augmenter les ressources alimentaires, qui souvent manquent aux campagnes, et qu'on achète à grand prix.

Il y a un nombre immense de bœufs, vaches et chevaux dans le Midi, qui n'ont jamais mangé de paille; des valets d'écurie refuseraient d'y servir un maître qui ferait nourrir en tout ou en partie ses bestiaux avec la paille. Ce fait paraît douteux, peut-être même incroyable aux cultivateurs des provinces où la paille se consomme en fourrage, mais j'en ai été témoin.

Disons ici, comme vérité prouvée par l'expérience, qu'il n'y a pas de meilleure nourriture pour le cheval et le mulet que la paille : elle est également bonne pour les ruminans, mais surtout pour les bêtes à laine. Rien n'est au dessus de la *gerbée*.

L'art de mettre en meule semble indiqué et commandé aux provinces méridionales, et ce n'est que dans le Nord qu'il est généralement usité. Puissent bientôt des agronomes éclairés en donner l'exemple dans ces belles contrées, où l'homme a plus d'efforts à faire sur lui-même pour cultiver la terre, mais où les récoltes offrent plus de beautés, de jouissances et de richesses !

(12) PAGE 187, VERS 5.

Sa tête est couronnée....

Si dans le Midi on sait bien moins exercer la culture que

dans le Nord, on y sait mieux fêter Cérès. C'était surtout en Provence qu'on trouvait beaucoup de ces institutions ; toutes les époques des grandes moissons étaient marquées par des fêtes, et il est à observer que le culte de la religion chrétienne les avait très-heureusement confondues dans ses rits, sans en dénaturer ni l'ancienne origine, ni les exercices, ni les jeux.

Je ne sais si la révolution a détruit cet usage ; puissent le Gouvernement et les prélats le faire revivre et le rajeunir ! on est toujours sûr du succès quand le plaisir est le mobile des institutions, et que la piété d'ailleurs flatte les intérêts.

(13) PAGE 187, VERS 16.

Déjà sous le Rosny....

On appelle encore Rosny ces arbres antiques placés au-devant des églises, parce que ce fut Rosny de Sully qui prit soin d'en faire planter devant tous les temples et les églises, et sur les places publiques. Plein de religion pour sa patrie et pour la postérité, ce grand ministre fit planter des chênes, des ormes et des hêtres ; mais à l'époque de la révolution, de laquelle s'exhalait pourtant un esprit si philosophique, on n'a vu planter que des peupliers, et souvent des plançons figurant des arbres.

(14) PAGE 187, VERS 19.

O vous qui du vieux temps....

Ceux qui conservent encore le vrai caractère français, et particulièrement les hommes du Midi, doivent gémir de voir à quel point la danse est dégénérée ; elle n'inspire plus ni joie, ni gaîté ; c'est un travail, une étude, une éducation recherchée qui se compose par des règles sévères, et

qui se mobilise comme la mode : il faut être capable, au moins, de figurer dans les ballets de l'opéra, et être presque un baladin, pour oser se livrer à la danse dans les cercles de la capitale, et déjà même dans ceux des provinces.

O gaîté française, qu'es-tu devenue ?

L'intérêt et l'ambition s'emparent du peuple; il est triste et sombre, dans les lieux même où il se rend pour se distraire : qu'on observe cette foule immense en proie au luxe et à l'ennui, qui se rend dans les brillans jardins de Paris; ni la musique, ni les ballets, ni la pyrotechnie ne leur inspirent aucun mouvement d'hilarité; on n'y rencontre que des hommes qui font lire en traits caractéristiques, sur leurs figures, qu'ils s'ennuyent, qu'ils spéculent ou qu'ils poursuivent des projets de fortune et d'intrigues, et sur ce point beaucoup de femmes sont hommes.

Combien cette tendance au triste est voisine du spleen que les Français ont tant reproché aux Anglais ! Ce changement de caractère a plus d'influence qu'on ne se l'imagine sur le bonheur public. A la fin du siècle de Louis XIV, et malgré les calamités de la guerre et du fanatisme, on se livrait encore à la gaîté; les plaisirs de la table préparaient à une aimable ivresse, et la danse terminait les réunions des amis et des familles. Les bons mots, les saillies inspirées par le nectar bachique faisaient le charme de ceux que l'âge ou les convenances excluaient de la danse.

A quelle table entend-on aujourd'hui des chansons, et trouve-t on cette joie vive et franche qui charmait et transportait nos ayeux ?

Les repas funéraires étaient plus gais autrefois que ne le sont aujourd'hui les festins des riches, et même les noces des bourgeois ; car dans plusieurs provinces on chantait aux repas des funérailles. Il était d'usage au surplus, chez les

Grecs et les Romains, de danser aux convois des morts. Il n'y a pas encore un siècle que dans plusieurs diocèses du Midi, pour célébrer des saints, on dansait dans les églises. La licence effrénée de la jeunesse a porté sans doute les pontifes catholiques à supprimer ces danses; il eût été plus sage et plus politique peut-être de les faire surveiller et d'en conserver l'innocence.

Combien la danse des villes a changé et change tous les jours celle des campagnes ! déjà celle des salons a perdu celle des ormeaux.

Jadis la jeunesse entière d'une paroisse ne formait qu'une seule et même danse, quelque fût le nombre des danseurs, et qui s'élevait quelquefois jusqu'à quatre-vingt, cent ou davantage encore : une seule musette à hautbois et bourdon suffisait pour animer tous les couples. On dansait ordinairement des rondes qui le plus souvent se coupaient par des figures, c'est ce qu'on appellait un branle ; chaque danseur alors, toujours placé entre deux danseuses, à un tems donné de la mesure et simultanément exécuté, se tournait vers la danseuse à gauche, figurait un instant, et se retournait aussitôt vers celle qui était à sa droite, frappait des mains, l'élevait au bout de ses bras, la faisait tourner et revenait en mesure se remettre en rond : tous à la fois exécutaient ces figures, de manière que tous les danseurs alternativement dansaient avec toutes les danseuses.

Les airs de musette, toujours bien assortis à la danse et à son caractère ; les cris de joie de chaque danseur qui après un tour retrouvait celle qu'il aimait davantage ; tous les coups de mains des hommes et des femmes, entendus à la fois, la terre frappée du pied en même-tems, tous les mouvemens enfin exécutés avec ensemble et précison, la joie vive et soutenue, faisaient mettre promptement à

l'unisson, et inspiraient le plaisir à ceux mêmes qui étaient les moins disposés à la gaieté, et il fallait être sexagénaire, malade ou boiteux pour n'y pas participer.

Peut-on comparer à ces danses gauloises et vraiment nationales, ces tristes coupures de huit personnes, qu'on appelle *contre-danses*, où deux seulement dansent les unes après les autres au son d'un aigre violon et sur des airs composés, perpétuellement discords ou en contraste avec les personnages et avec l'exécution des mouvemens.

Qu'on observe ces danses à quarante et cinquante lieues de rayon de Paris; quelle tristesse sur les figures! on croirait que c'est une danse funéraire, et que les acteurs ont au moins les jambes liées avec des entraves: il semble qu'on voie danser des grues avec des automates ou des esclaves qui ont ordre de fouler une aire pour leurs maîtres. Si quelqu'un des danseurs veut imiter des pas que l'art a imaginés, cette imitation est si grotesque, qu'elle commande le rire à l'homme le plus indulgent.

On lit sur tous les visages que ce n'est pas le plaisir innocent de la danse qui fait réunir: les instans de pause sont trop souvent employés à préparer les scènes du libertinage.

Une seule réflexion fait juger le mérite, la différence et surtout l'innocence des danses anciennes avec celles d'aujourd'hui, c'est que dans toute l'Aquitaine, dans l'Espagne et le Portugal, les hommes et les femmes, distingués par le rang et par l'éducation, ne dédaignent point de se mêler dans ces danses champêtres, et que jamais dans les pays de contre-danses, on ne voit ces participations.

Le cardinal Mazarin avait grandement raison, comme homme d'état, de recommander de laisser danser les Français. L'archevêque de Cambrai, dont les motifs étaient plus purs et plus philosophiques, loin de blâmer la danse, se

plaisait à voir prendre ce plaisir aux peuples des campagnes; et il invitait les pasteurs ruraux à ne pas s'y opposer.

J'aime et vénère ce curé de Loraine qui les jours de fête faisait danser la jeunesse de sa paroisse, en jouant lui même du violon : je suis plus sûr, disait-il à son évêque, qu'il ne se passe rien de malhonnête.

L'émancipation inconsidérée des jeunes gens, et beaucoup de freins de retenue aujourd'hui méprisés ou rompus, ne les ont pas rendus plus disposés à la joie et il est même très-remarquable, que depuis la révolution, le peuple est en général beaucoup plus sérieux et plus préoccupé.

Il serait facile, sous d'autres rapports, de justifier les bons effets de la danse, soit pour le développement des facultés physiques, soit pour la force et la santé, soit pour de plus grands succès dans l'amélioration et la multiplication de l'espèce humaine; mais je n'ai qu'une note à faire, et celle-ci est déjà trop longue; je me borne donc à faire des vœux pour que le Gouvernement, les chefs de l'église et les pasteurs des campagnes fassent revivre les institutions qui portent à la joie et à la danse; ce sera porter le peuple à aimer le Gouvernement, les lois, le culte et les vertus; car les hommes tristes, avares, égoïstes et ennuyés s'enfoncent dans le vice, dans le crime et dans la servitude.

(15) PAGE 189, VERS 15.

Ah! ce n'est point ainsi....

La moisson dans les pays de grande culture n'est reçue; dans toute la force du mot, que comme une corvée. Que ceux qui veulent jouir du plaisir de voir encore la fête des moissons aillent au midi, dans les communes surtout les plus

plus inaccessibles à la fréquentation des gens des cités ; car au nord, la manière de faire la moisson fait gémir le vrai philosophe qui n'y voit que des hommes ingrats envers le ciel, des êtres insensibles aux fêtes des champs, de malheureux mercenaires et des cultivateurs égoïstes, sérieux et absorbés, qui dans leurs moissons, ne songent que l'or qui pourra les conduire à vivre un jour à Paris.

GÉORGIQUES FRANÇAISES

CHANT ONZIEME.

De divers végétaux si tes champs sont peuplés,
Songe à d'autres moissons après celles des blés :
Des légumes cosseux la nombreuse famille
Appelle dans ces tems la faulx ou la faucille.
Crains d'un trop grand soleil les feux resplendissans.
(1) Dans leurs cosses captifs les pois retentissans
T'avertissent assez d'une fuite furtive,
Si des orbes roulans la secousse est trop vive.
De tous ces végétaux dans leur maturité,
Pour fourrage l'hiver garde la sommité ;
Et qui pourrait penser qu'en certaines contrées
Ces ressources encor se perdent ignorées ?

Un destin ennemi te fait trop cultiver
Un grain fatal et vil que tu devrais braver,

Qui déshonore l'art & toi-même et nos terres,
Trop cher à la routine et l'appui des jachères;
Puisqu'il faut le nommer, l'avoine a ses moissons
Dont ma muse à regret te dicte des leçons;
Si ce gramen produit le blé le moins utile,
(1) L'art de le recueillir est le plus difficile;
A des épis flottans tous ses grains suspendus,
A la maturité n'y tiennent presque plus;
Au moindre ébranlement par des jeux de bascules
Ils tombent détachés des frêles pédoncules.
Aussi quand Orion vient tourmenter Cérès,
Inonder par ses flots de ce blé les guérets,
Ne voit-on pas la terre et sans soins de culture,
Offrir parmi le chaume une immense verdure?
Honneur donc à celui qui, trop modeste auteur,
(1) De la faulx à playon fut jadis l'inventeur.

Si de la faulx du tems augmentant la vitesse,
Il eut à ses exploits donné plus de prestesse,
Il se fut vu bientôt, idole des faveurs,
Porté par la fortune au faîte des honneurs.
Jouissons du bienfait, l'avenir plus tranquille
A cet injuste oubli doit ravir l'homme utile.

De cette heureuse faulx consacre donc l'emploi,
Puisque l'expérience en a fait une loi;
Mais si déjà la France en adopte l'usage,
Si pour cultiver mieux on se montre plus sage,
(4) Le soin de javeler s'accroît de plus en plus,
Et l'avoine est en proie à ce fatal abus,
Qui des grains les plus beaux absorbe l'existence
Et de la paille encore altère la substance;
Qui peut, développant le plus affreux tableau,
D'une épizootie allumer le fléau.
Mais peut-on croire encore, à l'époque où nous sommes,
Dans un siècle savant, qu'il se trouve tant d'hommes
Prétendant composer un bon grain avec l'eau
Qui, d'un calice creux vient remplir le vaisseau;
Proclamant que l'avoine avec l'eau s'améliore,
Et qu'aux greniers cette eau jamais ne s'évapore?

Si fidèle à ma muse, à la simple raison
Tu veux sur mes conseils régler cette moisson,
Ne laisse sur les champs ton avoine en javelle
Que le tems d'amortir le gaz qu'elle recelle;
Il suffit que l'aurore ait baigné de ses pleurs
Les ondins qu'ont formés les faulx des moissonneurs,

L'expérience enfin et la plus rigoureuse
Juge l'autre méthode absurde et ruineuse.

Laboureur du midi, dans la même saison,
(5) Tu dois de tes maïs faire aussi la moisson;
Tu peux juger alors à l'éclat de ses feuilles,
De la maturité des grains que tu recueilles;
Quand leur belle envergure offre moins de largeur,
Quand des épis la robe a reçu sa couleur,
Et que l'hymen d'ailleurs a fini ses prodiges,
Hâte-toi de cueillir les sommités des tiges
Dont la verdure exquise et les sucs nourriciers
Réveillent l'appétit des bœufs et des coursiers.
Privé de sommités le maïs élabore
Les épis dont le grain se mûrir mieux encore.
Suspends à tes planchers, en forme de faisceaux,
Tes superbes maïs le prix de tes travaux;
Sous ces humbles lambris ton ame douce et pure
Se promène tranquille et bénit la nature;
Quand les ambitieux, dans leurs palais dorés,
De soucis, de remords sont partout dévorés.

Les moissons que Cérès sur les guérets te donne
T'avertissent déjà de celles de Pomone;
Tu dois te préparer, docile à mes leçons,

A recueillit les fruits des dernières saisons;
Triptolême et Bacchus enrichissent nos tables,
C'est au dieu des jardins à les rendre agréables;
Qu'il est doux pour toi-même, après de longs travaux,
Par le luxe des fruits de charmer ton repos!
(6) Mais l'art de les cueillir d'où dépend leur durée,
Ne s'exerce avec soin dans aucune contrée.
Là, comme un maraudeur, on secoue un pommier
Et de tout ce qui tombe on remplit le panier;
Ici moins recherché, pour avoir moins de peine,
On gaule tous les fruits, comme les glands du chêne,
Et les plus réservés par le tems trop séduits
Dans les paniers sur l'arbre entassent tous les fruits.
De ces frêles présens la sauvage récolte
Proclamant des ingrats, m'indigne et me révolte;
Plus juste envers le ciel fais imiter Merlet,
Fais cueillir comme lui l'exquise rousselet:
Crains surtout d'offenser l'éclat de la royale,
Et le tendre incarnat de l'humble pastorale;
Pourrais-tu sans respect cueillir cette bezy
Que Trudaine a trouvée aux bois de Montigny?
O Colbert de nos jours! tu fis fleurir la France,
Où donc est notre autel à la reconnaissance?

Ainsi qu'on doit porter un fragile trésor,
Fais porter par tes fils la pomme au vrai drap d'or;
(7) La pomme Élisabeth que Paris eut choisie,
Et celle qu'à Louis offrit la Quintinie :
Attends qu'à l'horizon, le soleil par ses feux,
Dissipe la rosée et les soufles brumeux ;
Car le jour où le ciel est put et sans nuage
Pomone le réclame et le veut en hommage.

Qu'il faut encor de soins pour conserver les fruits
Pendant les jours ardens, pendant les froides nuits!
Que l'air de ton fruitier soit toujours pur et libre,
Et crains que les odeurs n'en rompent l'équilibre ;
N'attends pas que tes fruits puissent durer l'hiver
S'ils n'ont jeté leur gaz dans les plaines de l'air,
Par de justes degrés modère & diminue
Des émanations le foyer et l'issue.
Ainsi qu'un magistrat qui veille aux bonnes mœurs
Et contre les pervers qui défend les bons cœurs,
Crains des fruits viciés la présence ennemie,
Et des fruits corrompus la fatale énergie.
Tu peux en te livrant à des soins assidus
Aux riches des cités imposer des tributs,

Et par tes fruits d'automne étonner le vulgaire,
Quand déjà le printems a réjoui la terre;
Mais sur tout que ces dons brillent au doux banquet
Où tes fils à ta fête apportent leur bouquet,
Ou le jour qu'un ami chéri de ta famille
Vient en ambassadeur re demander ta fille.
Qu'il est encot de soins qui ne sont dus qu'à l'art,
Et qui des plus beaux fruits n'empruntent qu'un vain fard!
Mais là je bornerai le conseil que j'en donne,
Ces factices moyens attristeraient Pomone.

A peine as-tu fini le cours de ces travaux.
Que Bacchus fait appel à ses riches coteaux;
Frappé de coups de feu par-tout le pampre érale
Des grappes de couleur ou de pourpre ou d'opale;
A son divin signal tout s'émeut de desirs,
Déjà dans les hameaux on prélude aux plaisirs:
Le magistrat rural partage l'allégresse,
(8) Mais des statuts, des lois en appaisent l'ivresse,
Avant que de Bacchus on serre les trésors,
Du peuple vigneron il choisit les Nestors:
Du jour le plus propice ils sont les vrais oracles,
Et seuls ils ont le droit de juger les obstacles;

Quelquefois on s'en plaint, mais Bacchus applaudit
Si de quelques coteaux la vendange verdit.
Combien on servirait nos mœurs et nos usages
Si le temps des plaisirs s'annonçait par les sages!
Ainsi pour obéir à d'augustes vieillards,
Des vignobles fameux on transmet les nectars.
Pourquoi dans tes ébats, trop bouillante jeunesse,
Cesses-tu d'écouter la voix de la vieillesse?
Reviens aux doux penchans que montraient nos ayeux:
La licence effrénée empoisonne les jeux.

Cependant on attend avec impatience
Des anciens l'examen et la reconnaissance;
Les fifres, les tambours sont les premiers hérauts
Qui proclament le jour de ces joyeux travaux:
Tel Vulcain que Venus sollicite ou supplie
Fait un vacarme horrible à sa troupe endormie,
Et de coups redoublés agite ses marteaux,
Tel par-tout on entend retentir les tonneaux;
Au bruit de cent maillets on sonne la revue:
L'un par horreur du vide embrasse de sa vue
(9) Le pourtour de sa cuve, et la chandelle en main,
Ainsi qu'un vieil avare occupé du terrain

Qui doit garder son or, seul, tout yeux, il observe
Si le fond plus occulte à ses vœux se conserve;
L'autre, moins fortuné, de ses moyens vaisseaux
En chantant un refrein assure les cerceaux;
Plus loin un vigneron sous un habit rustique
Résout par l'eau bouillante un problême physique:
Et ce que le maillet ne peut exécuter,
Cette onde en frémissant soudain les fait lutter.
A travers mille bruits on répare, on arrange,
Et par l'airain sonnant s'annonce la vendange:
Le roulement des chars bruyans par les cahots,
Et mille cris d'appel tourmentent les échos;
Enfin dans chaque rang le vendangeur s'aligne,
Et célèbre en chantant et Bacchus et la vigne.

Mais pour cette moisson qu'il faut encor de soins
Dont le vulgaire abuse ou qu'il connaît le moins!
Prenant pour du nectar les larmes de l'aurore,
(10) Il presse de couper la grappe humide encore;
Ne rêvant qu'abondance il fait tout recueillir,
Du raisin en verjus il veut même jouir.
Raisonne mieux un art qu'éclaire la science,
Et que plus sûrement guide l'expérience;

N'admets dans tes paniers que des raisins très-mûrs,
Et n'en souffre jamais ni de verds, ni d'impurs;
Crains des corps étrangers une active influence,
Des herbages amers la dominante essence.

Si pendant ces travaux, au fort de l'action,
Tu deviens le jouet du perfide Orion,
Fais cesser ta vendange, attends que de la pluie
Le zephir ait détruit la présence ennemie;
Un temps sec et brillant et les feux du soleil
Inspirent le nectar et le rendent vermeil.

(11) Pour nos climats divers qui pourrait entteprendre
De décrire en ses vers le mode qui peut rendre
Le vin le plus parfait? Je n'ai point cet orgueil.
Dans cette immensité, le zèle est un écueil;
La seule expérience est un guide propice,
Car dans sa propre vigne on est souvent novice.
Honneur à nos savans, dont les divins flambeaux
Découvrent du bonheur tant de chemins nouveaux!
Mais est-il un mortel dont la seule lumière
Du théâtre des champs embrasse la carrière?
La nature se rend à mille agriculteurs
Qui chacun sut leurs points implorent ses faveurs,

Mais elle les refuse au savant téméraire
Qui, trop présomptueux, veut embrasser sa sphère;
Il est dans ses desseins de varier ses dons,
D'affecter aux climats différentes moissons,
D'offrir pour nous confondre, et sous la même zone,
Dans un même vallon qu'un même abri couronne,
Et sans d'étranges soins, là des raisins exquis,
Ici la même espèce ou commune ou sans prix.

(12) Ce n'est point au flambeau de la haute chimie
Que la Bourgogne ouvrit ses sources d'ambroisie,
Et que le vin d'Aï, le charme des festins,
Aux fastes de la joie inscrivit ses destins.

(13) O vous qui jouissez de si douces mamelles,
A leur divin nectar soyez toujours fidèles;
Mais sacrifiez moins au dieu Sterquilinus :
Vous outragez Cérès, vous outragez Bacchus.
Ayez plus de respect et de reconnaissance
Pour des ceps déjà vieux au temps de votre enfance,
Dont la sève plus lente a des sucs moins aqueux,
Et vous prépare un vin exquis et généreux.
(14) Ne souffrez point surtout que certains plants ignobles
Déshonorent vos noms et vos fameux vignobles;

Laissez les charlatans prétendre avec de l'eau,
Un acide sucré, l'hyèble ou le sureau,
Ou sur le gras terrein du fertile Surenne,
(15) Faire un vin qui surpasse ou le Vosne ou Migrenne.

(16) Les côteaux renommés portant d'excellens vins,
Exigent plus de soins dans le choix des raisins ;
Crains de voir employer une marâtre espèce
Qui peut donner au vin une extrême rudesse ;
Il en est qu'à la vigne on soumet aux fouloirs,
D'autres qui sous les toits font gémir les pressoirs ;
Parmi tous ces détails que la vendange anime,
(17) La fermentation, cet art simple et sublime,
Que le savant admire et que suit l'ignorant,
Du vin le plus commun peut élever le rang.
Ne sois point exclusif pour tel ou tel système,
L'erreur trompe souvent l'expérience même ;
Reconnais l'état vrai de la maturité,
Et des raisins divers l'espèce et quantité ;
Si l'ébullition sera tumultueuse,
Ou par suite des temps inerte et paresseuse :
Tout entier à ta cuve et la montre à la main,
Marque l'heure où le moût passe à l'état de vin ;

L'instant de décuver est un instant critique
Que la science en vain dans les livres t'indique;
Appelle des anciens, avec eux tiens conseil,
(18) Et des modes d'essais dispose l'appareil;
Libre de tout système, un vigneron rustique,
Riche des faits passés, là justement explique,
Pourquoi la cuve encor doit jeter plus de feux,
Ou pourquoi son doux vin est assez amoureux.
N'hésite point alors, car c'est l'expérience
Qui dicte à ce vieillard cette sage sentence.

Je sais que l'intérêt, ce maître souverain,
Commande trop souvent les qualités du vin,
Et que dans les cités d'excellentes vendanges
Subissent l'agio des funestes mélanges;
Mais si la renommée a célébré tes vins,
Et que tu sois jaloux d'en garder les destins,
Fidèle à ce trésor, consulte tes remarques,
Et toujours prends l'avis des gourmets aristarques;
En comparant l'année où ton vin fut exquis
A celle qui te tient inquiet, indécis,
Tu peux alors jouir d'une riche cuvée
Avec ses doux parfums à tes vœux conservée.

Muse, j'allais chanter nos vignobles fameux,
Et citer tous leurs vins à la table des dieux :
Prendre Bacchus pour juge, et sur leur différence,
J'allais dire leur rang et leur prééminence,
Ou plutôt sur le seuil du céleste palais
(19) Dans l'indécision laisser ce vieux procès ;
J'allais d'Anacréon.... quand une voix me crie,
Suspends.... Je reconnais la voix de la patrie.
Chantre aimé de Bacchus, tu vantes des moissons
Dont s'effacent déjà les antiques renoms;
Mes vins les plus fameux redeviennent vulgaires;
Tous les maîtres du monde étaient mes tributaires,
Et les plus orgueilleux s'enchaînaient à mon char
Par l'invincible attrait de mon divin nectar.
J'avais fait oublier les vins de la Syrie,
Et ceux de l'Hélespont et ceux de Campanie ;
Henri, toi d'Albion, l'illustre Saladin,
Philippe, toi d'Espagne, et l'empereur romain,
Vassaux de la Bourgogne, à leur table royale
S'enivraient aux parfums que son nectar exhale ;
(20) Et Philippe-le-Bon, sans livrer de combats,
Eut pour médiateurs le vin de ses états.

Quel

Quel ami du vieux temps ne se rappelle Erasme
Vantant cette contrée avec enthousiasme,
(21) Et le charmant Pétrarque, accusant nos bons vins
De faire préférer aux cardinaux latins
La perfide Avignon, à Rome, à l'Italie,
Qui ne leur offraient point de Beaune l'ambroisie?

Inspiré par le ciel, Bernard près de Citeaux
Avait su découvrir les célèbres coteaux
Qui devaient des moûtiers accroître les richesses,
Et sur le chef de l'ordre attirer des largesses.
Les princes et les rois, les pieux cardinaux
Aimaient à rendre hommage à l'abbé de Citeaux.
Comblé de dignités, potentat sur la terre,
Il commandait la paix, ou retardait la guerre.
L'empereur Frédéric et le fier Edouard
Voulurent visiter l'humble fils de Bernard
Qui souvent réunit sous son modeste dôme
(22) Et des rois de l'Europe et le prince de Rome.

François, l'ami des arts, le superbe Louis
Ne refusèrent point d'abandonner Paris
Pour venir présider, quoique souverains maîtres,
Un chapitre pieux de prélats et de prêtres.

De tous ces mouvemens, sainte Religion,
Tu ne fis pas toujours donner l'impulsion;
Et si nos rois aimaient les saints pélerinages,
Les plaisirs avec eux faisaient tous les voyages.
Est-ce pour mieux s'instruire, est-ce pour prier Dieu,
(13) Que Santeuil et Boileau visitèrent ce lieu?
Où l'un pour expier ses vers sur la mollesse,
L'autre pour corriger son penchant à l'ivresse,
Auraient voulu par zèle être enfans de Citeaux,
L'un diriger la table et l'autre les caveaux.

Ne portons point envie aux hommes que la gloire
Prend soin de faire vivre au temple de mémoire;
Bien moins heureux que nous les princes et les rois
Des vins les plus exquis doivent avoir le choix.
Plût au ciel qu'à Citeaux pour vaincre la Discorde,
On pût faire vibrer encor la même corde,
Et qu'un jour Bonaparte imitant nos ayeux
Vînt aussi rendre hommage à ces antiques lieux!
Helas! ils ne sont plus, et la reconnaissance
Ne les fait point survivre aux malheurs de la France.
(14) L'infortuné Trouvé, maître de tant de biens,
A vu rompre sur lui tous les fameux liens;

Ses grandeurs en un jour se sont évanouies,
De l'Ordre en même temps les saintes colonies.
Mais si la providence a permis ces destins,
Laisserons-nous périr la gloire de leurs vins?

Des possesseurs nouveaux de côtes renommées,
Avides, ignorans, les ont partout fumées.
Là tel docte bourgeois en voyant de vieux ceps
Du fatal vigneron met en jeu le forceps,
Et n'étant point un sot que le savant attrape,
Il sait choisir un plant à plus jûteuse grappe:
Ici tel financier maître d'un fameux clos,
De la célébrité ne veut que des échos;
A recueillir beaucoup dépense et s'évertue,
Et du sol au nectar fait un sol à laitue.

Si quelques acquéreurs, plus sévères gourmets,
Pour une vigne ancienne ont eu quelques respects,
D'un prix un peu plus haut la seule différence
Fait délaisser leur vin pour un vin d'abondance.
Le gamet et le goîs ont chassé les pineaux,
Et d'un vin âpre et plat on remplit les tonneaux.
La C.... et P.... ont perdu leur empire,
(15) Du célèbre V... le beau renom expire.

Il semble que les temps changent aussi les goûts :
Des vins qui sont exquis sont faibles et trop doux ;
Le plus sophistiqué des marchands empiriques
Est pris pour du nectar sous d'augustes portiques ;
Et si l'on continue, ainsi que les Romains,
D'épices d'Orient on mêlera les vins.

(16) Paris est maintenant une fabrique immense
Qui des coteaux vantés tarit la source en France.
Des vins n'honorent plus ni caves, ni celliers,
Qu'à Paris les flacons en portent les colliers.
Chez Bonaparte même on voit cette imposture
Funeste à la santé, funeste à la culture.

(17) Quel moderne Fagon tenterait d'y guérir
Celui que tous les vœux appellent à vieillir,
En donnant le conseil de verser dans ses veines
De Beaune et d'Irancy les douces hypocrènes ?
(18) Et vivant à Paris, quel Erasme nouveau
Pourrait par le Migrenne échapper au tombeau ?
Jadis au temps des rois la Seine et la Gironde
Offraient les plus grands vins aux nations du monde ;
La France alors pouvait imposer l'univers ;
Mille voiles flottaient, et de toutes les mers

Apportaient des tributs aux comptoirs du commerce.
Tavernier étonné but chez un roi de Perse
Des vins de la Bourgogne, et vit que le Chinois
Osait pour le Bordeaux braver jusqu'à ses lois.

Que de bienfaits encore, ô France fortunée,
Les présens de Bacchus nous offrent chaque année!
Où le sol est chargé de sucs trop onctueux,
Dont le vin est trop mat ou n'est point généreux,
Un appareil chimique en extrait l'ambroisie
Qui des fils de Neptune est vivement chérie,
Qui souvent aux combats conduit les fils de Mars,
Et des forts ennemis fait franchir les remparts.
Nos vignobles sont donc une mine féconde
Que ne vaudra jamais tout l'or du nouveau monde.
Malheur aux gouvernans qui de puissance épris,
De cette vérité ne sentent pas le prix.

Après avoir chanté tes augustes louanges,
Oserai-je, ô Bacchus! célébrer des vendanges
Que tu ne daignas point enseigner aux mortels,
Et quoique de ton temps Pomone eût des autels?
Oserai-je surtout parler de la Neustrie,
Où tes propres coteaux sont remis en prairie?

Où ton culte s'efface, et malgré des essais,
Le pommier se cultive avec gloire et succès?
O muse! accorde-moi ta puissance divine
Pour tromper le courroux du fils de Proserpine,
Pour comprendre en mes chants de nouvelles moissons
Dont nul poète encor n'a donné des leçons.
Je vénère Bacchus et sa vigne chérie;
Mais je dois cet hommage à la riche Neustrie.

L'univers retentit de ces fameux jardins
Dont les filles d'Hesper chérissaient les destins,
Ils rappellent Hercule et le prix de sa gloire;
La renommée encor en flatte la mémoire:
Mais aux yeux du vrai sage Alcide si vanté
Fit moins pour son pays et sa prospérité,
(29) Que le simple mortel qui porta d'Ibérie
L'art de faire le cidre aux peuples de Neustrie.

Un voyageur léger par l'éclat trop séduit,
Si vers les bords du Tage Eole le conduit,
Avec enthousiasme et s'arrête et s'écrie:
Dieux! pourquoi privez-vous la France ma patrie,
Du bonheur de jouir de ces fruits brillans d'or,
Doux, exquis, et pour l'homme un précieux trésor,

Insensé ! tu ne suis que l'élan des prestiges,
Les plus futiles dons pour toi sont des prodiges;
Tu ne vois du bonheur qu'un fragile présent,
Et tu fermes les yeux sur le cruel tourment
De l'humble laboureur dans ce climat fervide,
Où tout souffre et languit sur un terrein aride;
Où le ciel de l'Afrique et de fer et d'airain
Vomit presque toujours ou la mort ou la faim;
Où le peuple et les grands, d'un caractère sombre,
N'aspirent qu'à jouir du repos et de l'ombre.
Si de ses pailles d'or le Tage est orgueilleux,
La Seine sur ses bords a des peuples heureux.

En quels lieux l'Océan en retirant ses ondes
Laissa-t-il aux mortels des plaines plus fécondes,
Des coteaux plus rians, de plus riches vallons
Que ceux de la Neustrie, où le dieu des moissons,
Sécondant les bienfaits offerts par la nature,
Fait prospérer les arts que protège Mercure?
Près d'Auge et de Blangis la célèbre Tempé
N'a qu'un lustre idéal, qu'un renom usurpé;
La fameuse Arcadie et les sept monts de Rome,
L'Alphée et l'Eurotas que l'univers renomme,

N'eurent jamais d'aspects plus doux, plus enchanteurs
Que les monts de la Seine à la saison des fleurs;
Que les plaines de l'Eure, en ces tems où Pomone
Fait briller dans les champs les trésors de l'automne.

Laissez, heureux Normands, vanter d'autres climats,
Ou les zones du Sud, ou celles des frimats;
Continuez le plan de votre agriculture;
Mais couvrez vos coteaux d'arbres et de verdure.
Craignez plus que jamais pour vos humbles sillons
Des fils de Jupiter les moites bataillons,
Et le souffle glacé de l'époux d'Oritye.
Réparez, hâtez-vous, l'imprévoyance impie
Et des maîtres ingrats et des agioteurs,
(10) En rendant à vos champs plus d'arbres protecteurs,
Qui des vents de la mer rompant la violence,
Abritent les moissons dans leur plus tendre enfance,
Conservent des vergers les jeunes arbrisseaux
Et fixent parmi vous les nymphes des ruisseaux.
Sans bois et sans abris vous ferez fuir Pomone:
Les destins ont dicté le conseil que je donne.

Pourriez-vous hésiter? elle vous aime encor;
De ses dons réunis contemplez le trésor,

Ses charmes, son éclat et sa magnificence.
Dès que l'astre du jour en quittant la balance,
S'abandonne à regret au fatal scorpion,
Que poursuivra toujours le fougueux Orion,
Éternel ennemi de vos pommes vermeilles,
Préparez vos pressoirs, remplissez vos corbeilles;
Rappellez les plaisirs des champs dans les hameaux,
Et d'un doux hypocras remplissez vos vaisseaux.
Pour régler les degrés de son effervescence,
(31) Consultez de Chambrai la sage expérience :
Il sait vaincre, amortir la fermentation,
Et d'un gaz trop fougueux la détonation.
D'Ambournai vous dira quelle espèce choisie
Peut aussi vous fournir une douce ambroisie,
Et l'amener au point de faire illusion
Au gourmet connaisseur, au railleur bourguignon,
De donner à l'esprit le plus charmant délire,
D'inspirer un poète et d'animer sa lyre.
Peut-être qu'à ces mots un moderne Piton
Décoche sur mes vers un trait d'Anacréon,
Et s'apprête à nier une telle merveille :
Les muses à Rouen ont inspiré Corneille.

NOTES

DU

ONZIÈME CHANT.

(1) PAGE 111, VERS 6.

Les pois retentissans....

DELILLE a dit :

„ Ou de moissons bruyantes
„ De pois retentissans dans leur cosses tremblantes. „

(2) PAGE 212, VERS 6.

.... Eſt le plus difficile.

Jai déjà observé dans une note du premier Chant, que l'avoine était funeste à la culture française ; on ne peut que le répéter en parlant de sa moisson.

Il n'y a point en effet de grain qui se détache plus facilement : pour s'en convaincre, il suffit d'observer, d'un côté ses épis, et de l'autre les chaumes d'avoine après les premières pluies.

(3) PAGE 212, VERS 16.

De la faulx à playon....

Le nord a fait présent à la culture française d'une faulx

très-heureusement imaginée, dite à *playon*, par laquelle les épis fauchés sont en même tems renversés sur un rateau parallèle et posés sans secousse sur la surface de la terre. De tous ces instrumens inventés pour les moissons, il est le plus étonnant, et cependant on en ignore l'auteur : c'est le sort commun des inventeurs dans un art qu'on n'a célébré que dans les pastorales ou sur les théâtres.

Cette faulx si précieuse est encore inconnue ou inusitée dans la plus grande partie de la France. Qu'on juge alors de l'immense quantité d'avoine qui se perd par tout autre moyen.

(4) PAGE 213, VERS 5.

Le soin de javeler....

Le javelage des avoines est peut-être le préjugé des moissons le plus enraciné, le plus généralement répandu et auquel tiennent avec obstination les fermiers du premier ordre, même dans les pays de grande culture; et cependant, laisser javeler l'avoine jusqu'à ce qu'il pleuve, c'est en d'autres termes attendre que le meilleur grain soit détaché, que celui qui reste soit détérioré et que la paille soit viciée; aussi maints exemples et des rapports positifs d'experts vétérinaires prouvent que ces pailles ainsi altérées occasionnent des maladies et même des épizooties, surtout parmi les vaches.

Depuis vingt ans les amis éclairés de l'agriculture ne cessent de réclamer contre cet usage, et les professeurs vétérinaires ont fortifié ce témoignage par des faits constans. On continue le javelage avec plus d'étendue peut-être qu'il y a cinquante ans, parce qu'il y a plus d'esprit de cupidité. Les trois quarts des fermiers de la Brie sourient de pitié quand ils entendent condamner le javelage; ils ne veulent

pas faire attention que la paille fraîchement récoltée, quoique très-sèche, éprouve, entassée sous les toits ou mise en meule, nne légère transpiration qui suffit pour achever complettement la maturité du grain, et que la paille n'en perd nullement sa saveur : ils ne veulent pas réfléchir que s'ils serraient leurs avoines récemment moissonnées, ils pourraient accroître la force de cette même fermentation et donner ainsi au grain ce que probablement ils cherchent à lui donner dans les champs, sans courir les risques d'en perdre la moitié par les pluies et de vicier les pailles.

Je ne vois plus qu'un moyen, c'est d'en faire un objet de police rurale, et de condamner à l'amende tout fermier qui laissera javeler ses avoines, les tems de pluie continue exceptés.

(5) PAGE 214, VERS 4.

Tu dois de tes maïs....

La moisson du maïs n'offre de diversité que dans la méthode de conserver le grain : celle de Bourgogne me paraît préférable. Pour les soins de culture, de moissons et de préparation on ne peut mieux faire, et relativement à tous les pays, que de consulter Rozier.

(6) PAGE 215, VERS, 6.

Mais l'art de les cueillir....

On néglige, on sacrifie généralement la cueillette des fruits, dont la pulpe si tendre et l'éclat si fragile commandent au contraire une attention soutenue et même scrupuleuse.

L'art de bien cueillir les fruits nous vient des couvents et particulièrement de ceux des femmes. Je citerai celui des Ursulines de Paris, où ces dames jouissant d'un beau

jardin, apportaient tant de soins qu'elles avaient imaginé des corbeilles de transports, posées sur des ressorts, et qu'on portait à bras : il n'y avait jamais de contact, même entre les fruits de même espèce, aussi à la dernière saison elles vendaient l'excédent de leur récolte à un très-haut prix.

Ce n'est au surplus qu'à la halle de Paris qu'on peut bien juger de l'art de cueillir et de conserver le fruit ; car dans les provinces on ne traite pas mieux les fruits pulpeux que ceux à amande.

(7) PAGE 216, VERS 3.

La pomme Elisabeth....

Cette pomme est excellente, ses couleurs sont d'un tendre incarnat qu'embellit une peau très blanche. J'ignore si elle doit son nom à une Elizabeth, reine ou sainte, ou si dans les jardins de Versailles, pour faire la cour à madame Elisabeth, sœur de Louis XVI, on aura ainsi nommé la pomme qu'elle aura semblé préférer ; quoiqu'il en soit, je me suis fait un plaisir de citer cette pomme, parce qu'elle est belle et excellente, et parce qu'elle me fournit l'occasion de rappeller le nom d'une princesse, dont la vie à la cour, fut un modèle de vertus, dont la tendresse et le dévouement pour un frère captif et malheureux offrent peut être la plus belle page de l'histoire de la famille royale pendant la révolution. Le sort et la fin déplorable de cette princesse ont dû faire verser des larmes à tout être ayant une ame sensible.

(8) PAGE 217, VERS 18.

Mais des statuts, des lois....

Le ban de vendanges est un grand point de controverse

d'une lampe serait dangereuse dans une cuve ; 2.° parce que je compare l'homme qui examine sa cuve à un vieil avare.

(10) PAGE 219, VERS 18.

.... La grappe humide encore.

Je sais qu'il y a des exceptions, particulièrement pour le vin de Champagne, mais je sais aussi qu'on regarde trop cette exception comme une régle. En raisonnant mieux, on y serait moins forcé d'avoir recours à des moyens artificiels.

(11) PAGE 220, VERS 11.

Pour nos climats divers....

L'art de faire le vin en général est encore loin de la perfection, et dans beaucoup de vignobles on n'en a même pas les connaissances élémentaires.

Maupin a beaucoup écrit et quelquefois déraisonné, ou du moins il s'est prononcé d'une manière trop exclusive en voulant soumettre à ses lois tous les terrains, tous les climats et tous les raisins. On lui doit néanmoins beaucoup d'obligations pour avoir provoqué des expériences, et mis un grand nombre de propriétaires dans le cas de raisonner les principes physiques de la vinification.

Chaptal a traité cette grande question ; il a donné des analyses lumineuses ; il a développé les causes et les effets de la différence des vins en raison des vignobles et des climats, et il a fait connaître les pratiques usitées dans les différentes contrées. Cet article dans le dictionnaire de Rozier est fait pour éclairer, et pour prévenir contre des innovations dangereuses ; mais de l'aveu même de l'auteur, il ne peut suppléer aux connaissances qui résultent des observations du sol, des expositions et des espèces de raisins tellement variées

par les terrains et par la culture, que presque partout la même espèce est prise pour une autre.

Les vignobles de l'Yonne offrent cette preuve au plus haut degré : le clos de la Chenete qui appartenait autrefois aux Bénédictins, et que M. de Choiseul mit à 500 liv. le muid, en 1784, est au levant, à dix pas de la rivière et dans un fond; à trente pas au-dessus, le raisin ne donne qu'un vin commun.

A quatre lieues d'Auxerre, les Bernardins de Pontigny avaient planté de la vigne au-dessus d'une côte applatie, dont le terrain est fort et même un peu argilleux, mais rempli d'une grande quantité de sable ferrugineux. Le vin que donne cette vigne est excellent, il a le goût et le bouquet du Bordeaux : à cent pas, dans toute la circonférence, même au sud, le vin est commun; pour le prix, il vaut deux tiers de moins. Cette vigne rare et extraordinaire appartient à M. Bernard, conseiller de préfecture de l'Yonne, auteur de la vie de Buffon et de l'analyse de ses ouvrages, mon ami intime et le confident de mes Géorgiques.

L'expérience pour conduire la vigne et préparer le vin, est donc le meilleur des maîtres, et elle se concilie toujours avec les principes généraux.

(12) PAGE 221, VERS 9.

Ce n'est point au flambeau....

Au 6.e siècle, les côteaux de la Bourgogne jouissaient déjà d'une grande réputation; Grégoire de Tours déclarait que les vins de Bourgogne valaient mieux que les vins de Gaza en Palestine réputés les meilleurs :

Montes sunt uberrimi, vineisque repleti, qui tàm nobile incolis Falernum porrigunt ut respuant ascalonum Gazos.

Le poète Guillaume Breton, sous Philippe-Auguste, en parlant du vin de Beaune, dit :

Frugiferos

Frugiferos jucunda solo nihilominus illi (duci Burgundiæ)
Cùm multis suberat aliis vinosa Bealna.

Au sacre de Philippe de Valois, en 1328, le vin de Beaune coûtait 50 livres la queue.

(13) PAGE 221, VERS 13.

.... De si douces mamelles.

J'ai voulu conserver les belles expressions d'Erasme, qui écrivait de Bâle à Laurinus en 1522 : *O felicem vel hoc nomine Burgundiam, planèque dignam quæ mater hominum dicatur, postea quàm tale lac habet in uberibus.*

(14) PAGE 221, VERS 21.

Ne souffrez point sur-tout....

Il y a longtemps qu'on dit et qu'on répète que le *gamet tuera la Bourgogne*, je crois que nous sommes arrivés à l'époque où cette fatale prédiction se réalise.

La révolution à cet égard a bouleversé et les hommes et les choses ; depuis plusieurs siècles les maisons religieuses, sur tout celles de la Flandre, le haut clergé et les grands seigneurs avaient fait mettre plusieurs vignobles en réputation ; fidèles à se pourvoir tous les ans auprès de ceux qui en étaient propriétaires, ils savaient en apprécier les qualités, et il n'y avait point dans les couvens de tradition plus positivement suivie ; si alors on eût osé changer la culture et le plant, on eût perdu ces riches pratiques et détourné le commerce.

Depuis qu'il n'y a plus de couvens et de riches seigneurs dans la noblesse et le clergé; depuis que, par un luxe anti-national, on est indifférent pour les bons vins français, et que les vins d'Espagne acquièrent une si grande faveur, les nouveaux propriétaires de ces clos fameux ne sachant où

placer leurs vins, et n'en trouvant plus l'ancien prix, se sont déterminés à arracher ces vignes séculaires, et à substituer aux plants fins et délicats des plants dits d'abondance.

Dans le fait, depuis dix ans, tous ceux qui dans les vignobles renommés récoltent du vin commun, le vendent auſſitôt et à un très-haut prix, tandis que ceux qui ont résisté à cette spéculation, ne trouvent point à vendre leur vin; comment résister à un tel entraînement que commande l'intérêt?

Tel propriétaire dans un clos célèbre, année moyenne, ne fait ordinairement que deux pièces par arpent, quand son voisin sur la même côte en fait dix, parce qu'il a changé de plant et fumé sa vigne. Le premier garde son vin deux à trois ans pour le vendre parfait, et l'autre après trois mois a vendu toute sa récolte.

Le maximum de l'un dans le commerce est de 400 liv. la pièce, et l'autre se vend au moins 200 à 240 livres; ce qui fait une différence pour chaque année, tous frais de tonneaux, de moissons, de garde, etc. déduits, de plus de 5 à 600 liv.

Le Gouvernement ne doit pourtant pas être indifférent sur cette révolution plus fâcheuse qu'elle ne peut lui paraître au premier coup d œil.

Les anciens gouvernans attachaient beaucoup d'importance à la célébrité des vins de Bourgogne: Philippe-le-Hardi, par une ordonnance de 1395, dit: « Apprenant que dans la côte » où croît le meilleur vin du royaume, dont notre saint père » le pape, monsieur le roi et plusieurs autres grands seigneurs » ont coutume par préférence de faire leur provision, on » avait depuis peu emplanté du *gamais très-mauvais et déloyau* » *plant*, ce qu'a mainte fois deçu et fraudé les marchands » étrangers, dont nos sujets sont moult endommagés et ap- » pauvris, ordonnons que les plants de *gamais* soient copés

» et extirpés dans un mois, sous peine de chacun 60 sous » d'amende. »

Philippe-le-Bon en 1459 réitéra la même ordonnance.

Je crois que le gouvernement d'à présent a encore de plus fortes raisons pour maintenir la qualité des bons vins de France : il n'y a point de colonie qui vaille en revenu et en bienfaits cette ressource de la mère patrie.

(15) PAGE 222, VERS 4.

... Ou le Vosne ou Migrenne.

Vosne est le climat suprême de la haute Bourgogne ; car il n'y a point de vins communs ; autour du clocher sont les fameux clos de la Romanée, de la Tâche, de Richebourg, de Vareilles, de la Grand'rue, &c.

Migrenne est le premier clos de la Basse Bourgogne ; il fait partie de la grande côte d'Auxerre ; les évêques de cette ville en ont mis le vin en grande réputation, comme les bénédictins avaient fait renommer celui de la Chenette.

Le vin de Migrenne eſt délicat & généreux ; il a en outre un bouquet délicieux ; et ce qui le met au-dessus de beaucoup d'autres vins célèbres, c'est qu'il est bienfaisant, même pour les estomachs affaiblis & sur tout pour les convalescens.

M. Audry fameux médecin et quoique champenois d'origine, lui donna la préférence dans son traité des Alimens de carême, imprimé en 1713. Il dit que le vin d'Auxerre est des meilleurs vins de Bourgogne, & il le propose seul avec celui de Beaune à ceux qui veulent prendre *un véritable soin de leur santé.*

Le vin de la grande côte en général, particulièrement le Migrenne, a encore une faculté rare pour les vins de cette espèce, c'eſt qu'il peut s'exporter : les évêques d'Auxerre en envoyaient en Angleterre, & conſtamment en Italie.

(16) PAGE 122, VERS 5.

Les coteaux renommés....

Voici l'opinion qu'avait le père Vaniére des différens vignobles.

Cociacis *oritur liber, generosus in agris* (Coucy),
Firmus Burdigalæ, Bliteræ *mitissimus; asper* (Bordeaux *et* Beziers)
Lutetiæ, *rupes ab* Eremo *dicta potentem* (Paris *et* l'Hermitage),
Atque probi generat gustus; Campania *mollem* (Champagne)
Educat; austerum Burgundia, Belna *severum* (Beaune *et* Bourgogne),
Lene merum ripis *nomen ducit ab* altis (Rivesaltes).
Cruda coquit nimium pravis alimenta Cadurci (Cahors).
Vina probant succosa quibus tabentia palor
Ora notat; si cui placeant Vellanna, Neracum (Vellai *et* Nérac)
Oderit, atque tuos amet idem Arvernia, *colles* (Auvergne).

(17) PAGE 122, VERS 12.

La fermentation....

La fermentation ne peut avoir de règles fixes, sur-tout pour la durée qui est nécessairement relative et à la qualité des raisins et à la différence des climats. Les vins célèbres de Migrenne, de la Romanette et de la grande côte d'Auxerre en général, ne cuvent jamais le même espace de temps; tantôt dix-huit, vingt quatre ou trente six heures; et cependant ils se conservent très-longtemps.

L'an 1802 sera mémorable par les qualités exquises du vin; cependant on n'a laissé cuver que vingt-quatre à trente heures; si on laissait cuver plus long-temps le vin serait dur et sans bouquet: il n'y a point de raisons à opposer à un fait que confirment deux siècles d'expériences; tandis que dans un très-grand nombre de vignobles on laisse cuver quatre, six, huit à quinze jours, jusqu'à ce qu'en un mot le marc et le vin soient froids.

Les vendanges de l'Auxerrois de 1803, offrent une sorte de phénomène relativement à la fermentation, qu'il est utile de consigner ici. Cinq mois consécutifs s'étaient passés sans pluie, la sécheresse avait été extrême, le vent avait presque toujours été ouest, nord ou nord est, & rarement sud, aussi la végétation ne fut pas interrompue; ni le pampre ni le raisin n'en souffrirent point, et les feuilles du pineau surtout étaient aussi vertes en octobre qu'en juillet.

On n'a vu, cette année, ni vers, ni chenilles, ni raisins brulés ni pourris; la vendange, de mémoire d'homme, n'avait offert un plus bel aspect; sur chaque raisin était une teinte blanche qu'on appelle *fleur de grappe;* on s'attendait (pour me servir de l'expression du pays) que le raisin, si long-temps *nourri de chaleur*, et qui n'avait pas été atteint par la pluie, fermenterait auſſitôt qu'il serait jeté dans la cuve; au contraire la vendange a été inerte pendant quatre et cinq jours, & ce n'est qu'au sixième, septième et huitième jour, qu'on a décuvé.

Il faut observer qu'à l'époque des vendanges le fond de l'air était froid, et qu'un orage violent en avait encore augmenté l'intensité.

Quand la fermentation a été une fois établie, elle a fort bien parcouru toutes ses périodes ordinaires On espère cependant que les vins feront bons, quoiqu'ils soient moins colorés que ceux de l'année précedente.

La fermentation est un sujet très-bien traité dans Rozier, et qui fait vivement regretter que cet agronome célèbre n'ait pu achever son ouvrage. Tous ses amis et ses collaborateurs s'accordent à dire que les deux articles *Vigne* et *Vin* étaient supérieurs à tout ce qu'il avait écrit sur cette partie de la physique. Ces manuscrits ont disparu: la commission d'agriculture présidée par Berthollet, les a fait rechercher dans le temps,

mais inutilement ; ils sont peut-être maintenant chez un peuple qui n'a pu les payer trop cher pour en priver la France.

MM. Dussieux et Chaptal ont suppléé à cette perte, le premier en fournissant l'article *Vigne*, et le second, celui du *Vin* ; l'un et l'autre ont fait preuve de talens et de grandes connaissances acquises, et on ne peut que leur savoir beaucoup de reconnaissance pour leur travail ; mais je suis persuadé que ces deux savans même partagent nos regrets sur la perte des manuscrits de Rozier.

Je ne peux trop inviter les agronomes à consulter Rozier sur la fermentation vineuse, c'est encore le meilleur guide. Comment M. Delille, dans son Homme des Champs, a-t-il pu s'oublier jusqu'à dire :

« Laissez là ces projets recueillis par Rozier,
» Beaux dans le cabinet, féconds sur le papier. »

Je confesse que ces deux vers m'en avaient suggéré quatre que j'ai supprimés, 1.° parce qu'ils avaient été faits un peu *ab irato* ; 2.° parce que j'ai réfléchi que M. Delille n'était pas un agronome ; 3.° enfin, parce qu'il ne convient pas à un potier de rustiques figulines de se fâcher contre un maître qui a travaillé en bronze.

(18) PAGE 223, VERS 14.

.... Et des modes d'essais.

Les uns enfoncent un tuyau de fer blanc percé de trous et qui retient la liqueur ; si elle tombe claire, si elle est vineuse au goût et à l'odorat, c'est un signe pour décuver ou du moins pour faire indiquer l'instant du décuvage.

D'autres font filtrer à travers un papier brouillard ; si le vin a la couleur desirée, s'il se soutient clair, on tire la cuve.

Au surplus, tous ces modes sont subordonnés aux qualités

des vins, au but qu'on s'en propose, au climat et à l'espèce des raisins.

L'expérience est le meilleur maître.

(19) PAGE 224, VERS 6.

.... Laisser ce vieux procès.

Les médecins, d'après celui du roi, ayant conseillé aux convalescens le *vin de Bourgogne*, et interdit celui de Champagne, il en résulta une petite guerre entre Charles *Coffin*, poète champenois, et Benigne *Grenan*, poète bourguignon; et de plus une controverse entre Hugues de *Salin*, médecin à Beaune, et *le Peschcur*, médecin à Rheims : il y a eu plusieurs éditions de ces débats d'ailleurs curieux.

La faculté de médecine de Paris crut devoir intervenir, et, d'après une thèse soutenue par M. Arbinet en 1665, elle prononça son jugement en faveur du vin de Beaune. *Vinum belnense esse suavissimum sic et salubertimum.*

(20) PAGE 224, VERS 21.

Et Philippe-le-Bon....

Ce duc obtint à *Bruges* ce qu'il voulut des princes et des ambassadeurs des rois, avec lesquels il était en guerre, en leur faisant boire de son excellent vin de Beaune : *Vinum belnense super omnia vina.* Cette manière de terminer la guerre vaut sans doute mieux que celle du canon.

(21) PAGE 225, VERS 3.

Et le charmant Pétrarque....

Pétrarque écrivait très-sérieusement au pape Urbain V, en 1366, pour l'inviter à venir résider à Rome ; il lui disait de ne point écouter les représentations de ses cardinaux qui

ne voulaient point retourner dans la capitale de la chrétienté, parce qu'ils n'y trouveraient point du vin de Beaune qu'ils regardaient comme le nectar des dieux.

» *Beatam sine Belnâ vitam agere posse diffidunt, & ab iis* » *ut deorum nectar celebratur.* »

(22) PAGE 225, VERS 18.

Et des rois de l'Europe....

Louis le Gros tint le chapitre général de Citeaux en 1127.

Le pape Eugène III présida celui de 1147 où se trouva Louis VII.

Le duc Hugues III assita au chapitre de 1170.

L'empereur Frédéric à celui de 1215.

Saint Louis, accompagné de la reine Blanche sa mère et du duc de Bourgogne, vint exprès à Citeaux pour tenir le chapitre de 1244.

François I en 1521 y créa cehevaliers Henry d'Albert, Frédéric, prince de Danemarck, l'empereur Charles V et Henry VIII, roi d'Angleterre.

Louis XIV et la reine y séjournèrent en 1682.

(23) PAGE 226, VERS 6.

Que Santeuil et Boileau....

Boileau et Santeuil suivirent de près Louis XIV; ils ne pouvaient sortir de Citeaux, tant ils y trouvaient le vin délicieux.

Un des religieux pria Boileau de lui montrer la molesse qu'il avait dit séjourner à Citeaux. « Mon père, dit l'auteur du lutrin, vous la tenez cachée avec trop de soins. Santeuil voulut continuer la plaisanterie; mais un religieux moins

endurant, lui répondit : la molesse a pu y résider autrefois, mais aujourd'hui c'est la folie. »

(24) PAGE 226, VERS 21.

L'infortuné Trouvé. . . .

Dom Trouvé était abbé de Citeaux lors de la révolution il était originaire de la Bourgogne et d'un bourg peu éloigné de l'abbaye même. Après la dignité du Saint-Siège, il n'y en avait pas de plus belle et de plus désirable pour un ecclésiastique : il exerçait sa juridiction dans presque tous les états de l'Europe.

Voici un fait qui prouve le pouvoir et la considération dont il jouissait. En 1765, dom Trouvé tint un chapitre général pour régler des difficultés survenues entre l'abbaye chef d'ordre, et celles de Pontigny, de Clervaux, de Morimont et de Laferté, dénommées les Quatre Filles de Citeaux.

L'abbé avait fait venir tous les abbés étrangers, ses suffragans et tributaires. Il y en avait d'Allemagne qui étaient même souverains, tel que celui de Salm. La chronique rapporte qu'il eut pour ces derniers tous les égards et les soins qui pouvait le plus flatter des abbés Allemands. Le nectar du Clos-Vougeot coulait pour eux abondamment. Les Quatre-Filles furent vaincues. Pour reconnaître encore les bons offices des prélats étrangers, il les invita à l'accompagner à la rentrée solennelle du parlement de Dijon, dont l'abbé de Citeaux était conseiller d'honneur né.

Quand M. le premier président et les conseillers furent assis et couverts, les abbés Allemands placés au banc de MM. les gens du roi restèrent debout et découverts ; M. le président les invita par signe à s'asseoir et à se couvrir. Tous

unanimement répondirent par un geste qu'ils ne le pouvaient. Le premier Président, députa vers eux le premier huissier audiencier, ils lui répondirent : *non propter senatum, sed propter reverendissimum abbatem.*

Les revenus de l'abbaye de Citeaux étaient immenses. Dom Trouvé est mort en 1794 dans l'indigence chez des parens qui lui avaient donné l'hospitalité.

(25) PAGE 227, VERS 22.

... Le beau renom expire.

J'ai vu, en l'an 9, beaucoup de vignobles de la Bourgogne fort bien tenus ; mais les soins et les dépenses de la culture sont précisément la cause de la dégénération des vins. Tous les ceps y sont nouveaux ou rajeunis, et la végétation partout y est trop vigoureuse, et telle dans un clos que je m'abstiens de nommer, que le propriétaire avait donné l'ordre de réduire la quantité des raisins après que la fleur serait passée.

Les moines de Citeaux ne faisaient que peu de vin, parce qu'ils laissaient *vieillir les ceps*, parce qu'ils n'y mettaient aucune *espèce d'engrais*. Les raisins étaient rares ou peu abondants, mais ils étaient *exquis*. Il est même important de remarquer que tous ces fameux clos de la haute Bourgogne ne sont point sur des côtes, ni même à leur penchant. Le clos Vougeot est baigné à l'ouest par la rivière de Vouges ; mais le sol en est très-heureusement composé pour produire d'excellent vin.

Si les propriétaires sont jaloux de revenir à l'ancienne réputation qu'avaient ces vignobles, ils doivent imiter les religieux de Citeaux, car l'abondance, sur ce point, est exclusive de la qualité.

L'acquéreur du clos de Migrenne dans l'Auxerrois a respecté les vieux ceps.

(26) PAGE 218, VERS 7.

Paris est maintenant....

On ne peut se faire une idée de la cupidité et de la crédulité des parisiens : des uns, pour oser faire le vin, et des autres pour le boire. Rien n'est si rare dans le commerce que du vin naturel ; il y a des ateliers innombrables de frelaterie, et on y est même tellement accoutumé qu'un bon vin franc et d'un bon cru y plaît moins qu'un vin sophistiqué.

Les ministres, les consuls, les conseillers d'état sont soumis à l'empire des travailleurs de vins, et je crois même que le plus frelaté est chez les consuls, où à tant de titres, devrait être le meilleur vin.

Louis XV pendant 35 ans a fait son ordinaire du vin de *Beaune* et d'*Irancy près Auxerre*. Ses courtisans lui vantaient d'autres vins : messieurs, cela peut-être, leur disait le roi, mais je me trouve très-bien de mon ordinaire.

On voit le Gouvernement faire escorter des monumens d'arts qu'on ne peut ni changer, ni dénaturer, pourquoi ne prendrait on pas des précautions de sûreté pour faire arriver, et surtout pour faire *garder intacts*, à Paris, des vins de nos fameux vignobles.

(27) PAGE 228, VERS 13.

Quel moderne Fagon....

Louis XIV, en 1680, éprouva une forte maladie. Sa convalescence fut longue. Son premier médecin, Fagon, lui fit quitter le vin de Champagne et le mit à celui de

Bourgogne, en lui indiquant Beaune, Coulanges et Migrenne. Le prince ne tarda pas à se trouver mieux du changement.

(28) PAGE 228, VERS 17.

... Quel Erasme nouveau.

Erasme était tourmenté de maux d'estomach; il ne se guérit qu'en Bourgogne. Les anciens d'Auxerre prétendent que c'est en buvant du Migrenne de l'évêque d'Auxerre; d'autres que c'est avec du vin du clos Vougeot. Je veux m'établir en France, écrivait il à Laurinus, non pour y commander, mais pour y boire du vin de Bourgogne, *modo ut totus demigrem in Burgundiam.*

(29) PAGE 230, VERS 15.

Qui porta d'Ibérie....

On croit généralement en Normandie que la culture du pommier et l'art de faire le cidre viennent de l'Espagne. On se fonde sur ce que, dans le quatorzième siècle, les rois de Navarre, de la branche d'Evreux, qui avaient de grandes possessions en Normandie, y ont fait connaître le cidre qui, dans la Navarre Espagnole, se nomme encore *cidra.*

Dans quelques cantons de la Normandie, les pommiers sont connus sous le nom de Biscais.

Aux treizième, quatorzième et quinzième siècles, on cultivait la vigne dans toutes les parties de cette province; il n'y a point de couvent qui n'en fasse mention.

Les Normands, en préférant la culture du Pommier à celle de la vigne, ont fait preuve à la fois et de sagesse, et de savoir dans l'art de cultiver.

(30) PAGE 232, VERS 14.

... Plus d'arbres protecteurs.

L'abatis des arbres a été extrême en Normandie pen-

dant la révolution : les acquéreurs de domaines nationaux surtout, ont fait des coupes blanches. C'est un grand malheur pour cette province qui est la première en bute aux terribles vents de mer et aux souffles glacés de celles du nord; elle a plus besoin d'abris pour ses fruits et ses herbages; les motifs qui ont porté les anciens cultivateurs Normands à faire, autour des champs, des fossés très-élevés et à les complanter d'arbres forestiers, doivent déterminer promptement l'administration et le Gouvernement à y favoriser la plantation de grands arbres. Il n'en est pas des plantations sur les rives maritimes comme de celles dans l'intérieur; moins il y a d'arbres, plus les succès des semis ou des plantations sont difficiles. On éprouva bien cette vérité à la fin du règne de Louis XV pour les landes de Bordeaux. Vingt tentatives de plantations avaient été inutiles, quand un conseiller au parlement s'avisa, avant de planter, de faire une forte digue en opposite aux vents de mer; il sema des pins à l'abri de cette digue qui réussirent, et qui, parvenus à une certaine hauteur, bravèrent tous les vents et les intempéries, et servirent à leur tour de remparts aux plantations ultérieures.

On pourrait déjà citer plusieurs plages de la Normandie et de la Picardie où il est impossible de faire croître des arbres fruitiers.

(31) PAGE 233, VERS 10.

Consultez de Chambrai....

Le marquis de Chambrai, de l'aveu de Dambournai, qui fait autorité en agronomie, a donné le meilleur traité sur la culture du pommier et sur l'art de faire le cidre.

Digitized by Google

GÉORGIQUES FRANÇAISES.

CHANT DOUZIEME.

FORTUNÉ laboureur tu soumets à tes lois
Les diverses moissons des plaines et des bois ;
Dans le nombre pourtant il en est une encore
Qui se perd dans nos champs, qu'ailleurs on fait éclore:
Qui fut si précieuse aux Français d'autrefois
Et proclamée utile aux fastes de nos rois.
(1) Les destins au safran ont déclaré la guerre,
A peine daigne-t-on en occuper la terre ;
Sa fleur qu'on vit jadis vendue au poids de l'or
N'est plus au Lauraguais qu'un importun trésor :
Peut-être même un jour Crocus et son amante,
Seuls nous rappelleront les dons de cette plante.

L'étranger cependant plus constant dans ses goûts,
A son régime, aux mœurs plus fidèle que nous,
Trouve dans le safran de fécondes ressources;
Il peut donc dans nos champs entr'ouvrir quelques sources.
Ah! quand nous négligeons tous ces minces ruisseaux,
La jalouse Albion en forme des canaux,
Et levant le safran des terres étrangères
Le verse en des comptoirs jadis nos tributaires.

Digne cultivateur, émule généreux,
Reproduis un trésor trouvé par nos ayeux;
De l'Hérault et du Clain, du Lot & de la Vienne,
Des couleurs où Crocus embellit chaque plaine;
Aux champs où Jeanne d'Arc a vaincu les Anglais,
Fais encore triompher le safran des Français.
(*) Salut, ô Malesherbe! il n'est plus le grand homme
Le nestor des savans, ton illustre agronome,
Tu pleures ton martyr qui, près des Duhamels,
N'employa ses talens qu'au bonheur de mortels.
Dans ses vastes jardins, les vertus désolées,
Ont formé sous chaque arbre autant de mausolées,
Où le morne silence et la mémoire en pleurs
Rappellent et leur maître et les jours de douleurs;

Les

Les forfaits sont vengés: la France enfin respire,
Les lois et les vertus ont repris leur empire,
Et Malesherbe même applaudit aux travaux
Et du sénat auguste et de notre héros.

Je ne te ferai point un détail didactique
Pour dire du safran l'apprêt économique,
Duhamel et Rozier, dans leurs doctes écrits,
De cette rare plante ont fait sentir le prix.

Mais parmi les moissons il en est encore une,
Dont le funeste cours m'attriste et m'importune,
Que Cérès dédaignait, et qu'avec des regrets,
Je vois continuer sur d'immenses guérets;
(3 Equivoque présent du Sarrasin barbare,
Triste blé qui nourrit le malheureux Tartare.

Veillant pour la patrie, habile à tout prévoir,
O Sully, tu voulus proscrire le blé noir,
Et grand homme d'état interdire à la France
Un grain que le commerce exclut de sa balance;
Mais le destin plus fort que ce sage et son roi,
De cet indigne blé laissa subir la loi,
Et malgré ses efforts et malgré nos lumières
Son règne se soutient en abusant nos terres.

Que dis-je ! des écrits proclament ses bienfaits,
Lui prêtent des vertus et même des attraits.
Des blés les plus dorés que produit l'Aquitaine,
Le noir, selon Martin, n'interrompt pas la chaîne;
Excellent pour la terte, excellent par son grain,
On doit, et chaque année, en couvrir son terrain:
Nul motif ne l'arrête, il franchit tous obstacles,
Et son fameux blé noir est un blé de miracles.

Eh! que ne dit-on pas quand on est dans l'erreur ?
Nous avons vu louer les tems de la terreur;
Mais toi plus défiant et moins enthousiaste,
Avec la vérité ne sois point en contraste:
Imite la nature, elle ne proscrit rien,
Car de la moindre plante on tire quelque bien.

Tout sol qui par les soins d'une active culture,
Peut produire un froment d'une qualité pure,
Qui même plus léger peut offrir en moisson
Ou de l'orge, ou du seigle, ou même l'escourgeon,
Ne doit point dans son sein nourrir une semence
Qui ne donne aux greniers qu'une pauvre abondance.
Loin donc de consumer tes précieux guérets
N'y séme le blé noir que pour servir d'engrais;

Sa tige qui fermente en soulevant la terre
Peut rendre un sol ingrat éminemment prospère.

Cependant si du ciel les terribles fléaux
Abîmaient tes moissons sous la grêle ou les eaux,
Si la vierge céleste occupe encor son astre,
Tu pourrais par ce grain alléger ton désastre.

Quand je condamne ici l'empire du blé noir,
Et l'abus qu'on en fait, je suis loin de vouloir
Ravir aux habitans de certaines contrées
Des fêtes que l'usage à table a consacrées.
J'aime et desire voir aux longs jours des hivers,
Et quand les aquilons règnent seuls dans les airs
Une heureuse famille et des bergers folâtres,
Faire un joyeux repas, assis devant leurs âtres;
Sur un feu qui pétille on apporte un plateau
Qui transforme à l'instant une pâte en gâteau,
Qu'avec un saint respect ou la mère, ou la fille,
Présente à l'étranger, au chef de la famille,
Ou qu'aux risques du feu des garçons turbulens
Enlèvent, se mocquant de ceux qui sont trop lents.

Quand Flore dans les prés a fermé ses corbeilles,
(4) Je te conseille encor pour nourrir tes abeilles

De cultiver ce blé, dont la tardive fleur,
Soutiendra plus long-tems leur précieux labeur.

Cultivateurs du Maine, habitans de la Bresse,
Et vous que les bons mets peuvent mettre en liesse,
Avec les plus grands soins, cultivez le blé noir :
Apôtre de Cérès, j'ai rempli mon devoir.

Un destin bien contraire à cette agriculture,
Dans les mêmes climats efface la culture
D'un arbre noutricier, l'ornement des vallons,
Et l'un de nos remparts contre les aquilons,
Arbre majestueux, en même tems utile,
Que chérissait la Gaule et qu'a chanté Virgile,
Qui peuplait nos forêts et défendait nos monts,
Le téservoir des eaux et l'appui des moissons.
Tous ces titres sacrés n'ont plus aucun empire,
Un génie infernal excite à le détruire,
Le funeste refrain est de savoir jouir,
Et dans les tems ptésens d'absorbet l'avenit.
Des zônes du midi les immenses garrigues
N'opposent aux fléaux que d'impuissantes digues;
On y contemple, hélas ! mille monts décharnés
(5) Que par le châtaigniet on a vu couronnés.

Le farouche Borée accourt de la Neustrie,
Des sombres Apennins et des monts d'Helvétie,
Assaillir de ses traits ou donner le trépas
(6) Aux arbres de Vénus, aux arbres de Pallas.
Des nymphes des coteaux les urnes sont taries,
Et des torrens fougueux ravagent les prairies.

Mais la France déjà pour ses riches climats,
Se désole ou se plaint des désastreux frimats.
O muse ! à mes accens prête de puissans charmes
Pour retracer encor ses maux et ses alarmes ;
Montre-la suppliante, implorant à la fois,
Pour nos pays déserts et des eaux et des bois,
Accusant notre luxe et le dur égoïsme,
(7) Et nos frivoles mœurs et le philosophisme,
(8) D'avoir partout détruit nos superbes forêts,
Et laissé sans fraîcheur les déclives guérêts.
Rappelle de Colbert, son magistrat suprême,
L'épouvantable mot qu'il dit à Louis même :
Sans votre autorité, sans de sévères lois,
(9) La France va périr ; on détruit tous ses bois.

Quelle est donc ta puissance, ô terrible génie!
Des causes du bonheur tu troubles l'harmonie,

Tu laisses sans abri, sans verdure et sans eaux
Des plaines, des cités, des prés et des hameaux.
Tous ces effets sont vus avec indifférence ;
Quand le riche a de tout, on croit à l'abondance.
Les plus sages conseils que Minerve a dictés,
Et le plus grand désastre, et les calamités
Ne trouvent que des cœurs voués à l'apathie ;
Et qui pour l'avenir ont de l'antipathie.

Inspirant aux Français de sinistres penchans,
Tu fais aimer la ville et déserter les champs ;
Du respect pour les bois effaçant la mémoire,
(10) Tu veux les dévorer ; tout détruire est ta gloire :
Tel dans les tems de guetre, après de longs combats,
On voit de loin en loin errer quelques soldats,
Tel et plus rare encor, sur les monts des Cévennes,
S'offre le châtaignier, l'honneur des Aquitaines,
Où le frappent, hélas! et l'inflexible hiver,
Et du cultivateur l'impitoyable fer.
Avec ardeur pourtant les peuples des campagnes,
Pour recueillir ses fruits parcourent les montagnes.
De toutes les moissons, comme de tous les mets,
La châtaigne est pour eux le plus doux des bienfaits :

C'est le tems des plaisirs où l'on voit les familles,
Traiter, pour marier et leurs fils et leurs filles,
Où les adolescens renouvellent leurs jeux,
Et les joyeux vieillards, leurs contes et leurs vœux.
Chaque soir à son tour, et dans chaque vallée,
(11) Une famille tient à son feu l'assemblée.
Doux momens de plaisirs pour le cœur plein d'attrait!
La châtaigne amollie ou dans des flots de lait,
Ou sur un vif brasier qui pétille grillée,
Compose le festin offert à la veillée.
Quelquefois un espiègle à perfide dessein,
Convive officieux élance de sa main,
Et plonge sous la cendre une châtaigne entière;
Bientôt l'explosion fait voler la poussière.
Trop heureuse la fille en ce rapide instant,
Qui peut ravir son front au baiser d'un galant!

Pour cueillir et garder cette moisson encore,
Il est quelques apprêts, même un art qu'on ignore,
Qu'aux monts de la Lozère on inventa jadis,
Dont peut-être en ces tems on méconnaît le prix.
Quoiqu'il soit superflu d'en garder la mémoire;
Poëte, historien, j'en consacre l'histoire.

La châtaigne en son sein recelant beaucoup d'air,
Craint un lieu trop humide, & le froid de l'hiver.
Si tu ne veux donc point décevoir ton attente,
Garde-toi d'en former un amas qui fermente;
Avec précaution fais épandre ces fruits;
Crains surtout Orion et les brumeuses nuits;
Et si de la saison redoutant l'influence,
Tu veux en prolonger à tout prix l'existence,
En avoir pour la table, au retour des beaux jours,
(11) Imite des Merveys les ingénieux fours,
Dont le feu par degrés développant la force,
Du fruit chasse l'humide, en dilate l'écorce
Qui n'offrant plus à l'air de vifs points de contact,
Pour toutes les saisons transmet un fruit intact.

Par un même vertige on voit partout détruire,
L'arbre qui fut si cher à Menalque, à Tityre;
Cet arbre confident des plus tendres amours,
Dont le dôme prêtait des charmes aux beaux jours.
Ils ne sont plus les tems de l'âge d'or champêtre,
Où l'amant trop timide exprimait sur un hêtre
Des pensers amoureux, des emblêmes sacrés;
Par le bûcheron même ils étaient révérés.

(13) Hélas! on ne craint plus ni les Hamadryades,
Ni le courroux de Pan, protecteur des Nayades;
Et l'homme plus terrible encore que le tems,
Semble vouloir ravir l'ombre même au printems.

Quel arbre néanmoins aux champs de la nature
Lui dispute le prix par sa belle verdure,
Par sa forme élégante et son tronc argenté
Qu'ombragent des rameaux d'un tissu velouté?
Ah! s'il brillait au moins par une beauté vaine,
J'aurais moins de regrets, j'en aurais moins de peine.
Mais combien est injuste un si funeste sort!
(14) Le hêtre est l'olivier des provinces du nord,
Les autels et des saints les augustes images,
Les chars les plus brillans, les rustiques ouvrages,
Les plians et les lits du pauvre et des Crésus,
Les sophas que Jacob invente à nos Vénus,
Proviennent des forêts où s'élève le hêtre,
Er qu'un luxe effréné fait par-tout disparaître.

Non loin de nous encor les antiques forêts,
Quand déjà les frimats régnaient sur les guérets,
(15) Ont offert des moissons presque toujours certaines;
De maints acides fruits et de glands et de faines

Du théâtre des champs couronnant les travaux,
Elles enrichissaient l'état et les hameaux ;
Elles servaient encore aux fils du dieu des ondes.
Les sylvains engraissaient ces êtres dits immondes
Qui sur les flots amers, en dépit de Cypris,
Aux Jean-Bart, aux Tourville offraient des mets chéris.
Des sorbes des oiseaux, des cornouilles sauvages,
Les colons indigens composaient des breuvages
Qui de l'air ou des eaux corrigeant l'âpreté,
Dans les travaux encor soutenaient leur santé.

Quand tes fils ou ta femme, occupés dans l'automne
A recueillir les fruits de Pan et de Pomone,
Te disent chaque soir leurs travaux, leurs succès,
Tu dois en même temps consacrer à Cérès
(16) De tes blés les plus beaux les nouvelles semences,
Et pour tous les terrains assortir les essences.
Si parmi tes moissons des grains sont peu nourris,
N'en sème que de ceux vendus au plus haut prix,
Dont le germe parfait, sensible sous l'écorce,
Présage des épis féconds et pleins de force ;
Si des feux du soleil ton sol ressent l'ardeur,
Par une immersion supplée à la fraicheur,

Et que de ton froment la semence choisie
Aux bains dits par Tillet soit toujours amollie.
D'une prompte verdure animant chaque grain
La terre à la rosée ouvrira mieux son sein,
Et des matins brumeux ou d'autre intempérie
Ils neutraliseront la funeste carie.

Dans l'art d'ensemencer qu'on est novice encor!
Ah! l'homme saurait tout si le blé portait l'or.
(17) On voit les grains couverts à la herse légère,
Avant de s'implanter, reverdir sur la terre
Qui s'affaissant bientôt sous le poids des frimats,
N'offre plus à l'hiver que des plants délicats;
Tandis que des sillons appelant un air libre
Donneraient aux épis un plus ferme équilibre;
Et l'Orion fougueux aux ardentes saisons
S'efforcerait en vain d'en verser les moissons.

Par-tout avec excès avide d'abondance
On charge les terrains des grains qu'on ensemence.
(18) Mille pauvres vivraient des seuls blés superflus
Que l'Eure sacrifie à ce fatal abus.

L'opulent citadin dans les temps de froidure
De l'ordre des saisons ou gémit ou murmure.

L'homme des champs alors plus sage en ses desirs,
Jusqu'au sein des hivers sait trouver des plaisirs.
Tantôt pour ses festins il se livre à la chasse,
Où pour plaire à Vénus il poursuit à la trace
L'horrible sanglier qui dans toutes saisons,
Bouleverse ou détruit ses champs et ses moissons,
Quand ses fils par l'appât d'une perfide graine,
Attirent sous des rets les oiseaux de la plaine.
Tantôt avec ses chiens veillant pour les hameaux
Il tue ou chasse au loin l'ennemi des troupeaux,
Et si de son instinct il redoute la force,
Il l'attire en un piège à l'odeur d'une amorce.
Quelquefois dans les champs emporté par l'ardeur,
Il guette la perdrix ou le lapin rongeur ;
Et si d'un grand gibier il découvre la voie,
Il brûle du desir d'en faire aussi sa proie.
Ah ! trop heureux le cerf et son timide faon
Qui peuvent échapper par leur rapide élan ;
(19) Car bientôt nos forêts qu'un noir destin condamne,
Ne pourront plus offrir des biches à Diane.

Le temps est arrivé d'employer les moissons
Des divers végétaux comptis en mes leçons.

Du sort diététique en subissant l'empire,
(10) Aux bœufs vieillis par l'âge, et j'ai peine à le dire,
Prodigue à pleines mains des gramens nourrissans ;
Qu'auparavant le sel les rende appétissans.
Réserve à leurs desirs, et toujours préparées,
Ou de l'avoine en grains, ou des raves sucrées,
De la fleur de froment ou de l'orge en gâteaux.
Oh! trop perfides soins! Enchante leur repos.
S'ils veillent chante-leur & pendant qu'ils digèrent,
Une douce chanson ou le rans qu'ils préfèrent.
De leur obéfité poursuis tous les progrès,
Pour mettre enfin un terme à ta peine, à tes frais.
Bientôt arrive un saint dont la fatale fête
D'un plus faral cordon leur fait ceindre la tête :
C'en est fait.... du bonheur fuit le dernier inftant
Et d'un affreux deftin commence le tourment.
Amenés en triomphe et par leurs propres maîtres,
Aux places des cités ou dans les clos champêtres,
Accumulés en foule, alignés par les flancs,
On montre leur ampleur aux regards des marchands ;
A rravers mille cris on propose, on parie,
Et sans qu'on s'en offense, on berne, on injurie;
Mille mains à la fois se frappent à grand bruit,

On fait de grands sermens, un écu les détruit;
On monte et l'on descend par degrés les pistoles:
Il n'est point de marchés sans torrens de paroles.
Tout se termine enfin par des coups de ciseaux:
Ce dernier signe, hélas! est celui d'Atropos.

Bientôt vers des comptoirs chaque paire amenée
D'hommes brutaux, de chiens se trouve environnée.
Il faut quitter les champs, les pénates chéris,
Et se rendre en victime aux goufftes de Paris...
Mais n'y maudissons point une telle ressource
Qui de la capitale attire quelque source,
Qui soutient l'industrie, enrichit les hameaux,
(21) Et fait représenter les seigneurs des châteaux.

Quand le cruel hiver assiége les campagnes,
Du chantre ailé des cours, de ses faibles compagnes
Viens adoucir le sort, ils craignent les frimats;
La neige est un fléau pour leurs pieds délicats.
Ne te refuse point à visiter toi-même
Ces êtres que fatigue une froidure extrême.
(22) Que leur reconnaissance offre encor de plaisirs!
Ah! que ne puis je aussi provoquer tes loisirs
A choyer dans ces temps une famille aîlée

Que la terreur retient captive ou désolée,
Qui fut chère à Vénus, et qui chez les hébreux
Servit de messagère au nom du roi des cieux;
Qui du tableau des champs animant la peinture,
Enrichissait encore et l'homme et sa culture!
Mais, ô fatalité! dès le premier élan
Où le peuple français et sans guide et sans plan
Du souverain pouvoir a ressaisi les rênes,
(13) On vit exterminer la colombe des plaines,
Et bravant des seigneurs les trop sévères lois,
Par le plomb meurtrier l'assaillir sur les toits.

On l'accusait alors de ravager la France,
De tarir les moissons et les grains de semence;
On croyait extirper un de nos grands fléaux,
Le plus enraciné des abus féodaux,
Et l'anéantissant que la faveur divine
Nous sauverait toujours de l'horrible famine.

Plus sage, on aurait dû dans la propriété,
Confondre avec ses droits la féodalité,
Et ne voyant par-tout que des propriétaires,
Souffrir que la colombe eût vécu sur leurs terres.
Vain espoir! tout détruire était le cri fatal.

Combien on fut fidèle à cet affreux signal!
La terreur cependant creusant la vaste tombe
Où s'abîma d'abord l'innocente colombe,
Ne laissa dans les champs ni des blés plus féconds,
Ni dans les ateliers de plus superbes dons.
Plus que jamais en proie aux herbes parasites,
Par les mêmes fléaux les moissons sont détruites,
Et nous avons de moins des tributs précieux
Qui du fisc appaisaient les appels si nombreux;
Et nous avons de moins pour les champs, pour les tables,
Et des mets excellens et des hôtes aimables.
Toi sur-tout laboureur, tu n'as plus cet engrais
Qui seul fertilisait les humides guérets;
Précieux aux jardins, précieux aux prairies,
Les préservant du froid et des intempéries.

O toi que les destins ont fait réparateur
De ce premier désordre et des jours de terreur,
Fais reparaître aux champs les colombes utiles,
Présent jadis si cher aux hameaux comme aux villes.
Puissent leur existence et leurs nombreux bienfaits
Nous faire encor bénir et ton nom et la paix!

Si tu dois animer ces détails domestiques,

Le

Le dehors veut aussi des soins économiques.
Laisse veiller ta femme et tes fils aux troupeaux
(14) Et visite souvent les habitans des eaux.
Tristes étangs de l'Ain, de Sologne et de Brenne,
(15) Pour enrichir vos bords vous n'avez plus Varenne.
(16) Et toi plus triste encor, Laferté-Beauharnais,
Les échos font ouïr tes douloureux regrets;
Alexandre n'est plus ; ami de sa patrie,
Vertueux, éloquent, il dut perdre la vie;
Toujours grand, toujours pur, jusques dans les cachots,
Il fut des citoyens un modèle, un héros.
Le ciel en ses desseins a sauvé sa famille;
Son digne fils l'imite, et Louis à sa fille,
Heureux d'avoir connu ses vertus et son cœur,
Par les nœuds de l'hymen assure le bonheur.
Les destins ont béni cette douce alliance,
Et leurs fils d'un nom cher prolonge l'espérance.
Ainsi donc les destins ramènent d'heureux jours.
Des paisibles étangs, muse, suivons le cours.

Dans les temps rigoureux les poissons sous la glace,
Oscillant sur un point, ne changent plus de place,
Ils souffrent de la faim et si des cieux l'azur

S'éclipse par la neige, ils altèrent l'air pur
Que possède leur onde et bientôt l'asphyxie
Distillant ses poisons les ravit à la vie.

Hâte-toi d'accourir, s'il en est encor temps,
Aux canaux, aux viviers, aux plus vastes étangs;
Fais-leur restituer et l'air et la lumière,
Et de la neige au loin fais voler la poussière.
Si son immensité s'oppose à tes desseins,
Ouvre aux rayons du jour au moins quelques chemins.
Languissant, consterné, le peuple de tes ondes
Vient se réfugier où les eaux sont profondes;
Fais perforer alors son séjour ténébreux,
Et que par mainte issue il hume l'air des cieux.
Pour qu'il puisse en jouir, et pour tromper Borée,
Fais placer une gerbe où la glace eſt forée.
Conducteurs d'un air pur, en ces noires prisons
Ces immenses tuyaux ravivent tes poissons.
Fais veiller en ces temps, et crains le dégel même,
Car ces peuples captifs sont d'une ardeur extrême
Pour se porter en foule à de nouvelles eaux
Et chercher un air libre où croissent les roseaux.
Hélas! ils périront, si l'aquilon farouche

Vomit encor le froid de son affreuse bouche ;
A la première glace une autre vient s'unir,
Et dans ces deux ptisons tu les verras mourir.

Mais dès que de l'hiver la rigueur adoucie
Promet à la nature une nouvelle vie,
Dispose tes étangs, prépare tes filets;
Aux peuples citadins fais offrir d'autres mets;
Et puisque sans danger et sans commettre un crime,
(17) On peut du saint carême observer le régime ;
Attends ces jours bruyans, qui de l'antiquité
Nous rappellent du moins la joie et la gaîté;
Où le pauvre oubliant ses maux et sa misère,
Est, s'il boit et s'enivre, un heureux sur la terre.
Ah! conservons toujours ces instans de bonheur,
Ils ont été proscrits au temps de la terreur.
Etions-nous plus heureux par la philantropie
Que dictaient les tyrans sous l'affreuse anarchie?
J'aime bien mieux un masque et qui me divertit,
Qu'un beau visage nu qui d'effroi me remplit,
Un masque qui des jeux transmet le doux empire,
Qu'un despote effronté qui me défend de rire.

A la fin des frimats les eaux de tes étangs

Ne trouvant plus d'obſtacle à leurs cours défluans,
Lève, mais par degrés, tes pelles ou tes bondes.
Si les poissons sentaient qu'on veut ravir leurs ondes,
Et qu'on les circonvient dans leurs moites cités,
Tu les verrais aux bords s'enfuir épouvantés;
Quand les uns pétiraient dans une vase impute,
Les autres aux corbeaux servitaient de pâture.

Si dans le temps encor de prendre tes poissons
L'hiver amoncelait la neige ou des glaçons,
Suspends tous ces travaux; la neige est mortifère,
(18) Et le moindre flocon pour eux est sanguinaire.
Les eaux en s'abaissant t'avertiront du temps
Où tu peux sans danger dépeupler tes étangs.
(19) Que de soins il faudra pour conserver la vie
A des êtres que guette ou poursuit l'asphyxie,
Pour transporter au loin ces muets habitans,
Qui n'ont plus qu'un vil prix s'ils ne s'offrent vivans!
Redoute le trépas pour tes carpes dorées,
Si des eaux de la tanche elles sont enivrées.

Le brochet, ce tyran dont la voracité
Peut à peine suffire à sa capacité,
Une fois qu'il est pris, s'abat et s'inanime

(Ainsi font des humains élevés dans le crime) :
Pour le faire survivre apprête des tonneaux,
Dont il faudra souvent renouveler les eaux ;
Sur lui de l'air vital attire l'influence,
Si tu veux prolonger sa fragile existence.

Heureux si près de toi des fleuves, des canaux
Peuvent au loin porter les peuples de tes eaux,
Les conduire aux cités où règne l'opulence,
Où le luxe de l'or attire l'abondance!
Mais pour un tel trajet fais craindre à tes nochers,
Là d'un lit inconnu des pointes de rochers,
(10) Ici d'un sol de houille une déliquescence ;
Ailleurs un chargement d'huile ou de quelqu'essence
Dont la moindre parcelle atteindrait ton transport,
Parmi tous les poissons peut répandre la mort.

Rendu, n'espère point aux ports des capitales
Que de la bonne foi se montrent les vestales ;
On sait ton arrivée, on connaît tes besoins,
On va te refuser ou prodiguer des soins.
(11) D'abord un envoyé de la gent écaillère
Te plaindra d'arriver dans un temps de misère ;
Un autre surviendra te dire des malheurs,

Et tout bas à l'oreille indiquer des voleurs.
Assourdi de conseils, de dangers & de craintes,
Des factrices bientôr tu subiras les feintes :
Elles dépriseront tes beaux échantillons,
(14) A tes brochets-carreaux voteront des bouillons;
Quand une autre, affectant de venger ces injures,
T'invite à pardonner à ces bouches impures,
A l'écart t'entreprend et te vante sa foi,
Te flatte, te caresse et te nomme son roi;
Et si tu fais le sourd à ces douces paroles,
Elle commence enfin à parler de pistoles.

Vendre est la moindre affaire; à livrer, est l'écueil :
D'Argus, de Poliphême elles rromperaient l'œil.
Fuis ces lieux où de l'or la fatale puissance
Des mœurs et des vertus a chassé l'innocence;
Reviens dans ton village, heureux d'être ignoré,
Où de la foi du moins brûle le feu sacré.

Avant que le soleil rétrograde en sa course,
Et qu'il fasse brillier ses feux à la grande ourse,
Tu dois, lorsque la terre est veuve des zéphirs,
Régler dans ta maison le cours de ces loisirs
Que la saison indique, et dont l'expérience

Commande au laboureur l'exacte vigilance:
Désigne au bucheron à couper dans tes bois
Les arbres qui seront propres pour tes harnois.
(33) Je n'ose t'avertir des phases de la lune;
Ce conseil est critique et souvent t'importune.

Je ne veux pourtant pas, docte présomptueux,
M'ériger en frondeur d'un point que nos ayeux,
Et que les plus savans de la Grèce et de Rome
Ont unanimement prescrit à l'agronome;
Qui peut nous démontter que l'aſtre de la nuit
N'est fait que pour briller quand le soleil nous fuit?
Que la lumière et l'air en leur espace immense,
Près ou loin de cet orbe, onr la même influence;
Que la simple matière ou l'êrre organisé
Sont les mêmes encor quand il est éclipsé,
Ou quand de tout son disque il pèse sur la terre,
Ou quand il réjouit les cieux de sa lumière?

Si des arbres coupés, si des fruits recueillis,
A certain période, à tels déclins vieillis,
Ne peuvent acquérir une longue durée;
Si l'on redit ces faits dans toute la contrée,
Ne te prononce point contre une opinion

Qui peut de la science étonner la raison,
Qu'elle peut affirmer être incompréhensible,
Mais que nul n'a le droit de prétendre impossible,

Passe tour en revue à la fin des frimats,
En raison des besoins, du sol et des climats;
Bientôr les messagers des beaux mois de l'année
Reviendront embellir, charmer ta desrinée :
Puissent mes chants alors animant tes travaux
Te faire surpasser les Anglais tes rivaux,
Et jeter dans ton cœur les germes d'une gloire
Qui peut seule affermir l'érat et la victoire.
Déjà pat tes succès tu primes les Romains,
Et laisses loin de toi l'Ibère et les Germains;
Que la France par toi soit prospère et féconde,
Et nos heureux climats seront l'Eden du monde,
Peur-être qu'en ces rems favorisés des cieux,
Nous verrons s'élever un chantre hatmonieux,

Virgile des Romains chantant l'agriculture,
Eut moins à célébrer cet art que la nature
La guerre, l'esclavage et les premiers besoins,
Des plébeïens ruraux absorbaient tous les soins;
Les mœurs et les lois même y forgeaient des entraves ;

Le théâtre des champs, servi par des esclaves,
N'offrait au peuple roi qu'un peuple malheureux
Importunant la terre et le ciel de ses vœux.
(34) Pour avoir quelques grains ou des fruits, ou des herbes
Viciés, imparfaits, fades ou trop acerbes.
Etrangers au commerce, aux attraits des beaux arts,
Les Romains ne daignaient reposer leurs regards
Que sur des monumens d'orgueil & de vengeance;
Ou sur un vaste luxe annonçant la puissance.
Des maîtres fastueux les immenses troupeaux,
De l'humble agriculteur n'étaient que des fléaux
La liberté farouche insultant l'industrie
Croyait l'avilissant honorer la patrie:
Fidèles à ces mœurs, les fiers républicains,
Au seul glaive de Mars abandonnaient leurs mains;
Méprisant tout métier à leurs besoins utile,
(35) Montrant sous des haillons une fierté servile.
Le cultivateur pauvre égorgeait ses brebis
Pour vêtir de leurs peaux et sa femme et ses fils,
Et tous dans les forêts tourmentant la nature,
Comme les animaux cherchaient leur nourriture.

Dans ce siècle barbare, ô fortunés Romains,

Quoique la tyrannie ait marqué vos destins
Pour célébrer vos champs vous eûtes un Virgile :
(Les Français n'ont encor qu'un essai de Delille)
Vous devez à sa lyre et l'immortalité,
Et le renom flatteur de votre urbanité.

De Rome sous Auguste on vénère l'empire,
Quand on songe au bonheur dont jouissait Tityte,
Quand on pense à Ménalque, à Mecène, à César
Aux moissons que Cérès recueillait dans son char,
Quel eſt donc ton pouvoir, céleste Poësie?
Les Romains à ta voix n'ont plus de barbarie.
Fais renaître un Virgile, ô divin Apollon!
Muses, portez nos vœux dans le sacré vallon.

Quel état dans le monde a surpassé la France
Par sa prospérité, par sa magnificence?
Dans ses plaines Cérès a d'immenses moissons;
Et Bacchus par le pampre en couronne les monts.
L'arbre de Thisbé croît, enrichit nos contrées;
De la soie et du lin nos femmes sont parées;
De l'arbre de Pallas découlent des flots d'or,
(Hélas! jouirons-nous longtems de ce trésor)?
Le maïs des Incas prospère sur nos terres,

Et des Américains les pommes nourricières,
L'arbre de Cerasonte est dans tous nos climats,
Et nous n'envions rien aux plaines de Damas.
Ce que l'Inde et le Gange, & l'Euphrate et l'Asie,
Possédaient en parfums, en fleurs, en ambroisie,
Ce que le nouveau monde offrait à nos regards,
Pour le luxe des grands, pour les besoins des arts,
Les rares végétaux des îles fortunées,
Du mont Atlas, d'Ida, des pics des Pyrénées,
La France les posséde, et son riche jardin
Promet au cours des arts le plus heureux destin.

Mais ce jardin célébre, unique sur la terre,
Du règne végétal immense pépinière,
Est encore un gymnase où respire Buffon,
Où des souvenirs doux rappellent Daubenton,
Où le savant modeste, ami de la nature,
Vient s'instruire en prenant la route la plus sûre,
Où Fourcroi, Lacépède et les deux frères Thouin
Rivalisent de gloire er de zèle et de soin.
De Pline jusqu'à nous reparant l'interrègne,
Au flambeau du génie ils classent chaque règne.

Les arts et la nature unis dans leur essor

Nous offrent par leurs dons un immense trésor,
Vois ces rissus de lin d'une jeune bergère
Que le goût embellit de rameaux de fougère,
Et ces riches brocarts qui, nuancés de fleurs,
Brillent sur tous leurs plis des plus vives couleurs;
Vois de la mode encor la puissante magie,
Et les succès nouveaux de la métallurgie,
Le superbe Creusot, chef-d'œuvre dans les arts,
Créant et le crisral & les foudres de Mars;
Liancour étonnant la Suisse et l'Angleterre,
Ourdir le fer rebelle et sa rrame légère
Des tributs étrangers affranchit nos liens.
Dignes fils de Minerve, et Farrar & Bauwens,
Par un double laurier donné par la patrie,
Arrestent le haut rang que tient notre industrie;
Vois jusque sous les toits de l'humble laboureur,
Un doux luxe y porter l'aisance et le bonheur,
Et la divine Paix, fille de la victoire,
Du héros de la France éterniser la gloire.

NOTES

DU

DOUZIÈME CHANT.

(1) PAGE 255, VERS 7.

Les destins au safran....

Le safran (*Crocus sativus*) a joué un grand rôle parmi les productions du sol français ; il jouissait d'une grande faveur par le luxe de la table, avant que les épices des Indes fussent devenues communes : mais comme il est dans le caractère du Français de varier ses goûts comme ses modes, il ne sert presque plus aux apprêts de la cuisine ; tandis que les Allemands, les Anglais, les Suédois, les Hollandais en font, sous ce rapport, une très-grande consommation.

Ce n'est peut-être pas un malheur pour la santé et pour la longévité, car le safran, par ses qualités essentielles, est très-échauffant; pris immodérément, il cause du dérangement dans les organes, & même quelquefois des effets surprenans surtout aux femmes.

Le safran contenant un principe aromatique très expansible, sert beaucoup à faire des liqueurs ; les médecins l'emploient dans beaucoup de circonstances, ils lui attribuent des qualités cordiales, stomachiques et anti-spasmodiques ; il a eu de leur part une vogue extrême, car aux 14.e et 15.e siècles,

ce n'était pas un simple remède, mais la panacée universelle, ... *l'or végétal*, *l'aromate des philosophes*, etc.

L'illustre Boerhaave même a partagé cet enthousiasme; heureusement, l'étude plus libre et la méthode ramenée vers la nature, ont fait réduire le mérite du safran à ses qualités réelles qui sont d'ailleurs infiniment précieuses.

Il est encore utile aux arts pour colorer et pour teindre.

Les Anglais qui sont à l'affût de tout ce qui peut leur profiter, et constamment jaloux des productions qui donnent de la faveur à la France, ont prôné et fait prôner dans tous les comptoirs, d'abord les safrans d'Angleterre et d'Irlande, ensuite ceux de Hongrie et de Sicile; mais il est toujours resté constant parmi les plus célèbres médecins, chimistes, distillateurs et commerçans, que le meilleur safran du monde est celui du Gâtinais, et que dans le Gâtinais celui de Boyne et de Boiscommun près Malesherbes l'emporte sur tous.

Les tentatives subreptices du négoce anglais, et notre fatale indifférence pour nos propres récoltes et pour le commerce, ont presque fait perdre cette branche de revenu que le Gouvernement doit relever, et qui pourrait être très-considérable, sur-tout dans l'état où se trouve aujourd'hui la France, libre dans ses communications avec les états du Nord.

Un sage gouvernement ne doit rien négliger, puisque cette production favorisée et rétablie serait comme autrefois une pompe aspirant l'or étranger.

Henry II, en 1550, avait une grande idée des produits du safran, car il rendit une ordonnance sage et politique, portant défense de sophistiquer ni de mixtionner le safran français; « ce qui empêcherait les étrangers de le venir acheter, et le rendrait d'ailleurs nuisible au corps humain. »

Il rapportait alors au roi 300,000 livres par an.

(2) PAGE 256, VERS 15.

Salut, ô Malesherbe!....

Malesherbe est dans le Gâtinais. Le célèbre magistrat de ce nom, le nestor des savans de la France, y avait lui-même formé un riche et superbe parc ; le plan en était simple et majestueux, il renfermait une grande quantité d'arbres exotiques, précieux et rares.

Duhamel, Larochefoucaut et Malesherbe ont donné les meilleurs écrits sur la culture du safran.

(3) PAGE 257, VERS 13.

Equivoque présent....

Le sarrasin, *blé noir*, *bouquette*, ou *mil des Maures* (*Polygonum fagopyrum*, Lin), est originaire d'Afrique. Il devint commun après la première expédition de la Terre sainte ; sa culture malheureusement s'est beaucoup trop étendue, car dans le Midi elle occupe peut-être plus de la moitié des terres consacrées aux graines céréales. Dans le temps de son introduction, ce fut sans doute un bonheur pour les malheureux habitans des campagnes, tourmentés par les guerres civiles et par d'autres fléaux, de trouver un grain qui, sans engrais, avec un ou deux légers labours, pouvait en quarante jours fournir à leur subsistance pendant l'année ; et qui donnait en outre aux colons les moyens de s'acquitter envers les maîtres fonciers, à qui ils livraient la totalité des grains de froment ou de seigle.

L'habitude est devenue un ordre invariable ; on s'est accoutumé à s'en nourrir en en faisant du pain ou des galettes ; mais comme l'agriculture a fait peu de progrès dans les contrées que le commerce ni les grandes villes n'ont pas vivifiées, on sème encore du blé noir, et peut-être même

en plus grande quantité que sous Louis XIV. Presque tous les paysans, devenus propriétaires soit par la vente des domaines nationaux, soit par le partage des biens communaux, ne prennent plus d'ordres ou de conseils que d'eux-même et de l'aveugle routine. Le fatal maximum l'a fait cultiver plus immensément encore. L'homme d'état ne peut voir avec indifférence une extension aussi abusive et aussi funeste dans ses conséquences.

Sully fut peut-être extrême en voulant le faire proscrire : mais s'il avait raison comme homme d'état, en ce que ce grain est peu nourrissant, en ce qu'il n'est pas transmissible par le commerce ni dans l'intérieur ni chez l'étranger, il avait tort comme agriculteur ; car le blé noir sous quelques rapports est utile, il pourrait améliorer, et peut-être changer tout-à-coup en provinces riches et fertiles des provinces pauvres et des plaines désertes ; il suffirait d'employer ses tiges comme engrais en les enfouissant à la charrue, à l'époque où elles sont en fleurs.

Il n'y a peut être pas de plante qui effrite et use plus les sucs de la terre que le blé noir ; et cela doit être, d'après le volume de sa ramification, d'après sa prompte maturité et l'abondance de ses grains.

M. Martin s'est avisé de proclamer un autre blé noir de Sibérie. (*Polygonum tartarinum*, Linn.) La renommée, en 1782, n'eut pas assez de bouches pour publier ses rares et précieuses qualités ; ce ne fut plus même, d'après M. Curaut, le simple blé de Sibérie, mais le Blé-Martin. Quelques seigneurs faisant exercer la culture par procuration, furent ses échos, et quelques sociétés agricoles en furent dupes ; mais bientôt l'expérience convainquit que ce blé qui produisait 1000 à 1500 grains par pied, qui réussissait sur toutes les terres, ui était i facile à moissonner et à battre, qui ne s'égrenait

point, et qui ne s'écrasait même pas sous les fléaux, dont la farine était douce, le pain savoureux et léger, et la pâte excellente en friture, était au contraire beaucoup moins fructueux que l'autre, que le pain en était amer, et la galette moins légère; ce qui le prouve, c'est que le fameux Blé-Martin n'est cultivé en grand nulle part, quoiqu'il ait été prôné partout. J'en ai fait au surplus l'expérience et je préfère de beaucoup le premier.

Puisse le Gouvernement porter son attention sur les effets économiques du blé noir! Il ne s'agit pas de le proscrire, mais d'éclairer et surtout d'encourager à un meilleur ordre de culture, ce qui sera facile quand il le voudra.

(4) PAGE 259, VERS 22.

.... Pour nourrir tes abeilles.

Dans le Gâtinais on transporte les ruches sur des voitures, et on va les placer au milieu des blés noirs en fleurs de la triste et malheureuse Sologne qu'il serait si facile de rendre fertile et prospère, comme elle l'était sous François Ier, relativement du moins au reste de la France.

(5) PAGE 260, VERS, 22.

Que par le châtaignier....

Quand tous les Français et le Gouvernement auraient fait vœu de mettre à nu le sol des montagnes, on ne s'y serait pas pris d'une manière plus vaste et plus active; mais au lieu de doléances sur ce point, disons un fait consigné dans une lettre des administrateurs de la Lozère, adressée au ministre de l'intérieur en l'an 4.

« Le dépérissement des *châtaigniers* augment graduelle-

ment, à mesure qu'on se rapproche des montagnes de la Lozère et de Laigoal ; jadis elles étaient couronnées d'épaisses forêts, qui servaient d'abris aux châtaigniers des Cévennes contre les vents du Nord.

» Les monts d'Auvergne, plus élevés que ceux de la Lozère, et qui formaient un second rempart à la zône des *châtaigniers*, ont aussi été dépouillés, et donnent aujourd'hui un libre passage à une bise glaciale qui détruit l'espérance du cultivateur.

» Les habitans des *Causses* (plaines hautes) manquent de bois : on ne voit plus un buisson sur les plateaux autrefois impénétrables, et qui sont aujourd'hui découverts de toutes parts ; il y a moins *de sources*, et dans un pays haut, près de la mer, on y manque souvent d'eau pour les hommes et les animaux, etc. »

Depuis qu'on s'occupe de la physique végétale et de l'emploi des bois, on ne cesse de dire et de redire avec une confiance qui ne comporte pas le moindre doute, que presque toutes les vieilles charpentes des églises et des châteaux sont de bois de *châtaignier ;* ce qui est une erreur pour les dix neuf vingtièmes des citations. Il suffit d'avoir vu cet arbre semé par la nature dans nos grandes forêts, quand il est dans toute sa force, quand il est à son déclin, et quand l'homme le sème, le plante et le cultive.

Dans le premier cas, s'il est serré par d'autres arbres, il s'élance fort haut, mais il dure peu, et il est rare qu'il atteigne un siècle ; dans le second, la greffe, et pour cause bien entendue, le fait ramifier, il grossit beaucoup, et il est très-rare qu'il élève son tronc au delà du point où il a été greffé.

Employé en charpente, il se fend, & s'il n'est pas travaillé à vive arête, il est promptement piqué & vermoulu.

Le chêne au contraire croît, s'élève et grossit d'une manière forte et superbe ; il épuise et anéantit tout arbre qui n'est pas de son espèce, et il vit des siècles.

De tout temps, et dans tous les pays où l'art des constructions a été perfectionné, on préfère le chêne pour les charpentes. Peut-on croire que nos ayeux, qui avaient aussi du bon sens et beaucoup plus d'arbres à choisir, aient partout préféré le châtaignier au chêne qui est plus fort, moins cassant, moins fissible et plus durable ?

Comment peut-on affirmer faites de bois de châtaignier des charpentes, dans des pays où le sol est absolument contraire et rebelle à la végétation de cet arbre, & où des cultivateurs essaient en vain d'en semer et d'en planter ? Je conviens que dans toutes les contrées, et je dirais même que dans tous les départemens, il y a des localités où se plaît le châtaignier ; ces exceptions même confirment l'observation générale. D'ailleurs il faut ici faire une grande différence des châtaigniers semés et élevés par la nature en massif de forêts, condition sans laquelle il cesse de pouvoir être un arbre propre pour la charpente, avec ceux qu'on met en cépée de taillis pour faire des cercles, ou avec les plantations qu'on destine à la greffe.

(6) PAGE 261, VERS 4.

Aux arbres de Vénus. . . .

En l'an 5, j'ai copié sur un mémoire de plus deux cents citoyens du département de l'Hérault, les réflexions suivantes :

« Il faut arrêter par les forêts et les plantations l'impétuosité des vents du Nord, qui sont devenus assez violens pour ravager la France depuis la Normandie jusqu'à nous ;

Au surplus, comme j'ai souvent élevé la voix contre la destruction des bois, je me plais à rapporter une opinion bien antérieure à la mienne, et d'ailleurs, par sa source, beaucoup plus imposante.

Au milieu du siècle dernier, les auteurs du dictionnaire encyclopédique disaient :

« Le bois de chauffage ne peut devenir extrêmement rare sans chasser de la capitale un grand nombre d'habitans, et sans que le reste du royaume s'en ressente. Il faudrait.... Mais ces vues ont un grand défaut, celui de regarder plutôt l'intérêt de nos neveux que le nôtre ; et nous vivons dans un siècle *philosophique* où l'on fait tout pour *soi* et rien pour la *postérité*. »

(8) PAGE 261, VERS 15.

D'avoir par-tout détruit....

Les raisonnemens, les prédictions, les plaintes et les cahiers des états-généraux n'ayant opéré aucune diversion dans le branle général de la destruction des forêts, devenue extrême au contraire depuis 1789, même pour les arbres fruitiers et d'agrément, je résolus en l'an 7 de recueillir les principaux faits consignés dans la correspondance du ministre de l'intérieur ; au commencement de l'an 8, je lus ce travail à la première classe de l'institut ; en l'an 9, je l'offris avec de nouveaux faits au lycée de l'Yonne, qui par délibération en ordonna l'impression, l'insertion dans ses mémoires, et l'envoi au ministère et aux sociétés savantes.

Malgré l'accumulation des faits et des preuves, ce travail n'a pas été apperçu, ou l'a été trop tard ; un plan presque passif a prévalu : mais comme les réponses des sociétés académiques et agricoles et de plusieurs administrateurs offrent

un grand intérêt, j'oſe croire que tout lecteur bienveillant pour sa patrie me saura gré des notes que je consigne ici.

En 1791, MM. Chauvet et Brunet de ce département écrivaient au comité d'agriculture,

« Presque toutes nos montagnes sont sans bois, sans pâturage, sans troupeaux, sans terres et sans habitans; aussi les eaux pluviales et les fontes de neige n'y trouvant plus de terre à pénétrer, se précipitent en torrents avant d'alimenter nos sources, et ravagent nos terres; la grêle désole la campagne, et nous la voyons frappée de la foudre, par le défaut de masses de bois assez considérables pour attirer et condenser les nuages au dessus d'elle : ce tableau, disent-ils, vous paraîtra exagéré, mais il est encore au dessous de la réalité, le département est presque sans eaux de sources. »

En 1792, un agronome de ce département écrivait au même comité d'agriculture dont j'étais membre :

« Nos montagnes n'offrent plus qu'un sol aride, les ruisseaux sont des torrens, et les défrichemens se multiplient, les meilleures terres se mettent en marécage, les bois communaux des montagnes ont été incendiés et défrichés jusques dans les escarpemens : ainsi ils ont emporté *en fagots la valeur d'une forêt en espérance.* »

Mêmes plaintes en l'an 7, par les administrateurs de ce département.

Bouches-du-Rhône.

Les administrateurs du département écrivaient en l'an 6 : « on ravage les forêts; d'immenses terres sont en friche; la plupart sont absolument nues. »

A Vaucluse, plus de 130000 hectares sont incultes; à un myriamètre de Marseille, en 1790, on a fait abattre 40000 pins, et le sol en l'an 3 a été défriché.

Le lycée de Marseille, en l'an 9, sur le rapport de mon mémoire, a exprimé avec énergie les effets calamiteux de la destruction des forêts, il dit:

« Les inondations et les engravemens des plaines, les orages destructeurs, l'aridité des saisons, le tarissement des sources, l'intempérie du climat; la disette du bois nécessaire aux besoins journaliers, aux fabriques, à l'architecture et à la marine, sont les conséquences de la destruction des bois et des forêts....

» Depuis long-temps notre climat est changé, nos hivers sont plus rigoureux, nos étés plus secs, et nous sommes presque privés des pluies du printemps et de l'automne; et c'est depuis la destruction du bois que notre sol est devenu si infertile.

Isère.

En l'an 2, les administrateurs écrivaient: « La destruction des forêts a changé la température, augmenté la sécheresse, et elle fait manquer les récoltes. »

En l'an 9, le préfet m'écrivait:

« Votre mémoire est précieux, les faits sont frappans... Que n'avez vous ajouté, qu'en 1793 et 1794, presque tous les chênes blancs existans dans les départemens du Var, des Basses-Alpes et Alpes maritimes y ont été coupés, et le glandage détruit. La marine...

» Parmi les arbres coupés, il y avait plusieurs milliers de courbes; et ce que vous aurez peine à croire si je n'attestais l'avoir vu, c'est qu'en l'an 6 il y avait sur le terrain plus de 30000 pieds cubes de bois de chêne abattus et façonnés.

» Ces bois, sous les rapports de la dureté et de la tournure, sont réputés les meilleurs pour la marine: on dirait que la providence les a destinés pour les constructions navales.

» J'ai prédit que la petite ville d'Aups du Var serait un

jour entraînée par un torrent qui la menace de plus en plus, depuis qu'on a défriché une forêt qui couvrait la montagne qui la domine.

» Que n'ai-je pu être auprès de vous lorsque vous travailliez votre mémoire.... Heureux si le Gouvernement et les hommes réparent les maux passés ! »

Drome.

Un administrateur, en l'an 5, écrivait au ministre :

« Les revers de nos monts sont nus et sillonnés par des millions de ravins. »

» A Montelimart les bois communaux sont pelés ; les forêts de Vercorps, Vassieux, Glandage et Quint sont dans le plus grand épuisement. »

Gard.

En l'an 5, les administrateurs et l'ingénieur en chef mandaient que les forêts du département n'offraient plus que de *vastes garrigues ;* que les forêts de Ribeyret, Mejeanne, Thurreaux, Montclas, étaient dévastées et en Bruyères ; et que le Gard qui, dans les basses eaux disparaît sous les graviers, croissait quelquefois jusqu'à plus de sept mètres. »

Un autre fonctionnaire public, alarmé pour son département, écrivait à cette époque : « On a brulé les bois de futaie pour y semer du blé, et maintenant il n'y a plus que des rochers où étaient d'abondans pâturages. »

L'Hérault.

Les administrateurs écrivaient en l'an 3 : « Les immenses, forêts qui nous garantissaient des désastres sont abattues. Qu'on juge des dégradations du sol, quand nos montagnes ont un pied de pente par toise. »

Le 29 ventôse an 9, la société d'agriculture de Montpellier, dans un rapport, s'explique ainsi sur mon mémoire :

« Depuis les grands défrichemens des Cévennes, l'Hérault

roule une très-grande quantité de galets et de sable dans nos plaines.

» La destruction des abris est funeste à l'agriculture, et sur-tout aux oliviers déjà preſque perdus.

Son projet d'organiſation forestière nous a paru en général utile pour la conſervation & l'amélioration des bois »

Lozère.

Les administrateurs disaient, dans un mémoire imprimé en l'an 4 :

« Pour la jouissance d'un moment, on perd à jamais ce pays ; nous n'avons plus les épaisses forêts qui servaient d'abri contre les vents du Nord....

» Au revers du Midi, deux forêts nationales sont épuisées par les fonderies ; on fait par-tout des défrichemens.

» Les charbonniers et les troupeaux déambulans du Languedoc achèvent de tout détruire....

» Les murs de soutennement (dont M. Chaptal a fait une description intéressante) ne peuvent plus suffire à l'affluence des eaux en torrents. »

Aude.

En 1792, le procureur-général-syndic : « Depuis deux ans il se manifeste dans tous les pays du Midi une fureur de défrichement, de laquelle il va résulter... et bientôt l'impossibilité d'acquitter l'impôt. »

Ardèche.

Le sommet des montagnes est à découvert ; l'hiver de 1789 a déjà fait périr beaucoup d'arbres.

Le préfet Charles Cafarelli, qui a formé le juste et généreux projet d'élever un monument au patriarche de l'agriculture française, m'écrivait en l'an 9 : « Nos montagnes sont cultivées à la pioche dans toutes les hauteurs ; elles sont

menacées d'une stérilité perpétuelle, et nos bois d'une destruction irréparable. »

Pyrenées orientales.

Dans une proclamation imprimée, les administrateurs, en l'an 5, rappelaient les réglemens forestiers, et se plaignaient de ce que les superbes forêts de Prades et de Ceret étaient presque détruites, et que les bois taillis ne pouvaient plus suffire aux forges.

Le digne préfet de ce département m'écrivait au mois de ventôse an 9 : « J'espère parvenir à arrêter ces dommages que causent ces défrichemens, à repeupler ces montagnes où il est reconnu que leur nudité a coopéré efficacement au changement de climat et de température. »

Basses Pyrenées.

M. Ramond, dans ses observations sur les Pyrenées, expose que dans une grande partie on ne voit plus d'arbres, et que depuis le commencement du siècle la population voisine de l'Espagne ne cesse de reculer, étant chassée des hautes vallées par le manque de combustibles.

Haute-Garonne.

La société d'agriculture a couronné un ouvrage de M. Picot sur les abus des défrichemens. Ce même citoyen écrivait en l'an 6 au ministre de l'intérieur :

« On défriche le sommet des montagnes, et on arrache les arbres ; ces montagnes et ces arbres nous préservaient des frimats, servaient d'abris aux bassins et aux vallons où prospéraient les vignobles et les oliviers ; bientôt les pluies entraînent la terre ; il n'y reste qu'un rocher stérile ; alors plus de dépaissance pour les bestiaux, plus d'abris, plus de récoltes ; déjà, etc. etc. »

Mont Blanc.

En l'an 7, les administrateurs écrivaient : « Nos montagnes et nos collines, jadis couvertes de bois, n'offrent plus que des rocs décharnés....

» Attirés par l'espoir d'une ou deux récoltes, les habitans réduisent en landes stériles des terres si propres aux bois. »

Le préfet de ce département, M. Sauzai, digne administrateur, et que je ne loue point ici pour ne pas offenser sa modestie, a pris un arrêté en l'an 9, qui prouve d'un côté les effets désastreux des défrichemens des bois, et de l'autre la sagesse de ses vues pour l'avenir.

Haute-Loire.

La première ligne d'une lettre des administrateurs de ce département, écrite en l'an 6, porte :

« Nous sommes menacés d'une prochaine disette de bois. »

Saône-et-Loire.

En l'an 5, les administrateurs écrivaient : « Les défrichemens sont portés au dernier degré, une disette de bois est à craindre. »

Rhône-et-Loire.

Dans un siècle, le merrain ne pourra plus suffire à contenir les vins; on abat par-tout les futaies.

Haute-Saône.

« Les cimes de nos montagnes sont pelées. »

Doubs.

Le partage des bois communaux a fait abattre une quantité immense, d'arbres même sur les monts.

Mozelle.

En l'an 6, l'agent national de Bitche écrivait :

« Les habitans, de leur chef, ont abattu et défriché plus de 1600 arpens, aujourd'hui non cultivés. »

Et le 12 floréal, l'administration centrale : « Que les habitans d'Authorne et Saremberg en masse, avaient défriché plus de 150 arpens de forêts. »

Marne.

On s'y plaignait en l'an 5 de l'insuffisance des combustibles pour les usines.

Vosges.

On a tant défriché que maintenant, par l'effet de ce dégarniment, des coups de vent y déracinent de gros arbres.

Haut-Rhin.

Le professeur d'histoire naturelle, en l'an 5 : « Les forêts abattues ont changé le climat, ont ouvert un passage aux vents qui font périr la fleur des arbres et des vignes, changent les pluies en ondées, les montagnes en rochers stériles et les plaines en champs brulans. »

Côte-d'Or.

Le 29 floréal an 6 on écrivait au ministre :

« Qu'on allait manquer de merrain pour envaisseler les vins. »

Nord.

Les administrateurs en l'an 4, « L'abattis des bois est à son comble; les bois nationaux deviennent la proie des spéculateurs; à peine le paiement en est effectué qu'ils sont couverts d'ouvriers qui les rasent. »

Je m'arrête, en observant que le même cri retentit dans toute la France.

Je demande pardon au lecteur d'avoir fait une si longue

note, mais comme on s'effraye beaucoup maintenant de lire un ouvrage *ex professo;* j'ai cru que sous cette forme ces faits et ces vérités iraient mieux à leur adresse.

(9) PAGE 261, VERS 20.

....On détruit tous ses bois.

Le préambule de l'ordonnance de 1669 est effrayant par ses considérations sur la dévastation des bois; cet acte de l'autorité royale est, pour la postérité, un monument de sagesse et de prévoyance et dont on a abusé d'une manière excessive; et cependant dès 1530 le gouvernement avait remarqué qu'on avait déjà détruit trop de forêts. François I.er en 1539, Henri II en 1548, Charles IX en 1563, Henri IV en 1597, ont fait défenses de se servir de bois de chêne, de châtaignier et autres francs bois, pour les échalas des vignes, pour les rouettes et chantiers, afin de réserver des bois pour bâtir. Que l'homme d'état maintenant mesure dans sa pensée l'intervalle de ces règnes jusqu'à nous, et qu'il juge de la différence extrême de nos principes avec ceux des Sully et des Colbert.

Le père Vanière gémissait également sur la destruction des forêts.

Quidquid erit....
Antiquos ferro ne dejice lucos.
Aspicis hibernum solo carbone britanni
Quam malè dissolvant frigus, quam spiritus ægrè
Ducitur, infesto læsis pulmonibus igne.
Jam quoque nostra suis viduatur Gallia sylvis,
Ni caveant quibus est nemorum mandata potestas:
.....
Tu quoque sylvarum transmitte nepotibus umbras.

J'ai essayé de traduire ses vers.

Que la coignée enfin respecte nos vieux bois !
Vois l'Anglais se morfondre à la saison des froids,
Et les feux du charbon que lui fournit la terre
Le consumer de spleen dans sa triste atmosphère.
Notre Gaule déjà veuve de ses forêts
Réclame du pouvoir ses antiques attraits....
O roi que les destins font régner sur la France,
Transmets à nos neveux de l'ombre en espérance.

(10) PAGE 262, VERS 12.

.... Tout détruire est ta gloire.

Quel citoyen français, ayant de l'avenir dans le cœur, jira sans frémir le fait que je vais lui apprendre ?

A une époque de la révolution que je m'abstiens de préciser, on proposa à un ministre de faire abattre toutes les forêts du Midi, afin d'atteindre les brigands qui s'y réfugiaient. Il fut répondu (bureaucratiquement sans doute) :

« Cette mesure est extrême ; cependant si le Gouvernement la juge indispensable, à la charge d'indemniser, elle pourrait être regardée en ce moment comme *un des ressorts politiques à employer contre les brigands.* »

A quoi tient le sort des empires en révolutions !

(11) PAGE 263, VERS 6.

... A son feu l'assemblée.

Que nos poètes, nos philosophes et nos peintres ont perdu de n'avoir pas été témoins des veillées villageoises des provinces éloignées de la capitale ! J'en ai joui quelquefois et ce souvenir est toujours présent à ma mémoire. Presque

toujours la musette précède les veilleurs ; elle ne sert pas seulement à égayer la marche, mais à faire appel dans tous les hameaux circonvoisins ; si l'astre de la nuit ne brille pas, on s'éclaire avec des brandons de paille à nœuds coulans ; les chansons, les éclats de rire, les appels, le bruit des échos interrompent agréablement le silence de la nuit ; le village qui reçoit, vient au devant, et souvent avec une autre musette : les réunions offrent toujours des scènes piquantes ou d'un tendre intérêt.

Arrivés au lieu de la veillée, les conviés se placent avec ordre et en observant les convenances : les mères sont d'un côté et près du feu ; les vieillards et les pères de l'autre. On commence par travailler : là, c'est à préparer des châtaignes, ici à tresser des corbeilles ; ailleurs, à teiller du chanvre. Il y a toujours un conteur en titre ; la conversation est très-animée, et le texte ordinaire est ce qu'on a vu le dimanche précédent à la ville ou au bourg.

Au conteur succède ordinairement un chanteur ou une chanteuse ; après ces chants, quand la veillée se termine, on se met à danser. Tout, au surplus, s'y passe avec un ordre et une décence qui pourraient aujourd'hui être cités en modèles pour les bals des grandes villes.

(12). PAGE 264, VERS 10.

Imite de Merveys....

Ce procédé, usité dans tout le département de la Lozère, est bien décrit dans l'ouvrage de l'abbé Rozier.

Les châtaignes préparées d'après le mode des Cévennes, peuvent durer deux et trois années ; elles conservent à la vérité un goût de fumée ou d'empyreume, mais on peut l'atténuer en les faisant passer plusieurs fois à l'eau bouillante.

(13) PAGE 265, VERS 1.

Hélas! on ne craint plus....

Les Grecs, pour faire conſerver les arbres les plus utiles, et après eux, les Romains avaient imaginé comme dogme, que c'était faire mourir une nymphe que de couper un arbre.

Naiada vulneribus succidit in arbore factis
Illa perit; fatum Naiados arbor erat.
OVID. Fast. 4.

...., Utinam inter nos!

(14) PAGE 265, VERS 12.

Le hêtre est l'olivier.....

En l'an 3, la commission d'agriculture fit les plus grands efforts pour faire connaître le prix de l'huile de faine, et les moyens mécaniques et économiques pour parvenir à l'extraire. On fit graver des modèles de moulins. Mais faute d'avoir suivi et protégé ces entreprises on ne fait plus de cette huile que dans les lieux où l'on en faisait avant la révolution; Compiégne est le lieu où il s'en fait davantage.

Quand au bois, qu'on cesse d'en envoyer à Paris, qu'on en abatte toutes les futaies, plus de 100000 individus à Paris manqueront tout à-coup de moyens pour vivre.

Les Grecs appelaient la faine *Glans fagea*. C'était sans doute le gland dont les anciens se nourrissaient.

(15) PAGE 265, VERS 21.

Ont offert des moissons.....

Les glandées pour les porcs étaient autrefois un revenu considérable

considérable pour les propriétaires de bois ; l'effet a cessé quand la cause a été si vivement attaquée.

Cette perte, dans l'ordre des revenus fonciers, en a été une très-grande pour les approvisionnemens de notre marine. Que le Gouvernement se fasse rendre compte de la quantité de porcs qui s'expédiait chaque année par les seuls ports de Bayonne, de Bordeaux et de Rochefort, il ressentira de justes regrets de la destruction des bois-futaies.

Les anglais ont suppléé aux provisions de porcs par les bœufs d'Irlande, où l'on connait presque exclusivement l'art d'en préparer les salaisons pour les voyages de long cours. C'est un tribut de plus que nous payons maintenant en temps de paix à l'empire britannique, tandis que cet empire le payait sous Louis XIV et sous Louis XV au Poitou, au Limousin, à la Marche, etc.

(16) PAGE 266, VERS 15.

.... De tes blés les plus beaux.

Croirait-on qu'il y a encore, à quarante lieues de rayon de Paris, des cultivateurs incrédules ou rebelles au procédé de chauler les blés de semences ? heureusement c'est un très petit nombre ; la carie étant dangereuse pour la santé, il faudrait faire intervenir le Gouvernement pour forcer de se servir du mode indiqué par Tillet, ou de tout autre équivalent.

(17) PAGE 267, VERS 9.

.... A la herse légère.

Dans les pays de grande culture, on n'enterre le blé qu'à la herse à dents de bois. Le blé n'ayant pas de racines

profondes et croissant d'ailleurs en masse de verdure semblable à celle des prés, le bas de la tige est faible et molasse; s'il survient un vent violent quand les tuyaux sont épiés et les grains formés, les épi jouant sur leurs pieds comme des balanciers, sont promptement renversés sans pouvoir se relever Étendus comme sur une aire, les pluies et l'humidité de la terre les font détériorer ou pourir; il en coûte le double pour les frais de moissons, et souvent le grain n'en paie pas la dépense. Je pourrais citer plusieurs grandes plaines, riches et fertiles, où sur sept ans il y en a trois où cet accident a lieu.

En chargeant la herse, et en faisant des sillons espacés on éviterait ce malheur qui n'arrive jamais sur les terres où le blé est semé sur bandes ou sur raies.

(18) PAGE 267, VERS 19.

Mille pauvres vivraient....

On ne peut se faire une idée de l'immense quantité de grains que chaque année on absorbe par l'excès des ensemencemens, surtout dans les départemens de l'Eure, de Seine et Oise, de Seine et Marne, et en général dans toute la France.

La routine a dit : *qui seme dru, recueille dru*; c'est tout le contraire; mais c'est elle qui a toujours raison. La raison physique, l'économie et l'expérience démontrent au contraire que les plants de blé un peu rares tallent davantage, et qu'ils sont plus vigoureux, plus grenés et moins sujets aux maladies locales ou aux accidens des saisons.

(19) PAGE 268, VERS 19.

Car bientôt nos forêts....

Tout propriétaire observateur et ami du théâtre des

champs doit avoir des regrets et se plaindre de l'extermination générale des cerfs, daims et chevreuils qui peuplaient et embellissaient nos forêts et qui d'ailleurs servaient à l'industrie.

Quel plus bel animal, la nature libre, offrait elle aux regards de l'homme, qu'un cerf dix cors paissant et errant dans nos forêts, chef et gardien d'une nombreuse famille, montrant dans les dangers, comme dans les plaisirs, une fierté majestueuse, échappant aux meutes lancées contre lui avec la rapidité du vent, et ne quittant la vie qu'en versant des torrens de pleurs?

Quelle scène était plus curieuse, plus extraordinaire et plus digne d'être observée que celle de leurs amours, qu'en terme de chasse on nomme le *rut*, qui arrivait chaque année à la pleine lune de septembre? Quand l'amour avait lancé ses traits sur les cerfs et leurs compagnes, une enceinte spacieuse était choisie; elle était entourée d'arbres touffus et disposée pour un combat et des ébats mystérieux. Le cerf dernier vainqueur, héros de la forêt donnait le signal au champ d'honneur et d'amour; à l'instant retentissait un appel général que doublaient ou multipliaient les échos; les biches quittaient leurs cantonnemens et se rendaient paisibles et silencieuses à la scène commune. Les daguets (jeunes cerfs) vifs et turbulens, les suivaient frappant l'air d'une voix déjà mâle et sonore. Les vieux cerfs fermaient la marche, errans ça et là pour chasser loin d'eux tout être étranger et en poussant des meuglemens si horribles et si violens, que l'homme le plus brave qui les entendait de près, pour la première fois, était saisi d'une frayeur soudaine; malheur au voyageur qui était rencontré dans cet instant.

Arrivées à l'enceinte, les biches se plaçaient d'un côté; de

l'autre étaient les cerfs jouvenceaux, préludant aux jeux et aux combats. Quand tous les cerfs rivaux étaient rendus et qu'ils étaient bien certains que nul curieux ne les observait, le chef du tournois commençait le combat en s'élançant sur celui qu'il croyait le plus digne de lui et le vaincu se retirait dans l'ombre en déplorant sa défaite par des meuglemens épouvantables. Les combats singuliers se succédaient ainsi jusqu'à ce qu'il n'y eut plus qu'un vainqueur sur la scène; quelquefois deux combattans se trouvaient tellement entrepris par leurs bois, qu'ils restaient sur la place et mourraient dans cette attitude.

Le vainqueur avait le droit exclusif de choisir dans le sérail la biche qui lui plaisait davantage; nul vaincu n'osait approcher de lui; mais les daguets ne manquaient pas de profiter de l'instant du triomphe et de poursuivre, le reste de la nuit, les biches qui n'avaient pas reçu la faveur du vainqueur; pendant ces luttes, les biches restaient calmes et semblaient, sans desirs et sans passions

On a vu souvent ces tournois manquer, et le signal du départ se donner, parce que des curieux étaient apostés sur des arbres pour les regarder.

Le prince de Conti avait fait disposer une petite salle sur un gros chêne de la forêt de l'île Adam; elle était si bien cachée par des arbres, qu'on ne pouvait voir la scène du rut, qu'en entrouvrant quelques feuillages. Souvent l'instinct du cerf faisait suspecter la présence d'une compagnie profane; mais les gardes qui connaissaient bien les lieux consacrés à ces ébats, chassaient les cerfs de tous autres endroits, et ne leur laissaient de loisir que dans le lieu où se trouvait le prince. La domesticité d'ailleurs des cerfs de la forêt de l'île Adam pouvait les rendre moins difficiles.

Je sais qu'avant la révolution, le nombre des cerfs était

excessif, et que dans quelques cantons, leurs incursions étaient de justes sujets de plaintes ou de scandale, mais ces dégats étaient rares; il fallait réprimer l'abus, clore les forêts et les parties en taillis, et ne pas anéantir des animaux agréables et utiles.

Je n'en réclame pas, au surplus, la ré existence dans nos forêts pour les plaisirs des riches et des grands; quoique dans un état bien constitué, il importe plus qu'on ne pense de pourvoir aux distractions de ceux qui gouvernent; mais il me sera permis du moins de réclamer les cerfs pour des motifs d'utilité publique: le fait que je vas citer prouve qu'on pourrait faire d'heureuses tentatives.

En l'an 2, à la ferme de Gouaille près l'Emuys, département du Jura une génisse appartenante au cit. Lemaire, fermier, s'égara dans les bois à une époque où elle était disposée à rechercher le taureau; elle y passa quelques nuits. Elle revint à la ferme accompagnée d'un superbe cerf qui la suivit jusqu'à son étable; il se retira, mais il reparut pendant plusieurs jours.

Cette génisse a produit deux jumeaux, poil bai-foncé, nuancé de gris-souris. On les a élevés avec soin. Ils sont devenus forts et vigoureux: et quoiqu'ils eussent la corporance du bœuf, ils se plaisaient à courir au galop: on les a attelés à une voiture, et ils traînaient de très-lourds fardeaux. Leurs cornes étaient moins lisses et plus âpres au toucher; leur ventre était effilé; ils étaient souples et lestes; leur coup-d'œil était vif et hardi; ils étaient d'ailleurs très-dociles. Ils ont disparu au fort de la terreur. Ce fait transmis par un fonctionnaire public au ministère de l'intérieur où je l'ai recueilli, ne devrait pas être négligé, il doit au moins porter à faire faire des expériences Une espèce

de plus servant au cultivateur serait une douce et utile conquête qui aurait aussi son prix et ses charmes.

Ajoutons que la perte des cerfs, des chevreuils, et surtout des daims, nous assujettit à un tribut de plus envers l'étranger.

(20) PAGE 269, VERS 2.

Aux bœufs vieillis par l'âge....

C'est véritablement un art que de savoir engraisser les bestiaux sous les toits, et il faut être bien exercé par la pratique pour le faire avec succès Cette ressource est infiniment précieuse dans le système de la culture française; car ce n'est presque que par ce moyen que plusieurs contrées de l'intérieur peuvent repomper l'argent qui s'engouffre à Paris, où un fatal système en fait beaucoup trop centraliser.

Pour bien engraisser les bœufs, il ne suffit pas de leur livrer des alimens nourriciers en grande abondance, mais de bien disposer, et de varier leurs mets et même dans les derniers tems de les assaisonner. C'est de faire succéder au fourrage sec des plantes crues, ou des substances farineuses dans leur boisson; c'est de ne leur jamais donner que peu de nourriture à la fois, afin de leur faire beaucoup consommer; c'est de les tenir propres (quoiqu'on en dise en Limousin) et sur une tendre et fraîche litière; c'est de les distraire quand ils veillent par un air qu'ils aiment, et auquel ils sont très-attentifs et sensibles. Dans le Morvan, la Suisse de la France, le bouvier siffle ou chante toujours auprès de ses bœufs. Ils y sont tellement habitués, que si leur gardien cesse de chanter, ils cessent un instant de manger. C'est bien aussi un art que de savoir vendre en foire, et quoique de Paris on envoie des hommes adroits acheter des bœufs aux foires des provinces, les paysans en sont rarement dupes, si ce n'est pour des mauvaises pièces.

Le spectacle d'une foire est très-curieux pour un observateur. Notons ici comme fait historique, et qui un jour pourra servir, qu'à Paris, en 1780, la viande de choix se vendait 7 à 8 s., et qu'en 1804, elle se vend 15 à 18 s.

(11) PAGE 270, VERS 13.

Et fait représenter....

Ce genre de revenu, comme je l'ai déjà dit, est presque le seul qui fasse verser des écus de la capitale dans les provinces : comme ces ventes se font argent comptant, les propriétaires fonciers, même les plus riches, donnent un soin particulier à l'engraissement de leurs bœufs. Paris en reçoit de cent à cent vingt lieues, ce qui prouve le besoin que Paris a des provinces et combien il est utile pour les provinces de l'entretenir.

(12) PAGE 270, VERS 20.

Que leur reconnaissance.....

L'agronome qui vit habituellement aux champs, se prive réellement de douces jouissances et d'observations curieuses, en y vivant étranger aux oiseaux qui composent sa basse cour. C'est un tableau toujours animé de passions vives, tendres ou généreuses; ici la fierté du coq, son empire absolu, sa courtoisie et son ardente jalousie contre un rival, sont en contraste avec la douceur et la coquetterie de ses compagnes: près d'eux les élans précoces des adolescens pour faire la guerre ou l'amour, le courage et l'intrépidité d'une mère qui craint pour ses petits offrent des scènes vives ou touchantes. Plus loin la vanité constante du paon, la causerie continuelle des oies et des canards, leur guerre, leur gloutonnerie, leurs amours et leur hymen sur les eaux,

leur union contre un ennemi commun, la sublimité de leur dévouement et de leur intelligence pour défendre ou sauver leur progéniture plaisent, intéressent et attachent. Qui peut se défendre d'admirer les traits extraordinaires et variés de l'instinct des uns et des autres, leur familiarité, et sur-tout leur reconnaissance envers ceux dont la main leur prodigue des grains; leur inquiétude quand ils voient ou quand ils entendent des êtres libres de leur propre famille, et leur perspicacité à voir dans l'air un oiseau de proie, invisible aux yeux de l'homme, et leur signal, pour l'annoncer? dans cette enceinte enfin tout porte à faire des réflexions agréables et à mieux étudier la nature.

J'ai été témoin chez moi d'une courtoisie exquise.

Une jeune colombe, blanche comme l'albâtre, était poursuivie par deux mâles non appariés, l'un était ardent et voulait user de violence, l'autre était constant à la suivre et ne cherchait qu'à lui plaire. Parmi ses soins, je le vis plusieurs fois recueillir dans son bec des goûtelettes de rosée qu'il offrait à sa belle et qu'elle recevait avec un doux plaisir. Ce dernier eut la préférence.

(23) PAGE 271, VERS 9.

La colombe des plaines....

Il est de fait que les pigeons sont plus utiles que nuisibles aux moissons; car si pendant quelques mois ils dérobent des grains de semence, partout trop abondans, et auxquels d'ailleurs ils touchent peu, quand d'une part ils sont bien chaulés, et que de l'autre on les couvre immédiatement, ils ne vivent pendant dix à onze mois que de graines et d'herbes qui nuisent aux blés.

Le pigeon biset ne gratte point: il est avide, je l'avoue,

de pois et de chenevis ; mais depuis dix ans en cueillons-nous d'avantage ?

J'ai souvent entendu dire à des cultivateurs de grandes fermes, qu'ils regrettaient les pigeons à cause des mauvaises plantes qui infestaient leurs blés et particulièrement à cause des crucifères qui dominent au printems les fannes même des blés.

Les pigeons enfin manquent au tableau des champs ; ils sont utiles, agréables, et sous quelques rapports nécessaires : le bien qu'ils font surpasse immensément les inconvéniens dont on les accuse. Le Gouvernement doit donc hâter le rappel des pigeons.

(24) PAGE 273, VERS 3.

. . . . Les habitans des eaux.

Les cultivateurs et les agronomes en général connaissent peu la tenue des étangs : j'en possède plusieurs et même de très étendus que j'ai toujours fait valoir, ce qui m'a mis à portée de mieux observer les poissons.

Dès que la glace couvre un étang, la paix est dans les eaux, même de la part du brochet. A mesure de l'intensité du froid, les poissons se rapprochent des bondes ; ils oscillent sur un point comme sur un pivot. Ce mouvement quoique très-lent, forme une cavité qu'on appelle le *boutis* : le diamètre du boutis sert à faire connaître à l'avance l'échantillon du poisson au moment de pêcher.

On doit s'abstenir de passer sur la glace d'un étang et encore plus de la frapper ; le poisson effrayé s'agite, trouble l'eau, soulève la vase, et faute d'air vital il périt. On ne doit ramener l'air et la lumière qu'avec précaution. Quand l'étang est couvert de neige, on doit perforer la glace et y introduire une gerbe de paille ou un faisceau de roseaux.

Il est quelquefois funeste de faire faucher tous les roseaux des queues d'étangs, parce qu'ils sont des conducteurs de l'air extérieur, très-nécessaire en tems de neige et de glace; et à cet égard, je dois avertir que si on les fauchait quant il y a de la glace, bien qu'une partie en excède la surface, ils ne produiraient plus le même effet; dans cet état, ils sont plus fortement comprimés, et il ne reste plus d'accès à l'air; ce fait peut paraître douteux, mais il est constant, et l'expérience me l'a démontré vrai.

(25) PAGE 273, VERS 5.

.... Vous n'avez plus Varenne.

Varenne de-Fenille, membre de l'ancienne société royale d'agriculture était un agronome plein de zèle et un botaniste très éclairé. Il a fait un excellent ouvrage sur les étangs Il fut enlevé (par erreur) de la prison des suspects à Bourg, département de l'Ain, conduit à Lyon et mitraillé en arrivant.

(26) PAGE 273, VERS 6.

.... Laferté-Beauharnais.

Alexandre Beauharnais, député à l'assemblée constituante, et dont l'éloge est dans tous les cœurs de ceux qui ont apprécié les hommes purs pendant la révolution possédait une terre de ce nom en Sologne où il s'était réfugié pendant la terreur, où il avait entrepris d'heureuses plantations, et où je l'ai vu pour la dernière fois.

(27) PAGE 275, VERS 9.

On peut du saint Carême....

Si ces quarante jours d'abstinence de viande étaient de pure

institution religieuse, il faut convenir qu'elle s'accordait très-bien avec l'économie rurale et politique ; car si la vente des poissons procurait des revenus aux propriétaires des étangs, la pêche des poissons de mer faisait former un grand nombre de sujets pour la marine.

On a crié au triomphe de la philosophie, quand le carême a été supprimé, on a fait un grand mal à la patrie sous bien des rapports ; mais quand on va si vîte, on ne s'avise pas de tout.

(28) PAGE 276, VERS 11.

Pour eux est sanguinaire....

Ce mot a dû étonner dans le texte, cependant il est de fait que la neige qui tombe sur la carpe et qui y fond, lui fait, dans l'instant même, une tache sanguine ; aussi c'est une règle sévère de ne jamais pêcher par un tems de neige.

(29) PAGE 276, VERS 14.

.... Pour conserver la vie.

Il faut avoir bien observé la manière d'être de chaque espèce de poisson pour en entreprendre le transport à de longues distances. La carpe seule est très-vivace : j'en ai fait conduire sur des charrettes à plus de trois lieues, en ayant la précaution de les mettre sur le dos, et de leur insérer une paille assouplie en travers de l'ouïe ; quand on veut moins risquer, on les met dans des tonneaux avec de l'eau qu'on doit souvent renouveller.

Pour l'une ou l'autre manière, on doit bien se garder, à l'arrivée, de les jetter en pleine eau, elles s'y noyeraient ; il faut au contraire, disposer un bassin où il y ait seu-

lement quelques pouces d'eau vive ; si quelques carpes ne donnent pas signe de vie, il faut leur souffler dans les ouïes.

La tanche, amie de la vase, comporte avec elle un gluten très nuisible au brochet surtout. En général, ceux qui spéculent sur les étangs, s'abstiennent d'y mettre de la tanche.

(10) PAGE 277, VERS 12.

.... Une déliquescence.

L'huile est mortelle pour les poissons, aussi a-t-on grand soin sur les canaux et rivières d'éviter la rencontre des chargemens d'huile.

(11) PAGE 267, VERS 20.

D'abord un envoyé....

J'ai éprouvé moi-même toutes ces feintes combinées, dont on ne peut se faire une idée ; eût-on cent yeux et une armée, il faut être dupe ; mais je dois dire que ces dames si adroites, si acortes pour faire de bons marchés, sont très-fidèles à leurs engagemens. La banque de France ne paie pas mieux que mesdames Lesueur, Lecoq & Lepreux de la halle de Paris, sur des petits morceaux de papier, honorés de leurs signatures hierogliphiques.

(12) PAGE 278, VERS 5.

A tes brochets-carreaux....

C'est le nom donné aux brochets qui ont vingt-quatre pouces entre l'articulation du col et la nageoire du dos.

(33) PAGE 279, VERS 4.

.... Des phases de la lune.

S'il est difficile d'assigner l'influence positive de la lune sur les êtres, il serait au moins présomptueux de la nier d'une manière absolue.... *Non nosti ûm*.... C'est un beau sujet d'expérience, et qui devrait plutôt occuper les savans que les pierres dites tombées de cet astre, qui en definitif, ne seraient toujours qu'un objet de curiosité.

Quant à moi, j'ai pensé qu'il était plus sage de ne pas nier positivement l'influence de la lune, parce que les dix-huit vingtièmes des agronomes y ont plus ou moins de confiance, et qu'il existe une masse imposante de faits et une tradition constante d'observations qui semblent confirmer l'opinion commune.

(34) PAGE 281, VERS 4.

.... Ou des fruits, ou des herbes.

Les Romains mangeaient de l'ortie.
Mihi festa luce coquatur urtica. (Perse.)

(35) PAGE 281, VERS 17.

Montrant sous des haillons....

Le peuple de Rome portait des manteaux en lambeaux, *pallia fimbriata*, & des capots faits de peaux de bête *pennulas scortuas.*

FIN.

650651

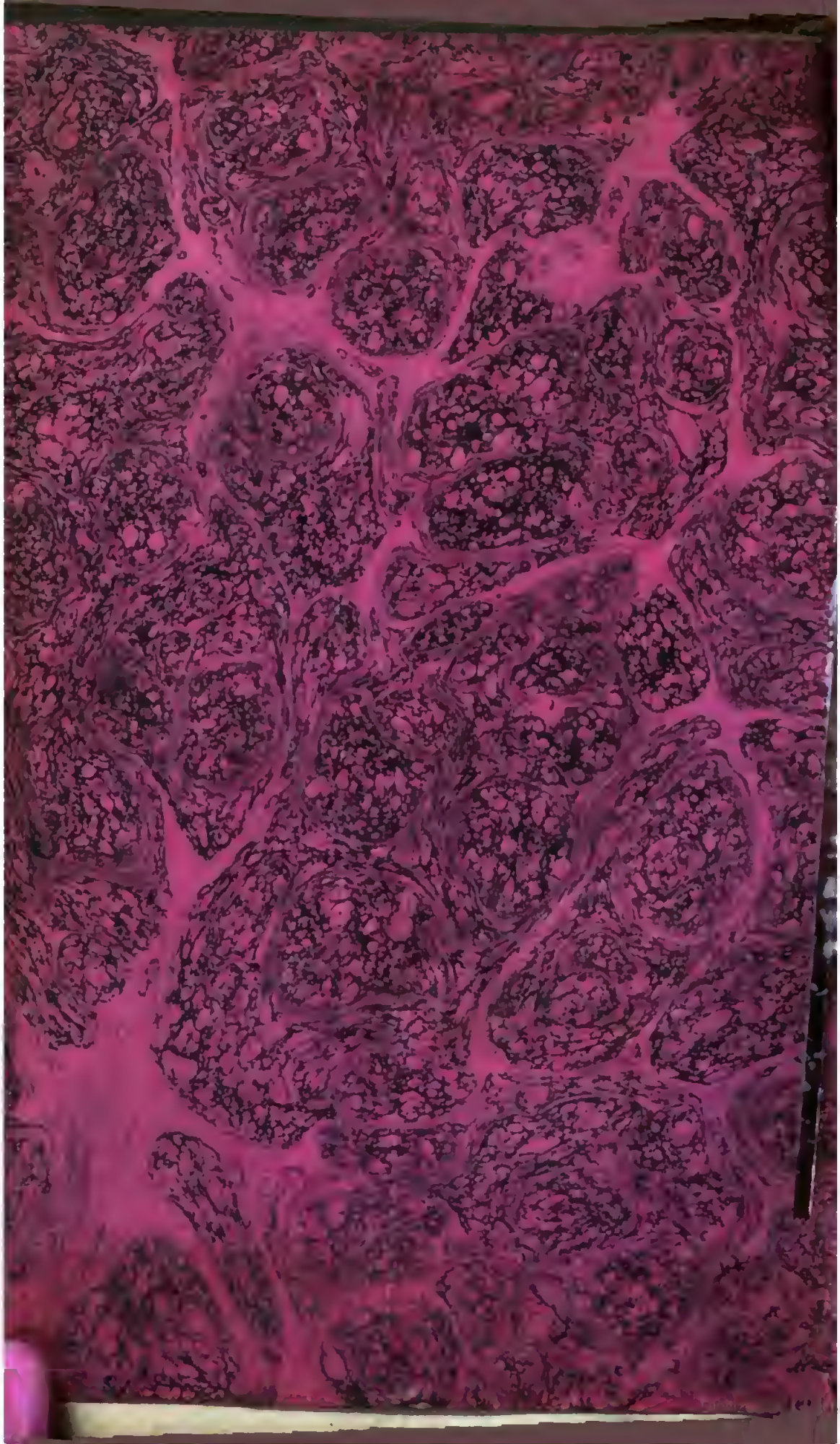
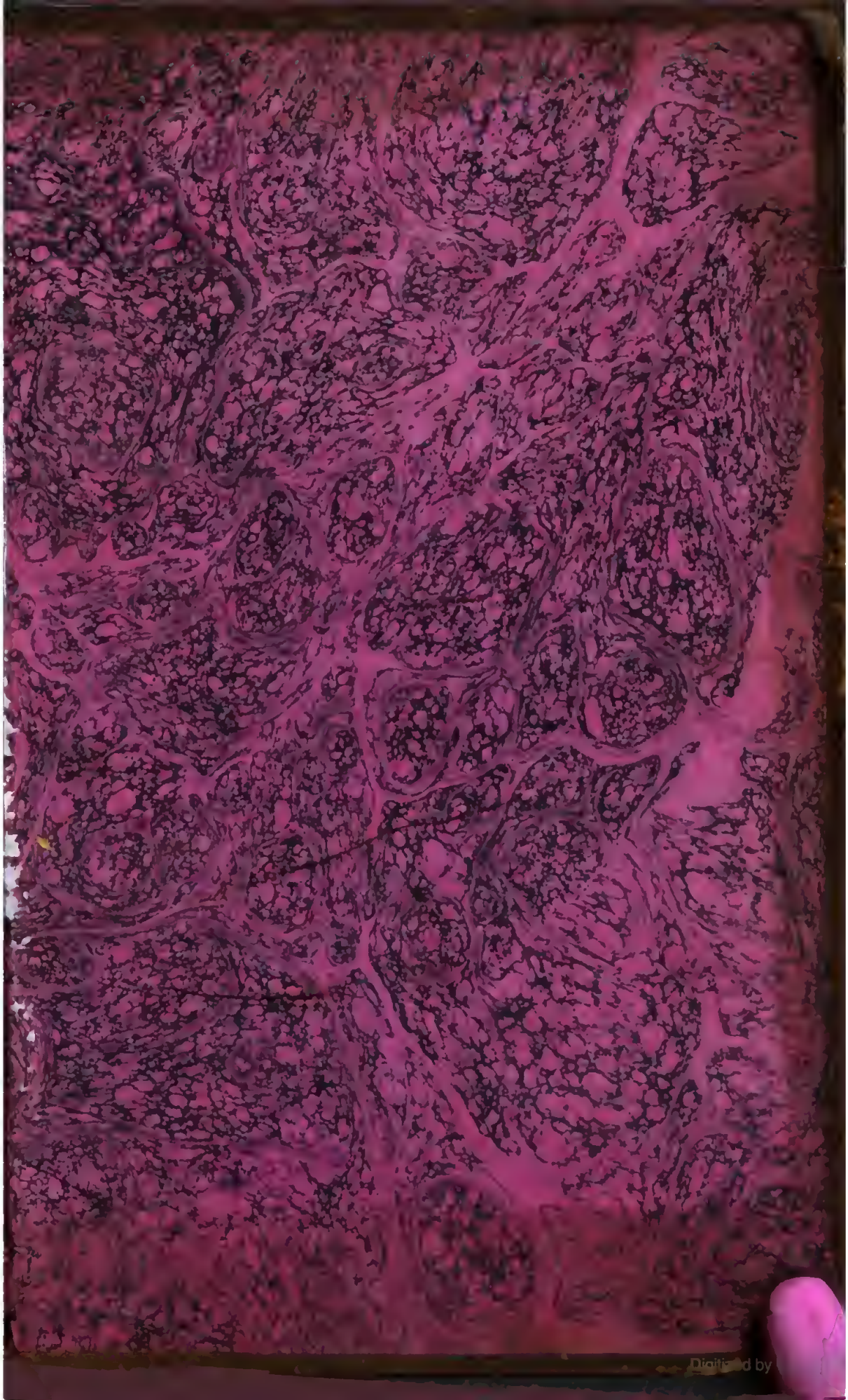
ERRATA.

Discours.

Page 45, *ligne* 9, préférer, *lisez* référer

Poëme, premier volume.

Page 14, *vers* 16, encore, *lisez*, encor.
Page 60, *vers* 20, son chant, *lisez*, leur chant.
Page 82, *vers* 12, ternir, *lisez*, tenir.
Page 173, *vers* 10, un berger, *lisez*, un vrai berger.
Page 182, *vers* 1, encore plus, *lisez*, encor plus.

Deuxième volume.

Page 15, *vers* 2, de l'Italie, *lisez*, à l'Italie.
Page 16, *vers* 3, en coups précipités, *lisez*, à coups précipités.
Page 22, *vers* 11, leurs jours, *lisez*, ses jours.
Page 66, *vers* 18, tes verts rameaux, *lisez*, ſes
Page 168, *vers* 6, ait trahit, *lisez*, ait trahi.
Page 256, *vers* 14, fait encore, *lisez*, fais encore.
Page id., *vers* 11, où Crocus, *lisez*, du crocus.